

PAX

MÉMORIAL

DES ANCIENS ÉLÈVES

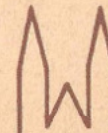
DE MAREDSOUS

MORTS POUR LA PATRIE

1939 - 1945

MÉMORIAL DES ANCIENS ÉLÈVES DE MAREDSOUS
MORTS POUR LA PATRIE (1939-1945)

ÉDITIONS DE



MAREDSOUS

PAX

MÉMORIAL

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE MAREDSOUS

MORTS POUR LA PATRIE

1939 - 1945

ÉDITIONS DE MAREDSOUS

Comme on lui demandait, quand il avait douze ans : « Quel est le jeu que tu préfères ? » un de nos anciens répondit : « Me battre et gagner. » — « Et après ? » Baissant la tête et la voix : « Me battre et être battu. » De telles paroles méritent d'être retenues, car elles annoncent des destins.

Les jeux d'enfants ne durent pas toute la vie. Lorsque les hommes se battent entre eux, c'est plus tragique. Ils trouvent, au bout du compte, souvent du sang, et parfois la mort. Mais, si la cause est noble, la gloire vient, d'autant plus grande qu'elle a plus de souffrances à couvrir. Non plus la gloire légère qui entoure l'enfant victorieux dans une joute, mais une gloire majestueuse, grave, profonde. Une gloire qui ne force pas les clameurs, mais invite au recueillement.

Nous parcourrons, recueillis, les pages de ce volume. Tant de visages connus et aimés s'y font suite ! Jeunes, d'âge mûr ou déjà sur le déclin, venus de toutes les régions du pays et d'ailleurs, pourvus de tempéraments très divers, qu'est-ce donc qui les vouait au même sacrifice final, sinon l'unité des vues et l'égalité des courages ? C'est pour une idée que tous ont lutté vaillamment. S'ils se sont levés de partout, c'est pour parer à la menace qui pesait sur la civilisation chrétienne, seule garante de la dignité personnelle. Ils en ont pris pleinement conscience, et ils l'ont proclamé. Aussi leur mort revêt-elle une allure de martyre. Il est des guerres qu'on entreprend pour venger un outrage, ou pour sauvegarder un intérêt, ou pour donner libre carrière à un besoin d'expansion, de

grandeur; celle-ci, vue de notre bord, eut pour mobile essentiel l'amour et la défense de la vérité.

Où apprirent-ils à cultiver la vérité jusqu'à l'héroïsme? Sans doute ce souci circulait-il déjà dans leur sang, et le foyer familial n'eut-il qu'à montrer les exemples ancestraux pour en aviver le sens. Mais puisqu'il s'agit d'intelligence et de caractère, personne ne s'étonnera si le collège réclame avec fierté sa part de responsabilité. Il a tout mis en œuvre pour développer en ses élèves l'amour de la vérité : l'étude de la vie et de la doctrine du Christ, la recherche dans les auteurs classiques de la forte veine de l'antiquité, l'examen de l'histoire avaient-ils un autre but? Notre école cueille son fruit — non sans déchirement — quand elle aligne ses quarante et une victimes ¹.

Quarante et un! Ce chiffre considérable est encore provisoire. En effet nous n'avons pu obtenir aucun renseignement sur le sort de nos anciens élèves polonais. Peut-on douter qu'il y ait eu parmi eux des disparus? Sur des indices sérieux, on cite déjà Stéphane Tarnowski, Stéphane Czetwertyński, Jean Wielopolski. Un mystère combien douloureux plane aussi sur le compte de plus d'un de nos compatriotes, que leurs familles attendent encore, après deux ans de silence, dans une affreuse anxiété. Qu'est devenu le comte John de Lichtervelde, arrêté en même temps que ses deux fils aînés, condamné à mort parce qu'il détenait dans sa propriété des armes cachées, enchaîné avec eux dans une prison allemande, traîné Dieu sait où aux approches de la Libération, et disparu depuis lors? Où est le comte Guillaume de Liedekerke, l'actif, le joyeux, l'optimiste, le fier châtelain d'Arville, adoré de ses gens et de ses amis, que les policiers allemands saisissent dans son domaine avec son frère Baudouin le 27 juin 1944 pour la raison que ses

¹ Ce nombre est saisissant; il équivaut à peu près à la moitié de l'effectif moyen de nos élèves. Il semble qu'une telle proportion soit quatre fois plus forte que les plus hautes qui aient été relevées dans les autres collèges du pays.

bois abritent des bandes de maquisards, et qui, enfermé d'abord à la prison de Namur, emmené ensuite à Büchenwald et au kommando de Blankenburg, ne laisse plus de traces à partir d'avril 1945? Où se trouve le jeune et frère Henry de l'Escaille, unique enfant et unique espoir de ses parents, qui fut emporté en Allemagne parce qu'il s'était refusé aux exigences de la Werbestelle, et séjourna au sinistre camp de Neuengamme, et dont on est sans nouvelles?

Si nous avons adopté intégralement le plan de Nos aînés au champ d'honneur — le beau volume consacré par dom Hadelin de Moreau à la mémoire de nos héros de la guerre 1914-1918 —, nous aurions mentionné brièvement en appendice les noms et les citations de nos anciens qui ont survécu à la tourmente. Mais cette nomenclature eût été si longue et la liste si difficile à établir que nous y avons renoncé, à la demande pressante de plusieurs des intéressés auprès de qui nous avons pris conseil. Ce n'est pas sans regret. Dans les fastes, payés chèrement, que nous aurions évoqués, que de hauts faits eussent figuré, dignes d'être retenus : coups d'audace, blessures, actes de sabotage, évasions. Mieux vaut peut-être, quand le sort les a partagés, ne point confondre les morts et les vivants. Du reste, une gloire si grave les accompagne tous que seul le glas s'accorde avec elle, ou le silence.

Le cruel tableau que nous avons esquissé ne groupe, parmi les victimes de la guerre, que ceux de nos anciens dont le rôle militaire ou l'activité clandestine furent la cause immédiate de leur fin glorieuse. On eût pu y joindre d'autres noms, mais il fallait se limiter. Il eût été légitime, par exemple, de tracer ici le portrait du vicomte Eric de Spoelberch, qui fut peut-être le plus séduisant de nos élèves — c'est lui qui, à douze ans, tenait à se battre, dût-il être vaincu! — comme il fut plus tard le plus parfait gentleman et le meilleur des amis, et dont la vie se termina tragiquement en plein ciel, le 19 janvier 1939, par le plus beau des services, aux commandes d'un avion

militaire dont il essayait la valeur. Philippe Grisard de la Rochette eût pu être cité également; il avait mérité en 1914-1918 la croix de guerre belge avec trois citations et la croix de guerre française avec une citation, et il est mort à Bénac le 26 juillet 1940, après avoir réendossé pendant quelques mois son uniforme. La mort affreuse de Charles Dessain, tué à Anvers par une bombe volante le 21 février 1945, ne le range-t-elle pas cruellement, lui aussi, — d'une cruauté qui semble vaine — dans la liste des pertes de guerre? Et le vicomte Jean le Hardy de Beaulieu ne doit-il pas sa fin prématurée, le 19 juillet 1945, à ses vaillantes prestations militaires? Lieutenant au 1^{er} Lanciers pendant la première guerre mondiale et cité cinq fois à l'Ordre du jour de l'armée en campagne, il n'hésita pas, malgré sa santé ébranlée, à reprendre du service en 1940 et à courir ensuite bien des risques; c'était trop pour sa nature abîmée, qui céda.

Réservant donc ces pages à ceux que la mort a touchés en pleine activité patriotique, nous n'avons pu malheureusement attribuer à chacun une égale part d'hommage. Sur certains nous avons obtenu des renseignements abondants; d'autres ont été tués dans des circonstances presque inconnues. En outre la liste des décorations et le texte des citations ne nous ont pas toujours été communiqués. Le lecteur, suffisamment ému par ce que nous pourrions dire, excusera nos omissions involontaires. Les notices les plus fournies auront elles-mêmes leurs lacunes, et ce nous est une peine d'offrir aux parents et aux amis de nos héros un tableau qui ne peut répondre qu'imparfaitement aux désirs de leur cœur. Decipimur votis...

Puisque l'allure de la dernière guerre s'y prêtait et le requérait même, nous avons réparti nos notices en un triptyque dont le premier panneau est consacré à la période de la mobilisation et à la campagne des Dix-Huit Jours, le second aux pathétiques efforts de la résistance, si souvent réprimés dans les camps de concentration, et

le troisième aux exploits de l'aviation et de l'armée libératrices.

Les professeurs des trois classes supérieures de l'Ecole se sont partagé la pieuse besogne du souvenir, y mettant chacun leur façon personnelle. Dom Basile Dayez, qui fut aumônier militaire en 1939 et 1940, traita naturellement la première phase, et dom Thomas Delforge, dont le maquis dinantais apprécia le dévouement, était désigné pour la deuxième partie. La dernière fut confiée à dom Augustin de Brouwer, condisciple ou professeur de tant de nos victimes. La peine qu'ils se sont donnée — si volontiers! — pour élaborer ces pages instructives n'aura pas été vaine.

Les grands exemples de nos anciens méritaient en effet d'être mis en pleine lumière. Déjà le 2 juin 1946, au cours d'une messe consacrée à leur mémoire, dom Dominique de Grunne avait éloquentement souligné la valeur humaine et chrétienne de leur sacrifice¹. Il convenait cependant de leur consacrer un mémorial plus étendu et plus détaillé. Bientôt un monument de pierre, portant leurs noms glorieux, ajoutera son témoignage à ceux de la parole et de l'écrit.

Ces hommages humains n'auraient qu'une valeur précaire si nous n'avions l'assurance que Dieu les sanctionnait. En pouvons-nous douter? Ne sommes-nous pas convaincus de ce que disait, en termes prenants, le Père Dominique à la fin de son discours? Écoutons-le: « Ils se sont donnés à Dieu pour Dieu, comme ils se sont donnés au pays pour le pays: ils n'ont pas pensé à leurs intérêts, en cet instant où l'âme allait jaillir vers le ciel. Et ne sentez-vous pas qu'en cela ils étaient animés par l'esprit du Christ, l'Esprit d'amour et de sainteté, l'Esprit-Saint? Dès lors chassons à jamais tout sentiment d'amertume ou de déception. Aucun de nos morts n'est mort en vain. Aucun n'est mort trop tôt ou sans avoir pu donner

¹ Nous reproduirions ici le texte de son oraison funèbre s'il n'avait été publié dans *Nos Annales* 1937-1946.

sa mesure. Il n'y a plus de temps, il n'y a plus de mesure. Ils ont atteint la plénitude, car en eux a jailli l'étincelle qui donne à la vie humaine sa valeur absolue, l'étincelle de l'Esprit. Pourquoi Dieu nous donne-t-il notre courte vie, sinon pour être flambée un jour par cette étincelle; que ce soit à vingt ans ou à cinquante ans, peu importe; qu'est-ce que les années devant l'éternité? La chose qui compte est qu'un jour l'Esprit du Christ nous ait brûlés. Après, nous pouvons tomber en cendres. Ne pleurons donc plus les cendres de nos morts. Saluons-les car elles nous disent que leurs esprits sont vivants pour toujours. »

Morte vicerunt ¹. Leur mort fut une victoire. Victoire du courage, victoire de la dignité humaine, victoire de l'Esprit divin. Nous qui survivons, nous en cueillons le fruit avec émotion et gratitude.

*D. Bernard de GERADON,
Recteur de l'Ecole abbatiale.*

I

La campagne des Dix-Huit Jours

par dom Basile Dayez

¹ Derniers mots de la 14^e Philippique, dernier discours de Cicéron.

Douloureux prélude

HENRI DE VILLERS DE WAROUX



Dès avant la violation de notre frontière, durant cette période d'attente incertaine qui précéda l'invasion du 10 mai, notre Ecole voyait s'ouvrir sa douloureuse liste funèbre et avait à pleurer un de ses anciens.

Un samedi d'octobre nous parvint en effet l'annonce d'un tragique accident qui, la veille au soir, avait ravi à l'affection de ses parents et de sa troupe Henri de Villers de Waroux.

Fils d'un de nos anciens élèves et neveu d'un de nos héros tombés au cours de l'autre guerre, Henri avait continué une tradition de famille en arrivant tout petit à l'école où il fit toutes ses études d'humanités. Est-il un de ses professeurs qui ait oublié le bon sourire empreint de franchise et de pétillante intelligence, dont s'illuminait si fréquemment sa physionomie ? Après quelques classes de début un peu ternes, c'est dès la seconde qu'Henri marqua l'éveil de sa personnalité en luttant contre une insouciance qui l'avait naguère détourné d'un labeur assidu. Séduit sans doute par le charme des auteurs qu'il goûta dès lors très profondément et devenu plus conscient des devoirs sociaux que lui imposeraient bientôt son nom et ses talents, il avait entrepris un bel effort de culture et s'était astreint à une discipline de travail plus rigoureuse qui devait le mener à la tête de sa classe en Rhétorique.

Vicomte Henri de Villers de Waroux, adjudant candidat sous-lieutenant au 1^{er} régiment de Guides, né à Bruxelles le 3 février 1913, décédé à Custinne le 13 octobre 1939.



Après quoi il avait poursuivi à la Faculté de droit de Louvain ses études et cherché à s'orienter vers la diplomatie. Est-ce afin de s'y préparer qu'il avait accepté, à la veille de la mobilisation, un poste de commissaire pour la Belgique à l'exposition prévue pour 1942 à Rome ? La perspective d'un long séjour dans la Ville éternelle dès les débuts de son mariage ne manquait pas de l'enchanter.

L'appel sous les armes en septembre 1939 déran-

gea ses beaux rêves et ramena notre candidat sous-lieutenant au 1^{er} régiment de Guides. Six semaines de contact avec sa troupe lui avaient valu maintes sympathies, lorsque vers la mi-octobre quittant son cantonnement de Habay-la-Neuve, le bataillon auquel était rattaché Henri vint s'établir en plein Condroz à Conneux, c'est-à-dire, aubaine inespérée, à moins de deux kilomètres du domaine familial de Conjoux.

Installer au mieux ses hommes et ses compagnons en leur faisant les honneurs de son chez soi, tel fut dès son arrivée le grand désir du jeune adjudant. Il obtint sans peine de prendre ses quartiers chez ses parents où s'étaient établis plusieurs officiers, doublement heureux d'y retrouver ainsi la fiancée qu'il devait épouser dans quelques jours... dès que la prochaine permission favoriserait les voyages requis pour la cérémonie nuptiale.

Le vendredi 13 octobre au début de l'après-midi, l'ordre est donné de transférer à Villers-sur-Lesse une partie du matériel blindé; un des sous-officiers chargés de commander la manœuvre n'a pu rallier encore le cantonnement;

Henri ayant été désigné pour le remplacer, plus d'un camarade s'offre à le suppléer, lui déconseillant, puisqu'il a la chance de se trouver chez lui, de s'imposer une corvée qui l'éloignerait durant vingt-quatre heures. Avec bonne grâce il se défend de « cumuler toutes les veines ! »... et grim pant sur une auto-chenille, assez fier sans doute de traverser son petit village dans cette martiale et impressionnante formation, il franchit la grande avenue du parc et debout dans la tourelle adresse aux nombreux amis qu'il croise un joli salut. Ce doit hélas être un adieu ! La route où s'engagent les lourds engins blindés est particulièrement sinueuse; plusieurs tournants se présentent que le chauffeur en dépit de ses freins mal réglés parvient à prendre habilement. Du haut de la tourelle restée ouverte Henri de Villers se plaît à revoir ce beau vallon où les riches frondaisons se nuancent des teintes variées de l'automne, ces abords du domaine paternel où il s'est attardé si souvent... Et voici qu'un coude d'une extrême raideur réclame une manœuvre des plus adroites. Surpris sans doute par cet angle trop brusque le chauffeur sur le point de manquer le virage, engage vers le fossé l'auto qui escalade alors le petit talus et de toute sa masse se renverse en contre-bas écrasant dans sa culbute Henri qu'un heurt vient de projeter sur le gazon. La poitrine défoncée, il reste sur le terrain ensanglanté. « J'étouffe, crie-t-il faiblement; appelez donc l'aumônier. » Un prêtre, que l'on venait de croiser dans la descente et qu'Henri avait salué de la main, peut accourir et administrer au moribond les derniers sacrements. Quelques paroles à peine; l'une pour mettre hors de cause son chauffeur : « Tu as fait, dit-il, tout ce que tu pouvais; tu n'es pas en faute. » — « Comme c'est dommage, reprit-il ensuite... pense un peu... que je devais me marier dans quelques jours ! » En effet le congé sollicité par Henri pour la cérémonie du mariage venait d'être accordé et, publié aux ordres, avait déjà pris cours à l'insu de son bénéficiaire.

L'agonie ne se prolongea pas au delà d'une demi-heure. Henri mourait ainsi — en service commandé — tout près

du beau domaine de Conjoux, en regard de ces larges paysages condruziens dont son âme si fine goûtait profondément l'harmonie. Quand son père arriva sur les lieux, tout était achevé; il ne trouva plus qu'un cadavre lamentablement défiguré.

Les règlements militaires eussent exigé que le corps fût transféré à l'hôpital militaire de Namur. On comprit qu'une dérogation s'imposait et bientôt une voiture ramenait au château en émoi le cadavre du jeune et sympathique vicomte dont chacun appréciait au village l'amabilité simple et courtoise.

Ainsi débutait pour notre Ecole la longue série des sacrifices qu'allait imposer la guerre.

CODEFROY DE WOELMONT DE BRUMAGNE



Dès le matin tragique du 10 mai s'inscrivait parmi les tout premiers héros tombés sous les coups de l'ennemi, en défendant le fort d'Eben-Emael, Godefroy de Woelmont.

Il n'avait fait à notre Ecole qu'un bref séjour et poursuivait ses études au collège de Dinant. Affecté à la 5^e compagnie du 2^e régiment de Grenadiers, il cantonnait depuis une dizaine de jours au village d'Eben-Emael, quand son unité reçut l'ordre le 9 mai au soir de consacrer une partie de la nuit à des reconnaissances sur le terrain s'étendant devant le fameux ouvrage fortifié sur lequel comptait s'appuyer notre armée.

Vers une heure du matin les batteries du fort entrèrent subitement en action déclanchant un tir infernal... Sans aucune déclaration préalable, c'était la guerre, et la reconnaissance commencée comme un simple exercice allait s'achever en contact avec l'ennemi !

Il s'avancait en effet de façon très inattendue. D'innombrables planeurs sillonnant le ciel lançaient entre le

Baron Godefroy de Woelmont de Brumagne, sergent au 2^e régiment de Grenadiers, né à Vienne (Autriche) le 8 mars 1913, décédé à Canne le 10 mai 1940. Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme; Croix de guerre 1940 avec palme; Médaille commémorative.



fort et les troupes de reconnaissance force parachutistes : ceux-ci cernèrent d'autant plus rapidement nos hommes que les canons de la forteresse cessèrent bientôt leur tir. Coupées de toute liaison avec l'arrière nos avant-gardes se défendirent vaillamment. C'est au cours de cette lutte dans l'ombre que Godefroy s'effondra frappé d'une balle en plein ventre. La blessure était si grave qu'elle causa la mort en moins de dix minutes mais non sans d'atroces souffrances. Marié depuis dix mois à peine, il tombait à l'âge de vingt-sept ans pour la plus noble des causes.

RAYMOND DE CRAWHEZ



C'est ensuite un officier du 1^{er} Guides, ce beau régiment où servirent tant d'anciens de Maredsous, qui tombe, frappé lui aussi dès le premier jour de la guerre aux avant-postes du canal Albert.

Il fut à Maredsous parmi les premiers de la génération de l'entre-deux-guerres et, entré tout jeune lui aussi, vit l'Ecole abbatiale reprendre ses traditions et son activité au lendemain de l'armistice. Il devait séjourner très longtemps parmi nous car une santé précaire vint à plusieurs reprises le forcer à interrompre ses études et à redoubler quelques cours; aussi faisait-il figure de vénérable quand il atteignit les classes supérieures.

Nous aurions mauvaise grâce à insister sur des débuts où Raymond fut loin de se poser en modèle si ce n'était pour mettre en relief l'immense progrès moral qu'il réalisa dès que, sorti de l'inconscience du jeune âge, il devint plus accessible à l'idéal que lui proposèrent ses éducateurs.

Ceux qui l'ont connu au terme de ses humanités ont apprécié en lui, non seulement une franchise qui parfois eût réclamé quelque tempérament, mais des qualités de dévouement, de cordialité délicate et enfin un sens du devoir qui l'amena peu à peu à un travail consciencieux et réfléchi.

Aussi bien ses condisciples l'avaient-ils élu président

Baron Raymond de Crawhez, lieutenant au 1^{er} régiment de Guides, né à Bruxelles le 13 février 1909, décédé à Lanaeken le 10 mai 1940.



de leur conférence de Saint-Vincent-de-Paul et l'exercice de cette charge acheva d'éveiller en lui un sens charitable qui devait largement s'épanouir ensuite.

Les études universitaires qu'il avait entreprises à Louvain furent suspendues par un long voyage dans notre colonie, l'occasion s'étant offerte à Raymond d'accompagner une mission scientifique; grande pérégrination dont ce terrien sut tirer profit pour élar-

gir sa vision du monde, et qui, au sortir de l'adolescence, accrut vivement l'intérêt que ce campagnard avait toujours porté aux choses de la nature. Il ne fut néanmoins pas séduit par l'Afrique au point de vouloir s'y fixer et c'est dans notre Condroz qu'au lendemain de son mariage il vint s'établir, au cœur d'une jolie propriété à laquelle il se promettait d'apporter tous ses soins tandis qu'il exercerait autour de lui le rayonnement si fécond d'un châtelain vraiment chrétien. Beaucoup de ces espoirs — on nous l'a dit maintes fois — commençaient à se réaliser quand survint la guerre qui, arrachant Raymond à sa charmante famille, ne le ramena point à son régiment du 1^{er} Guides, mais le détacha au 2^e escadron du groupe cycliste de la 17^e division d'Infanterie, groupe entièrement issu, il est vrai, de ce même régiment et composé pour assurer habituellement les opérations de couverture, d'avant et d'arrière-garde.

C'est en Campine, à Desschel, que cette formation passa les rudes mois de l'hiver 1939-1940. Laissons un de ses chefs, lui-même ancien élève de notre Ecole, nous dire

ce que fut dans ces semaines mornes et fastidieuses de l'avant-guerre le rôle du jeune lieutenant :

« Dès cette période, Raymond se révéla excellent officier; il avait fait du métier militaire son devoir d'état et essayait de réaliser le mieux possible le rôle social qui incombe à l'officier. Je l'avais peu connu au collège, mais j'imagine que dans ses terres de Frandeux il devait être le parfait châtelain, gentleman farmer... et père de son village. Je suis sûr qu'il était au courant de tout ce qui se passait dans sa juridiction et que ses villageois avaient sans cesse recours à ses conseils. Eh bien, il est resté le même à l'armée, s'occupant beaucoup de ses hommes et plus que de lui-même. Vous vous souvenez des conditions pénibles de cet hiver; les hommes montaient la garde le long du canal par des froids terribles et souvent Raymond allait passer la nuit dehors avec eux pour les encourager, pour entretenir leur moral et assurer la discipline. Avec cela il était au mess le plus gai et le plus enjoué des camarades.

» Le 10 mai il se trouvait à Lanaeken, sur le canal de jonction Meuse-Escaut, aux avant-postes du canal Albert devant Eben-Emael... Comme mitrailleur j'étais voisin de Raymond et lui rendis visite plusieurs fois.

» L'ennemi à plusieurs reprises tenta de s'approcher du canal mais sans aucun succès. Raymond conservait, au milieu de ces attaques et des bombardements d'artillerie ou d'aviation, un calme imperturbable. Il me parla avec émotion de sa femme qui attendait un enfant et de ses trois gosses... Le soir, notre mission de couverture étant réalisée, nous reçûmes l'ordre de quitter les positions et de nous replier sur le canal Albert.

» L'opération fut très malaisée, l'ennemi ayant passé le canal de jonction dans un secteur voisin du nôtre et nous attaquant de flanc. C'est au moment du départ que je vis Raymond pour la dernière fois, car comme mitrailleur je n'avais pas les mêmes horaires que lui.

» Voici les détails concernant sa mort que m'ont communiqués les sous-officiers de Raymond et Jean de Hal-

leux. Le gros du groupe et les mitrailleurs se retirèrent à peu près sans encombre, mais, à la fin de la manœuvre, l'ennemi entreprit une attaque enveloppante qui menaçait une section de mitrailleurs et une bonne partie du 2^e escadron dont Raymond faisait partie. Jean de Halleux commandant cet escadron établit ce qu'en termes militaires on appelle « une bretelle » pour essayer de contenir l'ennemi et de permettre le retour des dernières unités. Cette bretelle à laquelle Raymond fut adjoint résista magnifiquement aux nombreuses attaques qu'elle eut à subir. Au moment où elle s'apprêtait à se replier elle-même, sa mission terminée, Raymond fut appelé par deux de ses hommes blessés dans un chemin latéral que balayaient les mitrailleuses ennemies. Leur lieutenant se porta aussitôt à leur secours, bien que cette entreprise fût d'avance condamnée à l'insuccès¹. C'est en rampant vers ses hommes qu'il fut traversé par plusieurs balles de mitrailleuse...

» Les hommes, poursuit le même rapport, aimaient beaucoup Raymond et furent désespérés de ne pas l'avoir à leur tête pendant cette guerre malheureuse. Ils se sont fort bien conduits prouvant que la méthode employée par leur chef pendant la mobilisation était la bonne et que le peloton dont il avait la charge était prêt à la guerre. »

Qu'ajouterions-nous à ces lignes sobres mais où s'exprime un si bel hommage ? C'est dans l'accomplissement serein et magnanime de son devoir, c'est aussi dans un geste de charité qu'il est mort à trente ans, parmi les premiers des nôtres que Dieu avait marqués pour le suprême sacrifice et la gloire de tomber face à l'ennemi.

¹ Un des soldats qui bénéficia du beau dévouement de son officier a relaté ainsi ces minutes suprêmes : « ... Alors en regardant derrière moi pour du secours pour mon camarade, j'ai vu un lieutenant derrière un arbre. Ce qui s'est passé alors, je le vois encore devant moi et je ne l'oublierai jamais. Je m'entends encore crier avec du désespoir dans ma voix : « Mon lieutenant, voulez-vous venir soigner mon camarade ? » Il n'a pas hésité un seul instant et il a répondu : « J'arrive. » Il a fait un pas en avant pour nous secourir, — et il est tombé, percé de balles de mitrailleuse ! »

Quelques jours plus tard, — avant que lui fût parvenue la tragique annonce, — sa jeune veuve mettait au monde une charmante fillette. Dans une pensée dont tous comprendront la grandeur, celle-ci n'a pas voulu arracher à la terre qu'il avait défendue la glorieuse dépouille de son mari; c'est à Lanacken qu'il repose parmi les braves dont il avait stimulé l'héroïsme, et pour lesquels il a versé son sang.



PIERRE VAN MALDEGHEM



Arrivé à Maredsous peu après l'armistice de 1918, Pierre van Maldeghem y poursuit ses humanités en 3^e et Poésie mais dut renoncer à les achever régulièrement en raison d'une santé qui requérait

des ménagements; lui aussi était destiné à la mort glorieuse des soldats.

Agé de trente-cinq ans en 1940 il appartenait en qualité de lieutenant de réserve au 2^e régiment de Guides.

Rien ne dira mieux que ces lignes émouvantes de M. l'Abbé Ghils son aumônier, le souvenir qu'il a laissé à ceux qui le connurent aux derniers mois de sa vie.

« Il y a des hommes qui, comme on l'a justement écrit, ont cette qualité : la noblesse d'âme, c'est-à-dire cette tendance à monter, cet instinctif besoin de beauté idéale qui fait les héros et les saints.

» Ceci résume d'une manière non exhaustive, le caractère de celui qui, lieutenant au 2^e régiment de Guides, devait payer de sa vie, son dévouement total à la patrie.

» La mobilisation l'avait déjà vu, conscient de ses res-

Pierre van Maldeghem, lieutenant au 2^e régiment de Guides, né à Bruxelles le 27 mai 1904, décédé à Maeseyck le 12 mai 1940. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme; Croix de guerre 1940 avec palme; Médaille commémorative.

ponsabilités, former un splendide groupe de « pilonneurs » dont il était le cœur et le cerveau. Rude pour lui-même et pour les autres, mais amoureux passionné de justice et de franchise, il avait buriné les âmes de ceux qui allaient, avec lui, se risquer dans des coups de mains de plus en plus audacieux, et où plusieurs, à l'exemple de leur chef, devaient payer le tribut du sang à la patrie.

» Dans les courses motocyclistes du temps de paix qui lui permettaient de vivre quelques heures de vie aventureuse où son âme se dilatait, il avait acquis une telle maîtrise de cet engin que les hommes lui accordaient le même prestige que celui dont ils entouraient les excellents officiers cavaliers de l'autre guerre.

» Et le matin du 13 mai, à la tête de son peloton, il partait pour la gloire avec mission — implorée — de reprendre la tête de pont à Quaedmachelen. Frappé à la tempe, il devait mourir trois jours plus tard, après que l'Eglise, toute maternelle, se fut penchée sur lui pour ajouter la gloire céleste à la magnifique citation humaine.

« Magnifique officier, plein de cran et d'audace, splendide entraîneur d'hommes, chargé de défendre le pont de Quaedmachelen, fortement attaqué; s'est porté sur la berge en motocyclette, galvanisant le moral de ses hommes. » (*Citation.*)

» Je ne sais si Pierre van Maldeghem, en se jetant dans la mort, a pu prendre le masque sévère et grave qu'il affichait aux moments tragiques de son existence, mais je suis bien sûr que, comme on l'a dit de Mermoz « pur de toutes les compromissions » il s'en est allé vers le soleil de Dieu où son âme a trouvé un climat à sa hauteur. »



GEORGES GENDEBIEN



Voici que d'autres noms viennent bientôt, hélas, charger la liste de nos défunts. Mêlés à ceux des jeunes héros que la mort surprenait, à peine sortis de l'adolescence, voici que s'y inscrivent

d'anciens volontaires engagés jadis à l'appel d'Albert I^{er}, ceux dont la geste souvent narrée avait créé des traditions de bravoure. Acharnés à défendre durant quatre années sur l'Yser notre dernière portion de territoire belge, ils s'étaient formés pour la vie à la rude école des combats et avaient fourni à notre armée ce cadre improvisé d'officiers de réserve qui fit merveille au cours des offensives libératrices. Dans leur maturité ils avaient repris allégrement l'uniforme, apportant aux cadres de la réserve avec l'appoint de leur expérience une ferveur jalousement entretenue pour le métier des armes; c'est pourquoi, placés à la tête d'importantes unités, ils s'affirmèrent d'emblée comme des chefs de première valeur.

Appréciera-t-on jamais comme il se doit la somme

Baron Georges Gendebien, capitaine-commandant au 2^e régiment de Lanciers, né à Marbaix-la-Tour le 11 juillet 1889, décédé à Temploux le 12 mai 1940. Officier de l'Ordre de Léopold avec palme; Croix de guerre 1914-1918; Médaille de l'Yser; Médaille de la victoire; Médaille des alliés.

d'énergie, les trésors de fraternelle bonté, les ressources d'initiative et d'inlassable entrain que réclama des officiers placés en contact immédiat avec la troupe le déroulant prélude guerrier qui durant près de neuf mois allait maintenir nos bataillons mobilisés dans une morne expectative ?

S'il était urgent de préparer ces formations regroupées aux combats de demain en contrariant chez quelques optimistes l'assurance combien fallacieuse de la sécurité, il fallait aussi, et avec quelle délicate diplomatie, adapter à une situation de paix armée qu'aucune disposition administrative n'avait prévue tels règlements trop rigides, telle consigne peu justifiée et qui eût semblé vexatoire, concilier avec un sens très vif de la discipline une compréhension de nombreuses situations personnelles rendues difficiles, une indulgence de bon aloi vis-à-vis de nécessités d'ordre professionnel ou familial, dignes assurément elles aussi de quelque égard. En cette tâche toute paternelle ces vétérans, eux-mêmes chefs de famille et accoutumés par leur situation sociale à diriger les hommes, semblent avoir excellé. La sympathie dont ils bénéficièrent et dont nous avons recueilli de nombreux témoignages, le rayonnement qu'exerça leur personnalité atteste éloquemment qu'ils surent exercer leur mandat avec une bonté ferme, une intelligente largeur de vues où s'exprimait un sens social remarquable.

Hommes de droiture, de virile fierté, d'un patriotisme concret et opérant, ils vécurent ces mois difficiles entourés d'un prestige qui ne va jamais qu'au vrai mérite.

C'est au cours de l'après-midi du dimanche 12 mai que mourut à Temploux le capitaine-commandant Georges Gendebien. Cantonné à Wallin-Saint-Paul au matin de cette troisième journée de guerre, il avait veillé à améliorer l'ordinaire de la troupe et fêté ainsi la Pentecôte, puis en dépit d'une intense activité aérienne de l'ennemi qui lui faisait présager de prochaines difficultés, obéissant à un ordre formel, il avait pris le départ « ... S'ils croient qu'ils nous font peur ! » lançait-il avec une virile

assurance. L'importante colonne de transport dont il assumait le commandement ne pouvait guère, avec ses soixante camions et véhicules passer longtemps inaperçue ; la voici repérée et prise en chasse par des bombardiers dont rien ne neutralise sérieusement l'activité. Au commandement du chef les hommes se sont couchés dans les fossés, mais lui-même, — nous conte son ordonnance — resté droit, un genou en terre, s'obstine à observer la route et le proche carrefour. Témérité gratuite, défi opiniâtre au danger ? Non certes, mais souci de communiquer aux hommes par son calme le secret de rester maîtres d'eux-mêmes en ces affolantes minutes.

Une torpille soudain éclate tout près de lui, le blesse grièvement de plusieurs éclats, amputant notamment deux doigts de la main droite. On s'empresse autour du blessé qu'épuisera bien vite une abondante hémorragie. Un retour offensif des bombardiers interrompt ces premiers soins tout hâtifs... et quand les infirmiers reviennent près du blessé pour l'emporter ce n'est plus qu'un cadavre blême et exsangue qu'ils retrouvent.

Mort rapide et sereine qui en cette Pentecôte de feu emportait vers l'éternelle récompense un chrétien fervent et un fier soldat dont l'Abbé Salvé son aumônier, décédé lui-même quelques mois plus tard des suites de ses blessures, nous a redit avec admiration quel magnifique rayonnement il avait exercé parmi les braves auxquels il insuffla quelques étincelles de sa flamme.

ETIENNE DE HEMPTINNE



Trois jours après, Etienne de Hemptinne qui exerçait une mission analogue et dirigeait comme capitaine-commandant un groupe de transport du 2^e corps de Chasseurs ardennais était grièvement blessé à Jolimont-lez-Manage.

Chef d'une famille nombreuse il avait malgré ses cinquante-cinq ans tenu à continuer son service après qu'en février un arrêté ministériel eut autorisé tous les officiers de réserve pères de six enfants à regagner leur foyer. Cette latitude, pourtant si justifiée, et qui l'eût ramené à son beau domaine de Bouillon l'eût éloigné de ce groupe entièrement constitué par lui quelques semaines auparavant et dont il se sentait l'âme. Il avait acquis sur ses hommes un ascendant qui plaisait à ce tempérament désireux d'activité et les responsabilités du poste qu'il occupait fournissaient à son patriotisme une occasion trop appréciée de servir pour qu'il songeât à reprendre, à la veille d'une tourmente, la vie civile.

C'est au château d'Ambraine à Eghezée que le surprit l'offensive traîtresse du 10 mai. Plusieurs attaques d'avia-



Etienne de Hemptinne, capitaine-commandant au Corps de Transport, né à Gand le 27 décembre 1884, décédé à Berck-sur-Mer (France) le 25 mai 1940.

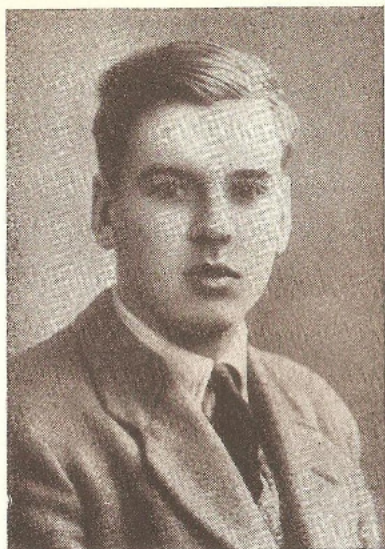
tion avaient déjà harcelé sa colonne depuis son départ de ce cantonnement, et ce mercredi 15 mai l'une d'elles venait de faire exploser huit de ses camions de munitions. C'est après cette tornade meurtrière qu'un retour offensif des bombardiers atteint l'auto du commandant de Hemptinne tuant sur le coup son chauffeur tandis que l'officier, frappé dans la voiture même où il est resté, parvient péniblement à quitter celle-ci au moment où elle commence à flamber. Des éclats de bombe lui ont labouré le dos et c'est tout sanglant qu'il est transporté à l'Institut voisin des religieuses Servites où il est l'objet de soins empressés.

Aussitôt accouru son aumônier peut admirer l'héroïque sérénité qui aide ce vrai chef à négliger d'atroces souffrances pour transmettre à son adjoint mille recommandations relatives au service et demander qu'on ne l'abandonne pas aux mains de l'ennemi qui progresse. « Soyez tranquille, dit-il à l'Abbé Sternon son aumônier, je n'ai pas peur de mourir; ce matin je n'ai pas pu communier ! Curieuse coïncidence; pour une des rares fois que cela me soit arrivé ! J'ai la conscience en paix; j'ai fait mon devoir le mieux possible... mettez mon chapelet sous mon oreiller. »

Une intervention chirurgicale tentée aussitôt autorisa, semble-t-il, de sérieux espoirs de guérison, aucune paralysie ne venant entraver les réflexes normaux et le commandant, admirablement conscient et stoïque, continuait à s'intéresser à tous les menus faits de la vie de son unité : conseils et détails d'organisation, contrôle d'exécution des consignes, il n'est rien dont il ne se préoccupe... « Pure question de volonté », affirme-t-il.

Peut-être l'art médical et le dévouement des infirmières l'eussent-ils retiré de ce vilain pas si on eût pu lui assurer le calme et le repos qu'exigeait impérieusement son état; l'infortune de notre situation militaire devait, tout au contraire, infliger à ce grand blessé la souffrance de déplacements répétés qui le menèrent par Ath et Lille jusqu'à Béthune d'où un train sanitaire l'emporta à Berck-sur-

Mer. C'est dans un état très inquiétant qu'il parvint à cet hôpital, et lorsqu'il reçut enfin l'extrême-onction, il ne donnait plus que quelques rares manifestations de connaissance ; loin de ceux à qui il avait consacré ses dernières forces, il mourut le 25 mai à la tombée de la nuit, avant d'apprendre la triste nouvelle de notre capitulation qui devait jeter le deuil et la stupeur dans tous les cœurs belges.



VINCENT DE HAAS-TEICHEN



On se félicite de ce qu'un tempérament aussi dynamique que celui de Vincent de Haas n'ait point connu l'amertume de ces journées de défaite où d'odieus et mensongers commentaires

vinrent dénaturer le geste de notre roi ; la mort devait le faucher en terre française avant qu'il eût connu cette humiliation.

Ce grand garçon vigoureux et intelligent — tel l'avons-nous connu à Maredsous durant les trois années où il fit ses premières classes d'Humanités — semblait plus apte à affirmer une volonté inflexible et à tenter les coups audacieux qu'à se plier docilement aux impératifs monotones d'une discipline scolaire. Quels trésors de générosité et d'entrain recèlent parfois ces rudes natures !

Les périodes de bouleversement offrent aux tempéraments peu flexibles l'occasion de s'affirmer noblement. Une mort rapide sans doute mais précédée d'une lutte opiniâtre vint l'enlever au cours de sa vingt-deuxième année, aux abords de Calais où, séparé de son unité régulière (2^e Chasseurs à cheval) et versé par les remous des évé-

Vincent de Haas-Teichen, du 2^e régiment de Chasseurs à cheval, né à Brünn (Autriche) le 19 janvier 1918, décédé à Calais le 26 mai 1940.

nements dans un groupe hétéroclite, il fit preuve d'une splendide bravoure. Un compagnon de ses derniers moments en a relaté les circonstances.

« Le commandant et le lieutenant avaient annoncé aux hommes qu'il ne restait qu'à se constituer prisonnier. Vinzi et moi-même, en compagnie d'un officier français de passage, résolûmes de rallier Calais. Nous avions lié connaissance incidemment parce que je lui avais demandé des renseignements sur des amis, qui, comme lui, servaient au 2^e Chasseurs à cheval. Nous sommes partis de Wimereux le jeudi 23 au matin, et après avoir été séparés, parce que le convoi anglais qui nous avait embarqués fut bombardé en route et en partie incendié, nous nous retrouvâmes à Calais le 23 mai au soir. A l'entrée de Calais, les Français nous avaient désarmés, ce qui avait fait, sur Vinzi surtout, une très pénible impression. Le lendemain 24 mai, une centaine de Belges se trouvaient réunis à la caserne Vauban. On demanda des volontaires, car depuis la nuit on se battait aux abords de Calais. Vinzi se présente immédiatement et je suis son exemple. Dans la soirée nous nous joignîmes à un groupe d'une douzaine d'Anglais avec qui nous avons veillé jusqu'au samedi. Nous étions postés derrière un mur de jardin, perchés sur des échelles, et Vinzi dont le moral était superbe faisait passer le temps en racontant des histoires d'affût et de chasse. Le samedi, on nous déplaça et nous fûmes postés en face de la gare non maritime de Calais ; un petit canal traversé par un pont nous séparait des Allemands qui occupaient déjà la gare. Vinzi et moi, ainsi que par moment un élève-officier français, avons passé la soirée et la nuit du samedi au dimanche au rez-de-chaussée d'une maison située en face du pont, tiraillant par moments par la fenêtre et subissant le plus effroyable bombardement.

» Le dimanche 26 au matin, le sous-officier français s'était posté dans la chambre à côté ; Vinzi et moi étions accoudés à la barre, le doigt sur la gâchette du fusil, quand, vers 7 heures du matin, une mitrailleuse alle-

mande se mit brusquement à tirer de la gare dans notre direction...

» Me retournant, je vis Vinzi penché sur le rebord de la fenêtre ; je lui criai : « Ne te penche pas ainsi », puis croyant qu'il s'était endormi de fatigue (la même chose m'était arrivée quelques heures auparavant) je le tirai à moi et je vis qu'il était touché ; il était nu-tête, parce qu'il était tombé en avant sur le rebord de la fenêtre et son casque avait roulé par terre, ce qui explique que je l'aie retrouvé après.

» Il avait été touché à la tête ; il n'a pas souffert ni repris connaissance. Je suis revenu à moi dans la cave de la maison ; un Anglais m'a dit m'y avoir trouvé et il m'a confirmé que mon camarade était décédé. Nous avons continué à nous battre jusque vers midi, heure à laquelle les Allemands sont entrés dans Calais. Nous sommes restés cachés jusqu'au lundi soir dans l'espoir que la ville serait reprise ; dans la soirée du lundi, à cause de l'état de nos blessés, nous nous sommes constitués prisonniers.

» J'ai à ce moment demandé à un officier allemand de pouvoir reconnaître l'endroit où était tombé Vinzi, mais je n'ai pas retrouvé son corps, seulement son casque percé d'une balle et qui était tombé sur le trottoir en face de la fenêtre. »

Récit bref et précis qui campe dans une ultime attitude de simple héroïsme un jeune homme qui affronte la mort avec une mâle sérénité et une simplicité digne de toute notre admiration.

EUGÈNE DE HEMRICOURT DE GRUNNE



C'est ce même dimanche que mourait glorieusement, favorisé du beau trépas souhaité sans doute par cet ardent lecteur de Péguy, le commandant Eugène de Hemricourt de Grunne ; il tombait frappé en pleine bataille à la tête de quelques braves que sa ténacité héroïque avait comme galvanisés et qui, fermes dans leur résistance, — *in spem contra spem* — opposèrent par esprit de devoir au déferlement massif des vagues ennemies la riposte obstinée de quelques mitrailleuses.

Eugène de Grunne tenait de son ascendance militaire un tempérament riche d'un splendide idéalisme et d'une rare générosité. Volontaire de guerre en 1914 et blessé dès les débuts de la campagne (30 octobre), il s'exaltait néanmoins sur son lit d'hôpital devant la splendeur du métier des armes : « S'il y avait une guerre chaque année, écrivait-il à sa femme, je resterais joliment dans l'armée... seulement j'aimerais faire la guerre avec les Chasseurs à pied français ou anglais et que tout ne se passe pas dans notre joli petit pays flamand... » Il reprend du reste bientôt du service dans l'infanterie au 2^e Carabiniers et découvre chez le soldat, dans le coude à coude de la vie quotidienne, des trésors d'abnégation et de bravoure qui éveillent en lui une vive sympathie pour l'homme de troupe.

Aussi bien, jeune officier, il discerne d'emblée que l'ac-

Comte Eugène de Hemricourt de Grunne, capitaine-commandant au 7^e régiment de Chasseurs à pied, né à Bruxelles le 23 décembre 1883, décédé à Adegem le 26 mai 1940.



tion profonde d'un gradé sur ses subordonnés émane du don total de soi, et cette formule devient un programme qu'il entend pratiquer entièrement.

Les témoignages émus de ceux-là dont il fut le chef relatent à l'envi ces traits de bonté et de délicatesse où s'affirme le chrétien et le gentilhomme.

Rendu à la vie civile en 1919, Eugène de Grunne paraît avoir conservé des rudes années de

guerre une nostalgie secrète et un besoin d'action généreuse qui eût trouvé son emploi dans une carrière professionnelle.

S'il n'a pu mettre en valeur ses qualités d'entraîneur dans une chaire de notre Université catholique, il n'en apporta pas moins au développement de notre Alma Mater un concours très apprécié en s'occupant des aménagements du parc et du château d'Héverlé, à l'acquisition desquels il avait largement concouru. Il devait plus tard joindre à ce mécénat une activité de conférencier; celle-ci l'amena fréquemment devant des auditoires très variés, parmi lesquels il préféra ceux qui groupaient la jeunesse, et qui mieux que d'autres réagissaient aux évocations ardentes de quelque thème exaltant traité par l'orateur avec l'élégance aisée d'un lettré de race. Déplorant les dissensions politiques qui risquaient de compromettre la cohésion de l'élite chrétienne dans notre pays, il ne put se faire longtemps illusion sur les visées d'une Allemagne redevenue puissante et consacra sa parole si dynamique

à ramener chacun au culte des amours et des fidélités qui sont le ciment d'une patrie.

Dès la mobilisation de septembre 1939 il rejoint, avec le grade de capitaine-commandant, le 7^e régiment de Chasseurs à pied et s'applique à préparer sa troupe aux difficiles devoirs dont il pressent l'imminence. Car s'il a, malgré ses cinquante-six ans, désiré un service de pleine activité dans une arme combattante, c'est qu'il se sent riche d'un juvénile enthousiasme et très apte à le communiquer encore à tous ceux qu'il approchera.

« A son âge, disait un sergent, quand on tape encore 35 kilomètres en sifflant, on force les autres à marcher aussi. » « Le commandant, dit un autre, marchait mieux que quiconque et nous encourageait le long de la route... Quelques kilomètres avant d'arriver à l'étape d'Adegem (25 mai 1940), il prit le fusil du sergent J... qui n'en pouvait plus et le porta jusqu'au bout; en le rendant à son propriétaire qui le remerciait, il lui dit : « Cher J... » vous ne pourriez croire combien cela me repose de porter le fusil; cela me rajeunit; il me semble être revenu » vingt-cinq ans en arrière. »

Ailleurs, apprenant que deux de ses hommes ont dû dormir sans couverture, il renouvelle à peu près le geste de saint Martin, et leur offre ses deux manteaux.

Il cantonnait à Stabroeck (à 15 kilomètres d'Anvers) quand, le 10 mai, la guerre entra pour nous dans sa phase tragique. Avec l'annonce de la violation du territoire parvenait au commandant la nouvelle fort désagréable d'un envoi en mission spéciale. Le Grand Quartier Général arrachait de Grunne brutalement à ses chasseurs au moment où ils allaient affronter la bataille, pour l'affecter aux services de liaison de l'état-major de la 9^e Armée française, général Corap.

Obtempérant sans mot dire, il rejoignit l'état-major français le soir du 10 mai à Jemappes-lez-Mons. Peu de rapports sont parvenus qui permettent de fixer le détail de ses allées et venues. Notons toutefois que le 13 mai, lundi de Pentecôte, il passe quelques instants à Maredsous

où l'attirent maints souvenirs et liens familiaux et traduit sa belle confiance par la citation d'un verset biblique... Cet optimisme se maintiendra quelque temps encore puisque le Père Grosjean, bollandiste, affecté aux services du 2^e bureau, qui relate une conversation poursuivie avec le commandant le 17 mai, signale qu'il a essayé, bien en vain, de freiner ses enthousiasmes; ceux-ci résistaient au spectacle de la retraite de l'armée Corap où Grunne avait vu fuir en une débandade inqualifiable de nombreuses unités de Marocains.

La percée de Sedan hâta sans doute la fin de la mission fastidieuse à laquelle il était affecté; aussi dès le 17 mai il sollicite du G.Q.G. l'autorisation de regagner son régiment. Deux jours durant, il assaillira les bureaux pour obtenir l'ordre de marche nécessaire, tant et si bien qu'excédés et tout en déclarant que cette pièce est irrégulière, les officiers rédigent vaille que vaille un sauf-conduit que Grunne brandit allégrement en répétant avec une joie enfantine : « Je l'ai, je pars. »

Ses pérégrinations à la recherche de son unité le conduisent le dimanche 19 à l'Abbaye de Saint-André où il dîne à la table des hôtes après avoir déclaré au Révérendissime Père Abbé : « Le rebut de l'armée recule, mais moi je veux me battre et cogner contre les Allemands. »

C'est le soir de ce même dimanche que sur la route de Bassevelde il retrouve ses chers soldats qui le croient tombé du ciel.

Il lui reste une semaine à vivre, il va la leur consacrer tout entière. Elle sera rude et largement pourvue sans doute de déceptions, mais quels trésors de dévouement et d'allègre opiniâtreté il va dépenser, s'acharnant à l'œuvre splendide qui lui incombe, défendre pied à pied le sol de la patrie et maintenir dans la conscience de son devoir une unité de jeunes soldats.

Dès qu'ils l'ont retrouvé, tous se groupent autour de leur commandant qui préfère cacher à ses hommes les inquiétants replis dont il a été témoin. « Nous partons à l'attaque », lance-t-il, et, galvanisant son monde, il opère

une marche de nuit qui le conduit à Assenede où la compagnie s'installe en troisième ligne, pour effectuer trois jours plus tard un repli sur Maldegheem... Marches et contre-marches épuisantes qui énervent le troupier. Tous sont à bout et Grunne lui-même, en dépit de son allant, trahit parfois lui aussi sa lassitude. Mais l'accueil vraiment patriotique des habitants de ce bourg reconforte les hommes et les journées passent dans une activité mal coordonnée et une atmosphère d'inquiétude.

Le samedi 25 mai, vers 16 heures, la 7^e compagnie prend position aux abords du pont de Balgerhoek sur le canal de dérivation de la Lys; initiative due, semble-t-il, aux chefs de ce groupe, car aucun ordre ne parvient plus de l'état-major. Les soldats du reste s'en rendent compte; tous ceux de la 6^e compagnie ont disparu; le D^r D... dit avoir vu le commandant de Grunne rassemblant ses hommes ce dimanche dans le chemin du petit fossé et les haranguant afin de les prémunir contre toute tentative de défaitisme : « Un soldat tué, ce n'est rien; un commandant tué, ce n'est rien; mais abandonner un pouce de territoire sans avoir essayé de le défendre, c'est un crime !... Mes chers enfants, dit-il encore, nous allons former ici un îlot de résistance et lutter jusqu'au dernier homme. Officiers, je compte sur vous; ne vous occupez pas de moi, je prends le commandement des mitrailleurs. Nous avons reçu mission de tenir à outrance, nous formerons un hérisson et nous tiendrons. »

Au cours de la nuit précédente, il a reconnu la position en compagnie du lieutenant Derrider et dès le matin les sections sont en place. L'attaque ne tarde pas : aviation et artillerie ennemies, paralysent aussitôt les faibles moyens d'action de notre infanterie et l'ennemi parvient à franchir le canal de dérivation sur des canots pneumatiques à gauche et à droite du P.C. de Grunne établi près du pont de Balgerhoek. Le désarroi s'empare de maints soldats qui refluent vers le point stable que paraît offrir la 7^e compagnie. Mettant à profit une accalmie, le commandant tente une brève inspection dont le bilan s'af-

firme désastreux. « Nous sommes tout à fait encerclés, dit-il à Derrider dont la section s'obstine seule à tirer encore; gagnons l'autostrade et essayons de sortir vers l'ouest... » Comme cette manœuvre doit s'exécuter promptement, on n'emporte que les pièces légères sans trépied; c'est au cours de ce repli que le petit groupe est pris en écharpe par un avion mitrailleur qui plonge vers la route... on se planque au sol, mais, insouciant du danger, Eugène de Grunne risque une audacieuse tentative pour traverser la chaussée... on le voit tituber et s'abattre. Mortellement frappé, il dut expirer presque aussitôt, couché sur ce sol de Flandre qu'il avait juré de défendre et qu'arrosa au cours de ce sacrifice son sang généreux.

Faits prisonniers aussitôt après, les braves qui l'avaient accompagné jusqu'au bout, se montrant ainsi dignes du chef d'élite dont la vaillance les avait stimulés, ne purent rendre à sa dépouille les derniers honneurs.

Eugène de Grunne repose aujourd'hui là même où la mort le surprit, entouré de ceux des siens qui avec lui luttèrent en vrais héros.

ALAIN EVERARD DE HARZIR



C'est à la veille de la capitulation, le 27 mai, au cours d'un des derniers efforts de notre armée, qu'Alain Everard fut frappé. Figure attachante que la sienne, simple et souriante, en sa vingt-huitième année comme en sa douzième ! Alain avait onze ans quand il arriva à Maredsous. Il parcourut modestement mais sûrement le cycle entier à l'Ecole, de la septième à la rhétorique. Les qualités qu'on apercevait déjà en lui à cette époque annonçaient l'homme plus qu'elles ne révélaient l'enfant : réserve discrète, affabilité courtoise, ténacité dans le travail, sens très consciencieux du devoir. Il est curieux de noter combien son tempérament différait de celui de trois de ses condisciples qui, entrés à l'Ecole durant la même année scolaire, devaient trouver la même mort glorieuse : le bouillant Rodolphe de Grunne, l'espiègle Godefroy de Woelmont, le nerveux Marc Gendebien. Quand Alain quittera l'Ecole en juillet 1931 — pour y faire ensuite de très fréquentes apparitions —, il abordera les études agronomiques à l'Université de Louvain, dans l'intention de gérer un jour les propriétés familiales. S'il aimait la terre et les forêts, il aimait surtout les paysans qui font corps avec elles et y mêlent leurs âmes, et il excellait à se faire aimer d'eux. Ce contact facile, direct, confiant, profond avec l'homme simple aidera Alain à conquérir plus

Alain Everard de Harzir, né à Olne le 8 septembre 1912, tué au combat de Passchendaele le 27 mai 1940. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme; Croix de guerre avec palme; une citation.



tard sans aucune peine le cœur de ses soldats. C'est au 1^{er} Lanciers, caserné à Spa, qu'Alain accomplira ses prestations militaires et gagnera ses galons, et finalement l'étoile de sous-lieutenant. Son régiment lui était très cher; parmi les officiers il comptait beaucoup de vrais amis. Aussi la mobilisation ne lui parut-elle pas trop pesante, d'autant plus que sa nature, éprise de discipline et de régularité, s'accommodait des fonc-

tions importantes qui lui avaient été confiées dès septembre 1939 : il avait reçu, malgré son jeune âge, le commandement de l'escadron administratif de l'état-major du régiment. Avec quel soin il s'acquitta des tâches délicates que cette mission comportait ! Quel zèle il déploya pour augmenter le bien-être matériel, moral et parfois religieux, des hommes de son escadron ! L'un de ceux-ci lui confiait-il spontanément ses préoccupations religieuses ? Il n'avait de cesse qu'il ne fût instruit et baptisé. Un autre tentait-il de se suicider ? Pendant plusieurs jours il renonçait à toute distraction et consacrait ses loisirs à ramener l'égaré à la raison. Ses soldats comme ses chefs savaient qu'ils pouvaient compter sur lui.

Lorsque arrive le 10 mai, Alain est un des premiers à l'état-major qui connaisse l'ordre d'alerte et le propage avec calme. On rejoint partout dans la nuit ses positions de combat. Quelle déception ! Dès le matin on doit les abandonner, et le régiment se replie, de la frontière et de la région de Sart et de Malchamps, sur la ligne de Theux, et puis sur celle de Colonster et du Sart-Tilman.

Dans ces conditions démoralisantes Alain soutient l'entraîn de ses hommes. Le samedi 11 mai, le régiment est envoyé au canal Albert pour colmater une brèche, mais il se fait durement pilonner et abîmer par l'aviation ennemie à Loncin. C'est là qu'Alain subit le baptême du feu, sans émoi. Le lendemain, hélas, lui réservait une affreuse surprise, qui devait lui déchirer le cœur. Tandis qu'il se réjouissait, pour compenser les déboires militaires, de pouvoir saluer au passage ses parents à Bruxelles, il trouve son pauvre père sur son lit de mort; une crise violente l'avait emporté le 10 mai. Ce deuil cruel, joint à d'autres récentes souffrances intimes, et renforcé par le désastre de la résistance, lui donna une impression générale d'échec et le disposa à pressentir une catastrophe finale ; il le confiait à ses amis mais n'en montrait rien à ses hommes, tandis que les débris du régiment se repliaient de Muyzen sur Lokeren, sur Roden-Hoek, sur Gheluwe, sur Staden, en coopérant à des manœuvres de retardement.

Le 27 mai, après les combats de la Lys, les effectifs du 1^{er} Lanciers étaient si réduits qu'ils furent constitués en un seul escadron, dont un peloton fut placé sous le commandement d'Alain. L'escadron fut envoyé d'urgence à Passchendaele où la ligne de défense commençait à céder.

Les trois pelotons prirent position dans les champs et exécutèrent leur mission jusqu'au moment où ils reçurent l'ordre de repli. Alain, toujours vigilant et paternel, veilla à ce que tous ses hommes quittent le terrain en bon ordre et prudemment, et ne se mit en route, ripostant toujours au feu de l'ennemi, que le dernier. Il aperçut alors un gros sac rempli de chargeurs qu'un de ses soldats, à bout de forces, avait abandonné. Laisser ce butin à l'adversaire ? Ce n'était pas à faire ! Des forces ? Alain en avait encore suffisamment pour accomplir son devoir avec luxe jusqu'au bout. Il essaie, en se courbant le plus possible, d'ajuster le sac sur son dos. Et c'est pendant qu'il exécute ce mouvement qu'une rafale d'arme automatique

l'atteint et qu'une balle le frappe à la nuque. La vie d'Alain se termine héroïquement avec celle de son régiment, avec celle de l'armée en campagne. Sur sa modeste tombe, son casque troué sera le témoin de sa bravoure.

Quand on ramena sa dépouille à Waroux pour l'inhumer au cours d'une impressionnante cérémonie aux côtés de son père et de son frère Philippe, autre victime de la même cause sacrée, on entendit avec émotion son ancien colonel, le général Deleuze, lire le texte de son élogieuse citation : « Excellent officier, dévoué, énergique, et d'un cœur généreux, remplissant scrupuleusement ses devoirs. Exemple de bravoure, il provoqua par son sang-froid magnifique et sa belle attitude au feu l'admiration de sa troupe. Il tomba en héros le 27 mai au combat de Paschendaale. »

**ANTOINE
VAN DER STRATEN
PONTHOZ**



Antoine van der Straten Ponthoz était affecté comme sous-officier au Corps de Transport de la D. C. à Beverloo au moment où se déclencha l'invasion; il devait mourir victime d'un bombardement, perdu dans un hôpital de la côte française. Les notes de campagne d'un de ses compagnons d'armes nous ont permis de suivre le détail de son activité et de ses itinéraires au cours de la pénible retraite. Sans songer aucunement, comme certains de ses officiers lui en avaient donné l'exemple, à se tirer d'affaire en abandonnant hommes et matériel dès que la situation s'affirma désespérée, il prit à cœur, dans le désarroi de ces journées tragiques, de rassembler autour de lui quelques soldats de son unité dépourvus de toute liaison avec un cadre hiérarchique.

Séduits par l'ascendant de ce caractère décidé comme aussi par la délicate sympathie qu'Antoine excelle à manifester à ceux qui l'entourent, ils font confiance à ce jeune sous-officier et s'efforcent avec lui de rallier un centre. Ils tentent notamment de franchir le mardi 21 mai le pas-

Comte Antoine van der Straten Ponthoz, maréchal-des-logis au Corps de Transport, né à Bruxelles le 4 décembre 1910, décédé à Boulogne le 13 juin 1940.

sage d'Abbeville, mais n'y arrivent que lorsque déjà les avant-gardes allemandes en sont devenues maîtresses; aussi les routes avoisinantes connaissent-elles un encombrement indescriptible. C'est dans un de ces embouteillages où pêle-mêle véhicules militaires et civils s'encombrant mutuellement offrent une cible à l'aviation ennemie que le petit groupe dirigé par Antoine van der Straten se trouve soudain enfermé. Dès qu'il aperçoit les trente bombardiers ennemis qui s'orientent vers le carrefour, il dispose ses hommes dans les fossés et tâche d'y trouver lui-même un abri; il est trop tard; le voici pris en écharpe par une rafale de mitrailleuse et, gravement blessé, il doit attendre la fin du raid avant de recevoir quelques secours. Ses compagnons décident de ramener le blessé à Boulogne en un douloureux voyage par des chemins détournés et dont l'inconfort lui inflige un vrai supplice. Aussi est-il à ce point épuisé lors de son hospitalisation qu'aucune intervention chirurgicale ne peut être tentée sur le moment. Touché à la colonne vertébrale, Antoine a toute la partie inférieure du corps paralysée. Ses compagnons, après l'avoir confié aux services sanitaires, prennent congé avec émotion de ce chef improvisé dont ils ont pu durant des journées difficiles apprécier le dévouement. A l'hôpital Saint-Louis de Boulogne son agonie va se prolonger durant trois semaines; quelques connaissances, de passage par la ville, pourront au cours d'une brève visite s'édifier grandement au spectacle de sa résignation et de sa grandeur d'âme.

Tout le comportement de ce grand blessé fut celui d'un brave et d'un chrétien convaincu; sa foi discernait dans la mort, dont l'approche parut bientôt manifeste, la récompense d'une jeunesse ardemment vouée aux plus beaux idéals. « Voici enfin le ciel tout près, s'exclama-t-il avant de perdre à jamais connaissance, le ciel que j'ai tant attendu. »

C'est le 13 juin qu'Antoine van der Straten Ponthoz mourut pour son roi et sa patrie.

DOM AUBERT BOUTRY



Jean Boutry était sorti de rhétorique en 1937 et un an plus tard avait demandé son admission comme moine en notre abbaye. C'est trois mois seulement après l'expiration de son noviciat et l'émission de ses premiers vœux qu'un rappel sous les drapeaux vint l'engager, un peu avant que tous nous y fussions mêlés, dans la grande aventure qui devait l'acheminer vers le Paradis.

Ce qu'avait été sa physionomie d'enfant et de jeune homme, une charmante plaquette due à une plume fraternelle l'a dit en des termes très heureux; elle conte aussi plus amplement que nous ne pouvons le faire ici ce que fut sa campagne guerrière et sa mort.

De nationalité française, Jean Boutry s'était vu précédemment exempté de tout service militaire et, de ce fait, écarté de l'aviation pour laquelle il entretenait une passion très vive. Quand au début des hostilités cette décision administrative fut révoquée, ce n'est qu'aux services auxiliaires qu'il put être admis et son incorporation fut retardée jusqu'au mois d'avril 1940. Loin de se prévaloir des ménages-

Jean Boutry, soldat d'infanterie française, né à Pornichet (France) le 18 septembre 1918, décédé à Bourg-d'Oisans (France) le 6 avril 1941.



ments qu'exigeait sa complexion délicate, il avait bientôt sollicité son admission aux services actifs et se trouvait au début de son instruction de mitrailleur quand la débâcle de juin 1940 mit son groupement en contact avec l'envahisseur aux abords de la Loire à Cosne. Dans le fléchissement et la retraite apeurée de tous il sut donner l'exemple d'une bravoure et d'une ténacité, téméraires assurément, mais où se révèle une nature ardente, qui ne biaise pas avec le devoir, et ne cherche pas une excuse dans l'inutilité de la résistance ou dans l'abdication des autres... « Vaut-on donc les laisser passer comme cela ? » criait-il indigné à son lieutenant devant le repli précipité des troupes. Pour sa part il prétend disputer le terrain aux Allemands dont le flot envahit sa patrie à un rythme précipité. S'armant d'un fusil-mitrailleur, il se dissimule au coin d'une haie et, resté seul sur la défensive, accueille par de meurtrières rafales les premiers feldgrau qu'il aperçoit. On devine le sort fait à ce tirailleur isolé par la ligne d'attaque qui malgré tout progresse et l'encercle bientôt. Roué de coups de bottes et de crosses, il s'abat bientôt sous la décharge d'un revolver. Laissé pour mort il n'est toutefois qu'assez légèrement blessé. Recueilli quelques heures plus tard par la Croix-Rouge, il est hospitalisé à Cosne où il n'entre en convalescence après quelques semaines que pour être versé dans un camp de prisonniers improvisé selon les formules simplistes des débuts, à Giens. Nourriture insuffisante et avariée, promiscuité, travaux épuisants ont vite fait de miner ce frêle organisme; un séjour à l'infirmerie du camp n'améliore rien; par bonheur un transfert au grand hôpital de Saint-Mandé lui assure enfin un traitement reconstituant et après un séjour de cinq mois on peut estimer qu'il est sauvé.

Nanti de sa feuille de démobilisation, il part pour les montagnes du Midi où une saison d'hiver achèvera de le rétablir en santé avant le retour tant désiré à Maredsous. Tant de bons soins et l'optimisme qu'affirmaient toutes les pages de sa correspondance autorisaient les meilleurs espoirs. Ceux-ci étaient, hélas, fort illusoires. A peine ins-

tallé à Bourg-d'Oisans des symptômes inquiétants s'affirment et soudain l'on apprend qu'un brusque accident proroge à tout le moins les perspectives de guérison; une dysenterie pernicieuse épuise le malade qui, loin de tous les siens, loin du monastère de sa profession auquel le ramènent toutes ses pensées, commence une lente agonie qui se prolongera plusieurs mois.

La bonté de Dieu voulut toutefois que de providentielles visites lui apportassent quelque réconfort et qu'une amitié d'élite, celle d'un prêtre rencontré jadis à Saint-Mandé, assurât à ses derniers jours une compagnie infiniment délicate, bien faite pour aider cette âme si fraîche à se maintenir aux dernières étapes de sa vie terrestre dans ce climat de candide spiritualité où elle s'était si rapidement épanouie.

Jean Boutry, en religion dom Aubert, mourut à Bourg-d'Oisans au matin du dimanche des Rameaux le 6 avril 1941 dans les sentiments de la plus confiante piété, formulant comme ultime désir de voir son corps ramené dès que faire se pourrait au cimetière de l'abbaye où quinze mois plus tôt il avait prononcé ses vœux monastiques. Ce vœu fut réalisé le Samedi-Saint de l'an 1946, où dans un climat d'allégresse pascalle, moines et élèves accueillirent sa dépouille qui fut inhumée au cimetière claustral.



DOM JOSAPHAT OSTROWSKI



Les détails précis nous font défaut concernant le décès d'un autre de nos anciens qui lui aussi avait pris rang parmi les moines de Maredsous et vécut plusieurs années parmi nous avant de re-

joindre la Pologne, son pays natal, dont il défendait le sol quand vint le frapper la mort.

Stanislas Ostrowski avait passé quatre années à l'Ecole de 1905 à 1909 et demandé, peu après sa rhétorique, son admission comme moine à l'Abbaye où il fit profession en 1911. Ordonné prêtre durant les années de guerre qu'il passa en Irlande, il connut l'immense joie de voir renaître sa chère nation polonaise dont il étudiait avec plus de fougue encore que d'érudition les fastes religieux et monastiques. Désireux de travailler activement à la reviviscence de l'Ordre bénédictin dans sa patrie, il eût souhaité que notre monastère y établît une fondation. L'accomplissement de ce projet se heurtant à de nombreux obstacles, il obtint qu'un essaimage monastique fût patronné et réalisé par les moines de l'abbaye d'Emmaüs à Prague et pour s'adjoindre aux quelques moines destinés à cette entreprise, après avoir sollicité un changement de

Stanislas Ostrowski, aumônier dans l'armée polonaise, né à Ujazd (Pologne) le 16 août 1890, décédé à Varsovie en octobre 1939.

stabilité claustrale, il n'épargna aucun labeur afin de ressusciter l'antique abbaye polonaise de Lublin. Quand la guerre se ralluma et vint ravager à nouveau l'héroïque et malheureuse Pologne, dom Ostrowski prit aussitôt du service dans l'aumônerie militaire. Dès septembre 1939 il se retrouvait à Varsovie et avait constitué dans son ancienne demeure familiale, l'hôtel Ostrowski, le quartier général d'un groupement de prêtres qui assumeraient bénévolement le service religieux pour la population de la capitale. Cette initiative, comme on peut le penser, fournit à dom Josaphat l'occasion de se dépenser largement au service de ses compatriotes éprouvés durant les journées de cauchemar que fut pour la capitale le siège qu'elle supporta.

C'est dès le premier mois de guerre, — à une date que nous n'avons pu préciser —, qu'il mourut, dans sa maison paternelle, semble-t-il, écrasé sous la chute d'un obus...

Nos Prisonniers

La capitulation signée le 28 mai apporte à bon nombre des militaires encerclés par l'ennemi dans nos provinces flamandes la perspective d'une morne captivité. La rage au cœur... et peut-être aussi sans comprendre tout à fait quelles impérieuses raisons d'humanité légitiment le geste royal, voici ceux qui n'ont pas pu ou voulu s'enfuir et rentrer ainsi chez eux, ceux que le caprice d'ordres militaires très peu cohérents n'a point libérés s'acheminant douloureusement vers l'Allemagne, qui à pied au prix d'indicibles fatigues, qui entassés dans d'inconfortables wagons ou encore dans des péniches fluviales.

Nous renonçons à faire le compte de nos anciens condamnés à vivre dans quelque oflag le débilitant et morose séjour d'une captivité qui, durant près de cinq années, va les retrancher du monde normal et les maintenir derrière les barbelés d'un camp ou les murs de quelque caserne, dans un milieu où les trésors de cette indéfinissable camaraderie d'armée ne suffiront pas toujours à bouter dehors la mélancolie, à combattre un cafard pernicieux ! On sait par quelle tenace volonté d'opposer au rictus de l'ennemi et aux embûches de l'oisiveté un constant défi nos stoïques prisonniers multiplièrent les occupations et distractions les plus variées ; quelle inlassable ingéniosité maintint dans leurs groupements une activité intellectuelle et artistique qui attestait leur ferme résolution de « se maintenir ». Nous pourrions ici, si nous voulions faire état de confidences, signaler combien les Maredsoliens surent dans l'ensemble faire preuve de qua-

lités morales bien dignes de la race et de l'élite qu'ils avaient conscience de représenter.

Mais c'est au souvenir des morts de la guerre qu'est consacrée cette notice, et, par bonheur, presque tous ceux des nôtres qui furent prisonniers militaires connurent la joie du retour au foyer.



EMMANUEL DE HALLEUX



L'un d'eux, Emmanuel de Halleux, dut à son état de santé devenu très vite précaire un rapatriement assez hâtif.

Volontaire de guerre en 1914, après trois années de service à l'infanterie, il conquérirait l'étoile de sous-lieutenant et, par deux fois au cours de la dernière année de guerre, avait été blessé.

Sa seconde blessure, — une balle lui traversant la poitrine de part en part — devait laisser des traces. Démobilisé, il poursuivit, suivant des traditions familiales, sa carrière juridique et, après avoir exercé diverses magistratures au tribunal de 1^{re} instance de Liège, à la veille d'être promu conseiller à la Cour d'appel, il occupait le poste de juge d'instruction.

L'homme de loi chez lui se doublait d'un artiste très délicat qui non content de goûter intensément toutes les manifestations du beau, se plaisait à œuvrer quelques strophes, véritable humaniste dont ses nombreux amis appréciaient le commerce exquis et la franche cordialité.

Emmanuel de Halleux, capitaine-commandant au 13^e régiment de Ligne, né à Bruges le 12 août 1891, décédé à Uccle, le 12 janvier 1941.

C'est comme capitaine-commandant qu'il reprit le 10 mai 1940 un service actif au 13^e de Ligne. Quinze jours plus tard, il était fait prisonnier à Boulogne et, transféré en Allemagne, il s'affaiblit progressivement et contracta un refroidissement qui provoqua l'ouverture de la blessure contractée jadis au poumon.

On parvint après de longues instances à obtenir son rapatriement; après une nuit passée dans sa maison à Liège, il dut être hospitalisé vers la mi-décembre et, réconforté par les derniers sacrements reçus le jour de cette première Noël de guerre, il mourut le 12 janvier 1941, offrant avec une héroïque sérénité ses souffrances et son trépas pour la patrie que toutes ses activités avaient servie avec ferveur.



NESTOR HUWART



C'est loin des siens par contre, — au camp de Neu Brandenburg, — après quinze mois de captivité que mourut à l'âge de trente-trois ans le lieutenant Nestor Huwart, emporté de façon foudroyante par une ménin-

gite, dont les soins empressés de médecins belges et français ne purent enrayer le processus.

Le jovial compagnon que connurent ceux qui entrèrent à Maredsous à la veille de l'armistice de 1918 n'avait pas achevé chez nous son cours complet d'Humanités, mais s'était orienté vers Carlsbourg pour conquérir ensuite à Louvain ses diplômes d'ingénieur agronome.

Après avoir consacré quelques années à une exploitation agricole, il s'était voué à l'enseignement de l'agronomie. Mobilisé au début de la guerre, il contracta en service une grave affection pulmonaire et de ce fait se trouvait en congé de convalescence quand survint l'invasion du 10 mai. Loin de se prévaloir de cette permission, il s'estima, témérairement peut-être, assez rétabli pour reprendre aussitôt son poste et regagna le Corps de Transport

Nestor Huwart, lieutenant au Corps de Transport, né à Saint-Gérard le 25 février 1908, décédé au camp de Neu-Brandenburg le 25 octobre 1941.

de la 10^e D. I. où il avait reçu un commandement. C'est dans l'exercice de celui-ci qu'il fut fait prisonnier.

Les multiples témoignages de sympathie qu'adressèrent à M^{me} Huwart ses compagnons de captivité ont attesté qu'il avait été de ceux que l'épreuve n'abat point mais affine, mettant en valeur les richesses intérieures qui font véritablement les hommes.



JEAN ROPS



Un nom devait s'ajouter encore à la liste de nos anciens, qui, après avoir subi une longue captivité comme prisonniers militaires, ne rentreraient pas au foyer, celui de Jean Rops, dont le décès au jour même

où les Américains allaient le délivrer revêt un caractère particulièrement déconcertant !

Sergent à l'un de nos bataillons cyclistes, Jean Rops avait été durant le cours des derniers mois de 1939 affecté à un service de surveillance des gares du chemin de fer... Nous ignorons dans quelles conditions il traversa les dix-huit jours de notre campagne belge, mais nous savons qu'il fut fait prisonnier à Gand et, après avoir passé plusieurs mois dans un camp de triage, affecté au Stalag XIII, qui pérégrina comme tous les autres dans diverses régions de l'Allemagne.

En 1942, Jean tenta en compagnie d'un Polonais, récidiviste de ce genre d'exploits, une évasion qui réussit à merveille dans la première partie de son programme et assura à nos audacieux gaillards deux larges semaines de liberté. Nos évadés avaient parcouru déjà un impression-

Jean Rops, sergent aux bataillons cyclistes, né à Mettet le 25 décembre 1917, décédé à Hammelburg en avril 1945.

nant itinéraire et approchaient d'une ville frontière où une organisation très au point devait les prendre en tutelle, quand, au haut d'une côte, ils se trouvèrent face à face avec deux feldwebels dont l'attention fut attirée par la somptueuse paire de bottes que Jean, par un malencontreux souci d'élégance, avait tenu à chausser. L'examen d'identité fut révélateur... et nos deux héros durent regagner un camp de représailles où ils payèrent durement leur initiative de libération prématurée.

Au cours de l'année 1943, Jean Rops parvint à se faire affecter comme infirmier au service d'un important hôpital où, grâce à son amabilité, sa bonne humeur et son savoir-faire, s'étant rendu presque indispensable il put bénéficier de conditions de vie relativement douces. C'est là du reste, à Hammelburg, qu'il se trouvait en avril 1945 quand les troupes américaines arrivèrent à proximité de la localité. Une résistance assez tenace repoussa leurs effectifs qui déjà s'étaient avancés aux abords mêmes de la ville jusqu'au delà de la rivière dont les ponts furent coupés. Pour regagner le terrain perdu, l'artillerie américaine déclencha un bombardement intense qui se prolongea durant plusieurs heures et confina tout le personnel de l'hôpital dans les caves de l'établissement.

La rafale d'obus ayant pris fin, Jean, qui prévoyait que des événements décisifs s'annonçaient, voulut remonter jusqu'à sa chambre pour y préparer une valise en vue d'un départ tout prochain; traversant le rez-de-chaussée, il aperçut étendu sur un brancard un soldat allemand grièvement blessé à l'abdomen et qui gisait ainsi à l'abandon. Emu par sa souffrance, il voulut assurer à ce malheureux dont le cas ne laissait plus d'espoir le bienfait d'une piqûre calmante et se mit en peine de trouver un compagnon et une religieuse qui s'occupèrent avec lui du mourant. C'est à ce moment qu'une dernière salve de quatre gros obus atteignit l'hôpital, défonça la toiture et plusieurs étages et qu'un obus vint éclater au milieu du groupe des infirmiers affairés à leur charitable office. Jean Rops, son compagnon, la religieuse et le

blessé furent déchiquetés sous la rafale une heure à peine avant que les formations américaines n'entrassent victorieusement dans la ville pour y délivrer les quelques Belges qui nous ont transmis ces détails émouvants.

II

A. S. et Résistance

par dom Thomas Delforge

A. S. et Résistance

Comme affirmation de la résistance belge à l'oppression étrangère et même comme protestation de la volonté de vivre d'un peuple libre, l'histoire connaît-elle rien de plus éclatant que l'A. S. ? Une forme nouvelle de guerre est apparue possible avec toutes les inventions modernes : la radio, l'aviation, avec le développement tout récent du parachutage ; les Belges ne peuvent être les derniers ni les moins ardents à lui donner une efficace réalité.

Ces *Underground Forces*, avec lesquelles les grands Alliés fraterniseront d'emblée en septembre 1944, auront déjà à l'heure de la rencontre une longue et ténébreuse histoire. Combien glorieuse cependant, si on la savait toute, avec tous les héroïques sabotages, avec surtout le long martyrologe des organisateurs, des chefs, des obscurs pionniers surpris en plein travail !

L'A. S. aura changé de nom plus d'une fois au cours de sa croissance souterraine. Dès la fin de 1940, époque où seuls les plus clairvoyants se rendaient compte que l'heure était passée pour l'Allemagne d'une victoire sur la Grande-Bretagne, mais où, d'autre part, s'affirmaient puissants les courants *neutralistes*, elle commençait à germer dans l'ombre. Quelques officiers seulement, les plus méritants sans doute, comme le commandant Glaser, qui établit, se rendant lui-même à Londres, le premier contact avec notre gouvernement émigré, et devait payer de sa vie, dans des circonstances mal définies, un des plus purs dévouements à la cause de la patrie. Avec lui le mouvement s'appellera *Légion belge*.

Plus tard ce sera, par opposition à nos troupes d'Angleterre, l'*Armée de Belgique*. C'est le nom qui lui viendra de Londres avec un statut légal, le 30 décembre 1942. Mais

il faut citer ici, pour notre gloire, parce qu'il est des nôtres, le lieutenant Jean DEL MARMOL, qui, conjointement avec un autre officier, remplit, plus spécialement pour les relations extérieures, le rôle de chef d'état-major. Il rencontre plus d'une fois les chefs de la Résistance française.

Lui-même nous racontait un jour comment le berceau de l'A. S. devait être cherché non loin de Maredsous. C'est en effet dans sa propriété, à l'ombre des ruines de Montaigne, évocatrices de gestes héroïques, qu'eut lieu entre lui, le colonel Bastin et François de Kinder, à la veille du départ de ce dernier pour Londres, soit le 17 juillet 1942, cet historique entretien « dans la vallée du Flavion », auquel se référera le document de Londres cité plus haut instituant l'*Armée de Belgique*. Le ministre de la Défense nationale l'avait signé d'un nom qui était nôtre avant d'appartenir à l'Histoire : Hubert PIERLOT.

Elle ferait, tant que durerait l'occupation, des sabotages, de l'espionnage, des liaisons. Elle se recruterait, s'organiserait, s'armerait, s'équiperait pour être prête à sortir de l'ombre à l'heure H, dans toutes les conditions d'une armée régulière. En attendant elle serait du « Maquis ». Le mot, qui devait invinciblement rappeler *Mérimée* et *Colomba*, couvrait une existence palpitante d'aventures et de dangers. Et ces risques étaient courus au service d'une grande cause... C'étaient des chevaliers, les gens du Maquis, d'où qu'ils vinssent, officiers de l'active échappés par miracle de l'internement dans les *Oflags*, étudiants poursuivis par les *Werbestellen*, simples jeunes patriotes généreux à qui les chefs de « Zones » ou de « Secteurs » avaient envoyé dire : « On a besoin de vous, venez ! »

Tous gagnaient alors telle clairière retranchée au fond d'un bois d'Ardenne ou telle ferme au toit moussu blottie au creux d'un vallon de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Que dis-je, par toute la Belgique il y aura des « Refuges ».

On dit que l'Abbaye de Maredsous servit un peu de repère et même parfois d'abri à ces irréguliers, qu'elle

leur distribua parfois des rations clandestines et toujours un appui moral inconditionné, que ni le Père Edouard, au service de l'intendance, ni le Frère Christophe, portier, ne furent jamais cruels aux affamés d'entre eux, quoiqu'ils les distinguassent aisément des pauvres ordinaires...

Après tout, le monastère était bien là dans son rôle traditionnel. Les lieux de culte, avant notre époque d'indifférence religieuse, jouissaient toujours d'un *droit d'asile*. Les monastères ne devaient pas être des centres d'agitation ou des sources de guerres, mais, du moins, servir de refuges aux fugitifs et aux proscrits. D'ailleurs l'Eglise doit soutenir en tout temps d'un appui spirituel et d'une sympathie non équivoque toutes les phalanges qui militeront pour la morale et la justice.

Ce n'est pas qu'il ne puisse en coûter quelquefois... A Maredsous on l'apprit notamment le 13 juin 1944. Ce jour-là dans la soirée, le monastère contre lequel s'étaient accumulées depuis longtemps les dénonciations, était tout à coup investi militairement et une perquisition étroite, méfiante et hargneuse mettait la main, à l'Ecole abbatiale, sur deux officiers de l'A. S. Dom Jean-Chrysostome ECKHOFF, préfet de l'Ecole (licenciée sur avertissement secret, à la veille du débarquement), qui s'était donné pour responsable de la présence de ces hôtes compromettants, était arrêté. Les policiers voulurent aussi se saisir du Révérendissime Père Abbé, dont les infirmités finalement les fléchirent, et du R. P. Prieur, dom Jules HARMEL, qu'ils devaient, en fait, emmener et qui ne reviendrait jamais : il tomba épuisé par une marche harassante à quelques heures de sa libération et ses gardiens l'achevèrent (8 avril 1945). L'A. S. l'a inscrit parmi ses morts. Dom Cyprien NEYBERGH, qui soutenait aussi beaucoup les maquisards environnants, serait, le lendemain, arrêté, à motocyclette, sur une route d'Ardenne. Il eut beau jurer son innocence : « Ah ! vous êtes de Maredsous ! » Il finit la guerre à Dachau, en compagnie de dom Paul PASSELECQ, emprisonné dès 1941 pour espionnage et qui terminait là la série de ses prisons.

A Maredsous, après la rafle, la nuit du 13 juin fut éclairée d'un singulier autodafé : 60 *salopettes* entreposées dans un parloir, qui eussent pu intriguer l'ennemi si, mis en appétit par ses captures, il revenait pour une perquisition en règle, étaient prudemment brûlées dans le fourneau de la cuisine ; il ne manquait pour en faire des uniformes de l'A. S., déjà connus des Allemands, que les badges parachutés à coudre sur la manche gauche... Les moniales de Maredret devaient le faire bientôt, comme sur les autres, en glissant dessous des médailles de saint Benoît, que les hommes avec un sourire qui n'aurait rien de voltairien appelleraient « le blindage ». Le lendemain, au petit jour, le Frère Christophe, trop compromis, quittait le moutier pour un maquis de son pays natal, la conspiratrice Ardenne, où il pleuvait des tas de choses curieuses comme des *jeeps* et des parachutistes amis.

Le 4 septembre, c'est de Maredret, au pied du monastère, que le « C 40 » s'élancera à la conquête. Au rendez-vous pour l'équipement et le départ, il y aura une bonne douzaine de Pères et Frères de l'Abbaye, comme dom Basile DAYEZ dans son vieil uniforme d'aumônier de 1940 et dom Thomas DELFORGE qui enfilera la prestigieuse salopette. Ils étaient promis depuis quelque temps déjà comme aumôniers et brancardiers aux autorités, qui rôdaient dans les bois environnants, de ce qu'on nommait alors « A. B. R. », entendez *Armée belge reconstituée*. Ce n'est que quelques heures après le départ qu'on saura qu'il faut s'appeler désormais A. S. : *Armée secrète*. Dame ! une fois qu'on sort tout armé au grand jour ! Le lieu n'est pas d'épiloguer ici sur la signification de ce changement ; on serait peut-être amené à dire du mal de la politique !

Entre temps, les anciens de l'Ecole étaient entrés en foule dans les rangs de l'A. S. et suivaient leurs destins divers à son service, au service du pays opprimé. Nous ne devons parler que des morts, mais comment résister à la tentation de parler aussi de quelques vivants ? Nous avons écrit déjà le nom de Jean DEL MARMOL, seul survivant des trois compagnons qui élaboraient à Montaigle le

statut de l'A. S. Il faut souligner ce nom glorieux d'un des pionniers de l'A. S., qui « fit partie de son état-major jusqu'au jour où il prit une part active dans les opérations militaires dirigées contre l'ennemi... Il intervint largement dans la coordination des efforts de l'Armée secrète avec ceux des groupements civils de résistance et réussit ainsi pleinement à assurer l'unité d'action. » Ainsi s'exprima la citation américaine lue par le Colonel U. S. Army Pflieger, lors de la remise solennelle de la *Silver Star*, sur la Grand-Place de Bruxelles, le 5 mai 1946. Hélas ! Une blessure profonde saignait à son côté : ne parvenant pas à se saisir de lui, l'ennemi avait lâchement emmené mourir à Ravensbrück sa douce compagne.

Ajoutons quelques noms encore : que les titulaires nous le pardonnent en considération de la gloire de l'Ecole ! Dans ce plus vrai Maquis, celui de la rive droite de la Meuse, soit le Sud du pays, Condroz, Ardenne, un chef magnifique fut Harold D'ASPREMONT LYNDEN. Paul DE FAVEREAU, Maurice DE BONHOMME, Jacques DE VILLENFAGNE, Philippe LE HARDY servirent sous lui. Les deux derniers furent de précieux observateurs à l'heure de von Rundstedt : ce sont leurs indications à l'artillerie américaine qui amenèrent la destruction, dans les bois de Foy-Notre-Dame, des éléments avancés qui menaçaient Dinant. Près d'eux, dans un secteur qu'ensanglantèrent les représailles allemandes, Hubert DE WOOR remplit un rôle important.

Dans le Hainaut, Léon HARDY avait été un brillant chef de groupe, énergique et plein d'initiative.

Jacques VAN DER BRUGGEN et François DE SELYS furent agents de liaison de l'état-major. Le premier organisa la zone des Flandres ; le second, ayant pris le large au moment voulu, se fera parachuter dans les Ardennes. On sait les exploits d'autres parachutistes tirés des rangs de l'A. S. comme Albert MÉLOT. Celui-ci descendit un jour du ciel avec une mission magnifique et de confiance. Arrêté peu après, il est vrai, il ne dut sa liberté et sa vie qu'à un coup de main de camarades d'une audace folle.

Il en faudrait citer bien d'autres : Pierre D'HUART, qui

recueillit maints parachutistes, Louis DEL MARMOL, Ferdinand DETIENNE, Hadelin DESCLÉE, Hervé VAN DE WERVE, Gérard LE HARDY qui expia par une dure captivité, et ce preux Renaud DE CHANGY, qui passé, lui aussi, en Angleterre et aux parachutistes, revint en Ardennes pour sauter magnifiquement sur une mine laissée par von Runstedt... On le releva brisé et le grand blessé vit encore.

Pour avoir abrité dans leur propriété des essaims de l'A. S., John DE LICHTERVELDE et Guillaume DE LIEDEKERKE furent entraînés en un exil d'où ils ne sont pas encore revenus à cette heure.

Il n'est pas jusqu'à des aspirants-poètes qui ne portassent, à la rentrée de septembre, l'insigne de l'A. S., à la boutonnière, Hubert DE KERCHOVE et Jean-Pierre DE WOUTERS, qui avaient brandi les armes libératrices dans le pays de Gembloux. Un plus jeune encore, André WOLTERS, initié aux plus graves secrets, dut, au début de 1944, quitter le collège pour le maquis. On le reverrait, l'hiver suivant, sous le casque américain.

Il y aurait bien plus à dire sur chacun de ceux-ci et sur bien d'autres : ce n'est pas notre tâche. Nous n'avons guère voulu qu'esquisser un cadre où l'on replacerait les silhouettes de nos anciens tombés dans le bon combat de l'A. S.

A ceux-ci nous avons trouvé naturel de joindre quelques noms de loyaux citoyens qui, victimes d'un patriotisme trop fier, ont droit du moins au titre créé pour eux et leurs pareils à la fin de cette guerre, un titre auquel leur histoire seule suffirait à donner une grandeur, celui de « Résistant ».

RAPHAËL DE LIEDEKERKE



Les morts au Champ d'honneur, les affreuses morts mêmes des camps de concentration en Allemagne ne pouvaient, quand nous les apprîmes, produire sur nous l'impression d'horreur que nous ressentîmes à la nouvelle de l'exécution de Raphaël de Liedekerke, fusillé à Utrecht le 9 octobre 1943, dans sa quarantième année. Il était père de quatre enfants.

Evidemment, nous devions le savoir après, notre ancien élève du temps de l'autre guerre et de l'immédiat après-guerre (il sortit de rhétorique en 1921) avait largement mérité, d'après les codes en vigueur, une mort que son aspect tragique n'empêche pas d'être glorieuse et celle d'un soldat. N'avait-il pas longuement mené, sous l'occupation, la palpitante guerre secrète ? Nous n'en saurions rien sans les confidences de la comtesse de Liedekerke, sa femme, que nous allons reproduire ici.

L'invasion avait trouvé Raphaël au sein du régiment, le 44^e de Ligne, où il était lieutenant, mobilisé de la réserve, depuis sept mois. Il produisit sur ses hommes et ses compagnons d'alors une profonde impression par son amour de l'armée et son esprit de devoir.

La capitulation ne lui valut que trois mois d'internement à l'Oflag VII B, en Bavière, car, quoiqu'il eût dédaigné de signaler sa connaissance du flamand et son domicile

Comte Raphaël de Liedekerke, lieutenant au 44^e régiment de Ligne, né à Bruxelles le 15 avril 1903, fusillé à Utrecht le 9 octobre 1943.



en Hollande à un traître de l'autre guerre qui circulait dans le camp pour s'assurer de ces détails, il fut libéré, le 16 août, avec quatre cents compagnons. C'est égal, il n'oubliera jamais ceux qui seront restés là-bas et fera, dès son retour, tout ce qui sera en son pouvoir pour adoucir leur sort.

Mais aussi, dès la fin de 1940, il parvient à s'affilier à un des premiers groupements de résistance qui se forment

dans l'ombre. On l'y destine dès lors à un rôle d'officier. Il paraît qu'il aurait dû « prendre le maquis » à la fin de 1942, si... Cependant il était arrêté le 15 octobre de la même année. Qu'avait-il fait ? En somme tout ce que pouvait faire un patriote et un soldat inventif et audacieux, capable d'exploiter toutes les possibilités modernes de la guerre secrète. La distribution des clandestins n'est rien, mais : « En octobre 1941, nous avons hébergé, écrit sa femme, nos premiers prisonniers français, qu'il a aidés à franchir la frontière (hollando-belge) et qu'il a remis en mains sûres à Liège. » Il y a aussi des Hollandais « brûlés » qu'il faut passer. Que de courses cela demandera ! En deux ans, il aura fait 11.000 kilomètres à vélo ! En mars 1942, il est entré dans un service de renseignements, et bientôt dans un second : ce sont les services « Clarence » et « Marc ». Il s'agit dès lors notamment de surveiller le mouvement ferroviaire sur la ligne Aix-la-Chapelle - Maestricht - Visé et de colliger toutes informations utiles tant au trafic d'hommes, qu'on a dit plus haut, qu'à la cause des Alliés en général.

Il est inutile de dire que Raphaël de Liedekerke sait fort bien les risques qu'il court. Il ne manque pas dans ses relations, note la comtesse, de personnes sages et prudentes, pour critiquer la conduite téméraire de ce père de famille. « Il m'a souvent dit que c'est justement comme père de famille qu'il trouvait qu'il fallait faire quelque chose : pour éviter à nos enfants de vivre sous l'affreuse domination nazie, il ne pouvait supporter l'idée de compter sur les autres sans faire quelque chose lui-même. » Quel beau langage de Belge et de gentilhomme !

Donc, le 15 octobre 1942, à peine a-t-il appris l'arrestation du D^r Goffin, de Fouron-le-Comte (Belgique), anneau supérieur de la chaîne « Clarence », et avisé à renouer avec celle-ci, qu'il est lui-même surpris dans son château d'Eysden, par les sbires de la police allemande. Avec eux « il est parti calme et résolu, mais très pâle. Il s'attendait à la suite qui est venue ». Il aura tellement eu le temps de s'accoutumer à cette idée qu'il pourra dire à son frère, lors de leur seule entrevue après sa condamnation à mort, que celle-ci « lui est passée comme de l'eau sur un canard ».

Un an s'écoule, en effet, entre son arrestation et son exécution, un an bien dur de toutes manières. Ce furent d'abord quatre mois et demi du secret le plus complet à Maestricht, puis à l'ancien séminaire de Haeren, près de Bois-le-Duc. Après cela, il aura trois compagnons de cellule. Or tous ceux qui l'approchent seront frappés de son courage tranquille, de son désintéressement, de sa charité. Jamais il ne se plaint. Il veille plutôt à encourager les autres, supportant stoïquement sa propre souffrance. S'il ne fut pas martyrisé physiquement, à part quelques coups et une assez longue station accroupie qu'on lui infligea un jour, la souffrance morale surtout ne lui manqua point : trois semaines après son arrestation, il apprenait celle de sa femme, qu'aux fins d'instruction ou de chantage les Allemands allaient retenir jusque dix jours après la mort de son mari. Il savait ses enfants seuls, séparés par la frontière de tout le reste de sa famille.

Les deux époux furent autorisés à se revoir quelques fois au cours de leur détention. La première, ce fut à la fin de février 1943, un quart d'heure, sous surveillance, à Haeren. La seconde, à Utrecht le 24 août, un autre quart d'heure, et comme le procès vient de se terminer : « *Ik ben dood veroordeeld* » dit tout de suite Raphaël : il faut parler néerlandais devant le gardien... A partir du 15 septembre, sa femme était détenue dans la même prison et « grâce à l'humanité du commandant de cette prison, les trois hommes condamnés à mort ont pu voir leur femme prisonnière trois fois durant cette période ». Mais quand l'exécution sera fixée, on leur épargnera la douleur ou la consolation des adieux.

Entre temps ils vivront tout de même d'espoir... Car si, après le prononcé de la peine capitale, Raphaël, autorisé à parler à son tour, a déclaré ne rien regretter : — « Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mon pays, en souvenir de mes camarades encore en captivité, et j'ai reçu des prisonniers français par charité chrétienne » —, il sait que sa mère a entrepris des démarches pour obtenir sa grâce.

Il l'a laissé faire, ne demandant qu'une chose, que ces démarches ne soient pas faites pour lui seul mais pour tout son groupe, ne voulant jouir d'aucune faveur spéciale. En fait, neuf hommes seront fusillés, dont le D^r Goffin et deux moines de Val-Dieu. Deux femmes graciées seront envoyées en Allemagne et reviendront après l'armistice.

Raphaël de Liedekerke a connu son arrêt le 8 octobre au soir ; la communication officielle lui en fut faite le lendemain à 4 heures du matin. Il avait eu toute la nuit pour se préparer, mais sans doute lui remit-on bien tard le papier et l'encre pour sa dernière lettre car il la termine ainsi : « On nous appelle, je dois partir ! » Et sa plume vole pour les dernières lignes qu'il n'a pas eu le temps de sécher.

Cette ultime lettre à sa femme, elle commence ainsi : « Je viens te dire au revoir au ciel, car la nouvelle à la-

quelle je ne m'attendais plus est arrivée... » Plus loin il écrit : « Depuis le 18 août j'ai communiqué tous les jours... j'entrevois l'avenir avec toi et avec nos enfants, que j'aime de tout mon cœur. Hélas ! le Bon Dieu ne veut pas de cela et dans la communion que je viens de faire, je lui demanderai de te protéger, toi et mes petits. C'est un rude sacrifice mais je suis convaincu que le Bon Dieu m'exaucera. Dis à nos enfants que leur papa a essayé de faire un tout petit peu son devoir envers notre roi et notre Belgique. »

« Un tout petit peu !... » Quelle grandeur !

« Puis les neuf hommes sont partis en chantant le *Salve Regina*, ce qui a fait beaucoup d'impression sur l'aumônier allemand. » Quelle force d'être croyant !

Ils furent fusillés au fort de Rhynauwen, près d'Utrecht et leurs corps incinérés au four crématoire de Velzen.

Paix aux cendres de ces héros ! Les siens et Maredsous peuvent être fiers de Raphaël de Liedekerke.

ANTOINE D'URSEL



Elles sont instructives dans leur laconisme administratif, les fiches individuelles, rédigées par les recteurs successifs, qui reposent aux archives de l'Ecole abbatiale. Celle d'Antoine d'Ursel, qui fut inscrit sous le *numéro d'entrée* 472, nous apprend qu'il demeura à peine trois ans à Maredsous, dans les petites classes, 6^e, 5^e, 4^e, et qu'il quitta le collège à quinze ans (Pâques 1911). Mais nous savons qu'il était soldat à seize, aux Guides. Il n'avait pas un tempérament d'universitaire, mais il pouvait bien être un militaire de vocation.

Un trait de ses débuts dans la carrière achèvera de le révéler. Un jour, à l'école de sous-officier de cavalerie, il est placé devant un obstacle au-dessus des forces de son cheval. Il le fait remarquer à son chef.

— Allons donc ! Vous avez peur, d'Ursel. Sautez !

— Vous allez voir !

L'essai fut si concluant et si malheureux que le jeune cavalier fut relevé avec une fracture du bassin et que ses jours furent en danger. Ce genre de chute est grave.

Ce ne fut là, à vrai dire, que sa première blessure en service commandé. Voici la guerre de 1914 : Antoine, qui la commence maréchal-des-logis, la mènera héroïquement. Il sera blessé plusieurs fois. Inutile de dire qu'il récoltera la Croix de guerre.

Comte Antoine d'Ursel, né à Bruxelles le 23 janvier 1896, décédé à Diriatou (Pyrénées) le 24 décembre 1943. Officier de l'Ordre de Léopold ; Medal of freedom du 2^e grade.

Un soldat de cette trempe ne peut, après la bagarre, reprendre tout bonnement la vie bourgeoise ou simplement militaire du temps de paix. Il lui faut des chasses et des aventures, les horizons plus larges, des risques et des initiatives : Antoine d'Ursel part pour les Indes néerlandaises. Il s'installera finalement à Mimot (Cambodge) comme directeur d'importantes exploitations de caoutchouc. C'est là que, le 10 mai 1940, le surprendra la nouvelle de l'agression allemande contre son pays. Comme en 1914 !



Sans doute le sang du vieux soldat ne fit qu'un tour... Toujours est-il qu'il s'embarque aussitôt pour la France : il rejoindra là sa femme et ses enfants, réfugiés de la Belgique envahie. Avec les siens d'ailleurs il en reprendra lui-même le chemin quand, l'ouragan passé, il sera permis aux émigrés de rentrer chez eux : pour lui c'est en Belgique, au Moisnil, à Maizeret près de Namêche, au bord de la Meuse. On pense bien tout de même que ce n'est pas pour rester là inactif et sans servir !

Bien vite, au contraire, Antoine d'Ursel est affilié d'abord au service de renseignements « Clarence », puis à une organisation de rapatriement d'aviateurs anglais tombés en pays occupé, la « ligne Comète ». Il deviendra même chef de ce service, du moins « chef Belgique ». C'est le long de la « Ligne » qu'il fera d'incessants voyages à travers la Belgique, la France, le Portugal. Encore la vie hardie et aventureuse !

Un jour les Allemands viennent chez lui pour l'arrêter.

Ne le trouvant pas, ils prennent sa femme et sa sœur, ce qui est assez dans leurs habitudes. Ils les relâchèrent du reste assez vite. Pour Antoine, il n'a plus qu'à tenir le maquis...

Beaucoup de Belges qui « passèrent » par son service lui doivent, sans le savoir, de la reconnaissance. Il était allé un jour jusqu'à Madrid pour obtenir, par l'intermédiaire du secrétaire de l'ambassade britannique, que les mêmes appuis et indemnités fussent accordés à nos nationaux qu'aux Anglo-Américains, qui utilisaient la Ligne. On se souvient que l'accueil anglais ne fut pas, au début, toujours des plus chauds envers nos concitoyens. Il fallut le temps d'aménager cela... Antoine d'Ursel, s'il n'eût obtenu satisfaction, aurait coupé la Ligne.

Un jour, à l'Ecole abbatiale, on apprit que le comte d'Ursel, père du petit Didier, avait disparu au cours d'un de ses dangereux voyages. C'était au début de 1944. On ne faisait qu'en chuchoter. D'ailleurs la chose était bien mystérieuse. Le recteur d'alors écrivit sur la fiche conservée aux archives de l'Ecole : « Décédé (assassiné... 1944) en France. »

Récemment on nous a donné de l'événement le récit authentique : Antoine était en route lui-même cette fois à destination de l'Angleterre. Il s'agissait encore de traiter du passage des Belges par l'intermédiaire de son Service. C'était la nuit du 23 au 24 décembre 1943, aux abords de la frontière franco-espagnole. Au passage à gué de la Bidasoa, ses compagnons le virent tout à coup disparaître sous l'eau. Un Américain, qui était de la caravane, venait de se noyer. Quel accident était-il arrivé à Antoine d'Ursel ? Un de ces accès de fièvre soudains, auxquels restent longtemps sujets ceux qui ont été une fois atteints de la malaria ? C'était le cas d'Antoine d'Ursel. Toujours est-il que ses compagnons ne le revirent pas et que ce furent les Allemands qui, dans la suite, retrouvèrent son cadavre, le firent repêcher par des Basques, et l'emportèrent dans

un cercueil que les pauvres gens du lieu payèrent de leurs deniers. Où repose-t-il aujourd'hui ?

Plus tard, à l'heure des récompenses nationales et des manifestations d'admiration et de gratitude de la patrie libérée, le « Major A. R. A. » comte Antoine d'Ursel sera créé officier de l'Ordre de Léopold à titre posthume, avec une éclatante citation.

Sur sa fiche individuelle aux archives de l'Ecole, une nouvelle main écrira : « Mort pour la Patrie » et l'expression sera soulignée. C'est que, dans cette maison, sans cesse, de nouveaux cœurs d'adolescents s'échauffent aux grands exemples de dévouement civique enchâssés dans les vieux livres gréco-latins et aux vers de Corneille : « Mourir pour la patrie », ou de Péguy : « Heureux ceux qui sont morts... »

CHANOINE JEAN PIERLOT



C'était une des plus marquantes figures du clergé namurois, ce prêtre de haute taille, au masque assez sanguin sous les boucles grises, assez tourmenté d'ascète, où dominait cependant sur l'expression de souffrance celle de bonté. Il était, quand les Allemands vinrent l'arrêter, en juin 1941, au soir d'une belle carrière du plus évangélique dévouement sacerdotal.

Jean Pierlot était né à Cugnon, au cœur de l'Ardenne, un coin de sol illustré, il y a bien longtemps, par le séjour de saint Remacle même. C'était un peu le fief familial : dans le cimetière local, on peut lire plusieurs fois un nom « synonyme d'honnêteté et d'honneur », écrira l'*Avenir du Luxembourg* : Pierlot.

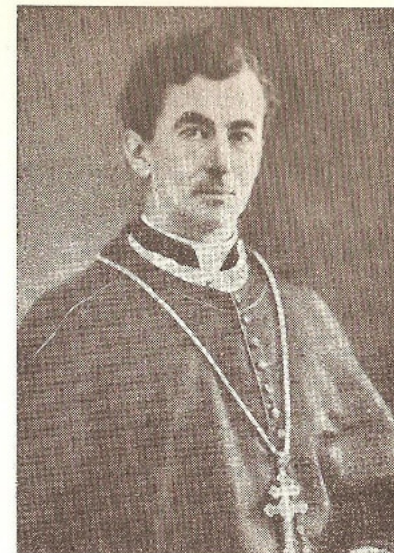
Résumons la carrière du chanoine : il fait ses humanités entières à Maredsous, de la Préparatoire à la Rhétorique, qu'il termine en août 1899. Alors l'appel de Dieu le conduit au séminaire de Namur : il sera ordonné prêtre le 10 août 1906 et fera ses débuts dans le ministère des âmes comme vicaire à la Cathédrale. Après la guerre 1914-1918, qu'il achève en prison, car les Pierlot, ces fiers Ardennais, ne savent pas composer avec l'ennemi et ne sont pas assez diplomates pour s'en donner l'apparence, il sera Directeur des œuvres sociales du diocèse et jamais nomination n'aura été plus heureuse. Mais il achèvera, à ce poste de dévouement, de ruiner une santé gravement

Jean Pierlot, né à Cugnon le 16 mai 1881, décédé au camp de Neutitschein le 6 janvier 1944.

ébranlée par la captivité, de sorte que, après un temps de repos, il faudra le nommer curé quelque part dans l'Ardenne natale, à Herbeumont. Un jour ce sera trop encore pour ses forces épuisées. Il fallait d'ailleurs un prêtre de son doigté et de son expérience pour le service de l'importante clinique de Sainte-Elisabeth à Namur : le chanoine Pierlot fut désigné pour ce poste, et c'est là qu'après cinq ou six années de service les

Boches vinrent le prendre. Qu'avait-il fait ?

L'abbé Ch. Mauroy, le populaire curé de Saint-Joseph à Namur, qui fut saisi du même coup de filet, a exposé la cause, le procès, la peine dans son petit livre de mémoires *Mes prisons et Dachau*. On y lit que le seul crime du chanoine Pierlot fut d'avoir cédé aux instances d'un émetteur de radio parachuté, en lui confiant un message pour son frère, le chef de la Belgique en guerre. Celui-ci venait de subir, en Angleterre, un deuil particulièrement cruel : deux de ses fils avaient trouvé la mort, on s'en souvient, dans un accident de chemin de fer. Le chanoine lui adressa donc un message d'affectueuses condoléances. Hélas ! l'imprudent télégraphiste, — ce héros, nommé Martiny, se fera fusiller — avait sur lui, quand il fut arrêté à Forest, le texte du message, et le nom de l'expéditeur, et d'autres noms... Ce fut un procès de trente-huit personnes qui se déroula à Berlin (Charlottenbourg) en avril 1942 (ils étaient partis pour l'Allemagne le 21 octobre 1941) et dont, pour sa part, le chanoine sortit avec trois ans de prison : n'avait-il pas correspondu avec un



pays en guerre avec l'Allemagne ? Le Procureur requérait de ce chef deux ans, mais le jury, considérant la qualité de prêtre comme une circonstance aggravante, fut plus généreux. Peut-être, au fond, une relation familiale si étroite avec le porte-drapeau de la résistance belge alliée à l'Angleterre, influait-elle aussi sur le sentiment des juges : les vexations qu'eut à subir Auguste Pierlot, le troisième frère, dans son manoir de Cugnon, permettent de le croire sans témérité.

Et dire que le prévenu attendait son acquittement ! A quoi d'ailleurs celui-ci eût-il servi ? Hitler avait décidé qu'aucun des prisonniers politiques ne serait rendu à son pays. L'abbé Mauroy, bien plus coupable, qui réussit à se faire acquitter, n'a-t-il pas connu la série des prisons du chanoine Pierlot allongée de quelques unités, pour finir la guerre à Dachau ?

Comment celui-ci acheva sa vie, on peut le lire dans toutes les histoires de prisonniers des nazis, mais en particulier dans le petit livre de l'abbé Mauroy, qui fut son compagnon de prison, même de cellule, jusqu'à la fin. On sait avec quelle satanique méthode les geôliers d'outre-Rhin poursuivaient l'humiliation de la personne humaine dans leurs victimes. Le chanoine titulaire de la Cathédrale de Namur sera bientôt un forçat à l'uniforme, avec sur le dos le matricule N. N., initiales de la formule *Nebel und Nacht*, — l'expression est de Wagner, — qui, en pur langage du romantisme allemand, voulait dire que le prisonnier politique devait disparaître du monde sans laisser de traces. « Il y a une poésie jusque dans l'instinct du meurtre » écrit le professeur Léon-Ernest Halkin, ancien N. N. Le chanoine avait encore été radicalement dépouillé de tout ce qu'il possédait en propre, soit vêtement, soit les plus ténus objets personnels, comme une belle médaille de saint Benoît, don de sa mère, à laquelle il tenait beaucoup. Il passa son temps, — travail obligatoire —, à faire des brosses à Lübeck, des souliers en paille à Sonnenburg,

des enveloppes à Tegel, avant de trier des pois à Moabit... Il eut quelques fois — au prix de quelles peines et de quelles complicités ! — l'immense bonheur de célébrer la messe dans sa cellule, avec un verre à boire comme calice, sur une petite table de bois.

Peut-être découvrit-il en prison un des plus grands biens accessibles à l'homme : l'amitié. Evoquant sa vie précédente de dévouement absolu, pour ne pas dire implacable, l'abbé Mauroy écrit de lui : « L'amitié entretenue pour elle-même était, à ses yeux, un luxe qu'il ne pouvait se permettre. Ne songeant et ne vivant que pour les autres, surtout les plus délaissés, il se refusait tout, même les joies du cœur. » Peut-être le régime cellulaire, à deux ou trois, les lui révéla-t-il en les lui imposant... Comment ne pas évoquer ici le pittoresque trio qu'ils formaient, de mai à fin novembre 1943, à Berlin, lui, l'abbé Mauroy, autre prêtre au grand cœur, et le célèbre Genval, le joyeux chansonnier de l'armée belge 1914-1918, qui devait mourir à Dachau ?

L'abbé Mauroy raconte ainsi la rencontre : « Un jour, à Berlin, — au début de mai 1943 —, hissé sur la table, j'aperçois, sortant de la « Kamer », deux nouveaux arrivés..., un vieux et un jeune et, comme nous avions reçu un lit supplémentaire, l'un des deux nous était destiné. Nous vîmes bientôt entrer le petit vieux, amené par son geôlier : « Messieurs, nous dit-il, permettez-moi de me » présenter : Ernest Genval, l'ancien chansonnier de » l'armée belge 1914-1918. » Mon compagnon, silencieux par nature, me laissa la parole : « Hélas ! cher ami, lui » dis-je, vous tombez bien mal, vous avez ici deux curés : » le chanoine Pierlot, frère de notre Premier Ministre, et » l'abbé Mauroy, curé de Saint-Joseph à Namur. — » Croyez au contraire, Messieurs, que je suis enchanté de » votre compagnonnage. » Et de ce jour, pendant six mois, nous vécûmes dans l'intimité. Non pratiquant, Genval nous pria de continuer nos prières comme s'il

n'était pas là, mais, observateur discret, il prit bientôt part au festin... »

Avec le chanoine, en particulier, il avait un sujet de conversation inattendu : excellent cinéaste, il rencontrait la dernière passion temporelle du vieux prêtre, la photographie. En avait-il usé de son Kodak, au cours de toute sa carrière ! A la clinique de Salzinne, il photographiait non seulement les malades, qu'il visitait tous les jours, — nous le rencontrâmes la dernière fois au chevet d'un grand blessé de l'Ecole, — mais encore leurs familles, leurs petits enfants, qui venaient les voir... Etait-il bien sûr que ce fût toujours purement pour l'art et sans arrière-pensée ? Jadis, curé d'Herbeumont, il arrivait chez les plus anticléricaux de ses paroissiens, les poches pleines de friandises : « Je ne viens pas pour vous confesser, mais pour vous dire bonjour. » On se doute comment cela finissait.

Toujours est-il qu'il débattit ardemment les problèmes photographiques avec Genval, en prison, à Berlin. C'était avec son autre compagnon des conversations d'un bien autre ton, on l'imagine. « C'était surtout un plaisir, dit ce dernier, de l'écouter, certains matins avant le lever, alors que notre compagnon ronflait en sourdine, me confier le secret de sa vie intérieure profonde, sa dévotion à Marie et au Saint-Esprit ; le besoin de purification de sa conscience délicate jusqu'au scrupule... » Ainsi se révélait-il lui-même « ce prêtre au cœur d'or, mais distant et froid en apparence » dont la préférence allait « aux ouvriers, aux forains, aux égarés, aux âmes du Purgatoire, aux missions... Il ne se réservait rien. C'est son détachement absolu qui a conditionné et donné la pleine mesure de sa charité ».

C'est cela qu'on veut dire quand on dit que le chanoine Pierlot était « farouchement démocrate », à savoir qu'il avait donné tout ce qu'il possédait aux pauvres ouvriers dont la misère faisait saigner son cœur... Ame évangé-

lique, avide de détachement, il dut éprouver une joie profonde des conditions dans lesquelles il vit venir la mort, en ce lieu que l'abbé Mauroy appelle « l'infâme prison de Neutitschein » au pays des Sudètes. Le chanoine Pierlot y mourut de froid le 5 janvier 1944, à l'âge de soixante-trois ans.

Ce prêtre de haute stature morale incarne bien, lui aussi, la résistance belge.

JEAN MÉLOT



Impossible d'écrire ce nom sans évoquer la « petite figure futée », comme disait son papa, que nous avions devant nous, ce jour d'été 1936, où, professeur de 4^e, nous devions nous prononcer sur l'admissibilité du petit *Ginet*, treize ans et demi, à la classe supérieure pour la rentrée prochaine. Mais comment à cette évocation ne pas retomber sous le charme ? C'était une délicieuse âme d'enfant, toute fraîche, toute spontanée, un esprit vif et un excellent petit cœur. Ces impressions premières ne devaient guère s'altérer au cours des années que Jean passa près de nous, soit les quatre dernières de ses Humanités. Il faut pourtant noter que très jeune d'âge, il resta longtemps petit de taille et un peu enfant de caractère, de quoi ses condisciples s'amusaient volontiers : il avait trop d'esprit pour s'en formaliser. Les surveillants, eux, n'avaient pas toujours la longanimité de sourire des caprices ou des incartades du petit homme... Le bulletin de Noël 1938 porte cette observation amère : « Le travail, qui est bon, serait meilleur si Jean avait le courage de renoncer à sa gaminerie. » Parfois, il est vrai, son papa, qui le suivait de très près, comme il appert d'une correspondance pleine d'un charme évocateur des meilleurs modèles du genre, lui donnait raison : « Par contre, je t'approuve d'avoir giflé celui qui t'avait passé l'éponge mouillée sur la figure. On ne doit jamais attaquer les

Jean Mélot, né à Namur le 18 février 1923, décédé à Hasselt le 10 juin 1944.

autres, mais quand ils vous attaquent, il faut toujours riposter. » On voit d'ici la scène...

On ne peut rester sur cette vision enfantine, hélas ! aujourd'hui que Jean Mélot n'est plus. Aussi le revoyons-nous encore tel qu'il était lors de sa dernière visite à Maredsous, le Jeudi-Saint de 1944 : il nous apparut alors un grand jeune homme d'une stature superbe, aux traits mâles et énergiques, que détendait un peu la piété des Chrétiens à ce moment-là : c'était celui de la communion et un tel jour.

Nous ignorions alors à quels combats le frêle enfant de naguère venait de s'endurcir. Nous savions depuis longtemps qu'il trempait dans des activités inavouables, mais sans pouvoir imaginer l'audace des coups de main comme celui d'où il ne reviendrait pas. Un jour on nous apprit qu'il était mort, les armes à la main, et que sa famille, père, mère et trois sœurs avaient été emmenés en Allemagne. Son frère Ernest, qui, marié, habitait à quelque distance, avait pu « prendre le maquis ». Quant à Albert, évadé en Angleterre depuis un an, parachuté en Belgique et arrêté par l'ennemi, il avait été délivré par un coup de main d'une incroyable audace. Mais le vénérable M. Mélot, le plus sagace de nos observateurs politiques, mais sa généreuse compagne, mais une de leurs filles bien-aimées ne reviendraient jamais des odieuses geôles germaniques. Non ! Nulle famille belge n'a plus durement payé son amour de la patrie et de la justice.

Mais esquissons le *curriculum* de Jean depuis sa sortie



de Maredsous, en juillet 1939. Inscrit aux Facultés de Namur, puis à Louvain, il franchira régulièrement avec sûreté, pour ne pas dire avec brio, toutes les épreuves qui achèment au doctorat en Droit, sauf, hélas ! la dernière.

Entre temps il y aura eu l'invasion. Il aura, avec tant de milliers de jeunes, toute la « réserve de recrutement », gagné la France comme il aura pu. Mais tout de suite il sort du troupeau, se révélant d'une remarquable sûreté et d'une inlassable endurance, comme second d'un de ses deux frères aînés qui commande un C. R. A. B, dans l'Ariège.

Et le voici, après trois mois, revenu au pays, à ce solitaire manoir de la Marlagne d'où l'on surplombe le confluent de Sambre-et-Meuse et la fière citadelle de Namur, d'où le regard souverain embrasse un des plus attachants paysages de toute la Belgique. Il y retrouvera le charme d'une exquise intimité familiale. Mais il règne aussi depuis toujours dans cette haute demeure, dès avant que Ginet y soit venu au monde, une atmosphère de sereine vertu morale et chrétienne. On y juge les choses à partir des principes les plus profonds et les plus stables. C'est un peu dire qu'on ne s'y est laissé surprendre par aucun des appâts de la victoire ennemie, que l'on n'y éprouvera jamais nulle indulgence pour l'agresseur, même si, ce qu'on rejette, celui-ci devait gagner finalement la partie, que tout le monde enfin y sera « résistant ». Auguste Mélot, il faut peut-être le rappeler ici, s'est naguère prononcé résolument contre la politique de neutralité.

Les garçons seront donc vite ralliés par les organismes d'action patriotique clandestine. Un souvenir nous revient ici à propos de Jean. Un jour, à Maredsous, un autre ancien, dont le nom, hélas ! figure plus loin dans ce livre, vint nous trouver et nous demanda si nous ne connaissions pas un « tuyau » pour passer en Angleterre. C'était Henri de Radzitzky, et c'était en 1941 déjà. Nous soupçonnions Jean Mélot, que nous vîmes peu après et interrogâmes : « Moi, non, répondit-il, mais demandez à Jean

de Moreau... » Comment oublier cela depuis que ces trois chers noms se retrouvent aujourd'hui l'un sur l'autre au Palmarès des Morts pour la Patrie ? Si Jean Mélot n'aurait guillait pas à ce moment des jeunes gens vers l'île de la Liberté, il était déjà en contact avec des agents clandestins et lui-même « travaillait ».

Il avait commencé ceci par simple besoin de sa nature généreuse, dont ni ses études, ni ses bonnes œuvres, ni les sports n'épuisaient entièrement les ressources. Ses études, on en a parlé déjà. Ses bonnes œuvres, c'est notamment la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à laquelle il s'est initié à Maredsous et qu'il continue de servir à Namur et à Louvain. On se souvient encore chez lui des chatteries dont il investissait sa maman, que d'ailleurs il chérissait incroyablement, pour obtenir des subsides alimentaires en faveur de ses protégés. Ses sports, il les choisit violents et les pratique avec ardeur. A Maredsous, ç'avait été notamment l'escrime. Pendant la guerre, comme son père l'a dissuadé de partir pour l'Angleterre vu son jeune âge, il se lance dans l'alpinisme. Avec plusieurs anciens condisciples de Maredsous, il s'exercera sur les beaux, mais périlleux rochers mosans, autour de Freyr et du Colebi... Il sait le risque, mais aussi le profit. Ses familiers se souviennent d'une conférence qu'il fit à des jeunes gens de son âge, sur ce sport des plus audacieux : mûrement, cette fois, il en pesait les avantages et les inconvénients. On vit alors que ce jeune homme de vingt ans osait regarder la mort en face et ne cillait pas.

Une forme particulière d'action patriotique va le retenir dès la fin de 1942. L'ordonnance d'Hitler organise la déportation, le 6 octobre de cette année. Jean comprend tout de suite qu'il faut y faire échec. Il se rencontre ici notamment avec les deux amis que nous nommons plus haut. Mais citons le rapport de M. Burhin, l'un de ses compagnons d'armes :

« Il découvre le maquis de La Roche, qui est un modèle du genre, et parvient à amener son chef, M. Joseph Charlier, à s'intéresser aux réfractaires du Namurois ; c'est

ainsi que, le 15 février 1943, il fonde avec le notaire Franz Pirson, Joseph Charlier et moi-même le groupement d'aide aux réfractaires de Namur et environs. Cette organisation groupa plus de cinq cents réfractaires et fonctionna jusqu'à la Libération malgré l'acharnement des Allemands, qui connaissaient son existence, mais ne parvinrent jamais à en découvrir les rouages.

» Un excellent moyen de saboter la déportation était de faire disparaître les documents des Administrations communales, qui permettaient aux *Wersbestellen* de faire le recensement des hommes et des femmes en âge de travailler en Allemagne. Jean Mélot forme une équipe de quatre hommes, dont il sera le chef : ils sont armés et disposent d'une voiture avec permis de roulage en règle. C'est à Assesse qu'ils débutent, puis ce sera Sorinne-la-Longue, Erpent, Beez, Sclayn qu'ils visiteront.

» Ces « coups » étaient préparés minutieusement. C'était l'œuvre d'hommes raisonnables, connaissant parfaitement les dangers et l'importance de leurs actes. C'étaient les beaux coups de la Résistance, nobles et désintéressés. Ils étaient exécutés fermement et calmement.

» Dans une localité, ce sont les fonctionnaires rexistes de l'Administration communale qui portent les lourds registres de population dans la voiture.

» A Beez, où le secrétaire communal est un excellent patriote et un résistant, Jean Mélot dira : « Monsieur, les » circonstances nous obligent à faire disparaître vos » registres de population d'état civil et les talons des » cartes de ravitaillement. Nous vous prions de nous les » remettre et nous prendrons des mesures pour leur conservation. » Après la Libération, M. le Secrétaire recevait un coup de téléphone lui annonçant que les précieuses archives se trouvaient à l'usine Dumont de Sclayn.

» Jean Mélot fit encore, à ma connaissance, du transport d'armes et d'explosifs. »

Entre temps, en effet, il a adhéré au M. N. B., dont une citation glorieuse rappellera tantôt en bref son activité. En 1944, un mouvement local qui prépare notamment un

assaut de la prison de Namur, fait appel à lui : si Jean refuse, c'est sur le conseil de son frère aîné et faute de garanties sur la tenue morale des adhérents. Mais l'A. S. à son tour le réclame. Du moins le grand frère, officier de réserve, sollicité de prendre pour elle un commandement dans le Limbourg, n'acceptera que si son cadet, à qui il rend sa totale confiance, lui est accordé comme adjoint. Avec quel fervent dévouement de tout son être *Ginet* répondra ! Ils feront ensemble à bicyclette, un voyage éreintant pour prendre contact avec les cadres, reconnaître le pays, relever les plaines de parachutage, sur lesquelles on espère ramasser bientôt des armes, parce que, vraiment, on n'en a pas du tout...

Et l'heure du débarquement sonne à l'horloge du destin... Sursaut fébrile de tous les Maquis.

Jean Mélot, lui, vient d'être requis tout de suite par l'A. S. pour une bien grave opération : il s'agit de forcer la prison de Hasselt. C'est le 6 juin qu'il quitte le doux manoir de la Citadelle pour rejoindre son rang de combat. « As-tu jamais pensé à la joie de prisonniers que l'on délivre ? », dit-il au cher grand frère. En l'embrassant pour la dernière fois, son père lui recommande de ne pas traverser la ville mais de gagner la station de chemin de fer par un détour : ce serait plus sûr... Une de ses sœurs, d'ailleurs, le précédera de cent pas pour éclairer la route... Mais à peine sont-ils partis que Jean prie son ange gardien de prendre bel et bien le chemin de la ville : il désire se confesser avant de se jeter dans l'entreprise. Et tout à coup, aux approches des maisons, il rejoint brusquement sa compagne. Entre eux deux, ils avaient toujours été peu prodigues de démonstrations, comme frère et sœur qui se voient tout le temps, mais cette fois, un peu câlin — on croit l'entendre — « Tu ne m'embrasses pas ? » dit-il. Et le frère et la sœur s'étreignirent longuement, partageant peut-être, à cette minute, le même pressentiment.

Le 10 juin, l'assaut était donné à la prison de Hasselt. Mais les hardis compagnons avaient été trahis : l'ennemi veillait et si une trentaine de prisonniers politiques virent

leurs portes s'ouvrir, presque tous furent aussitôt repris et cinq sur six des assaillants, dont Jean Mélot, restèrent sur le pavé. Son corps, identifié peu après par son frère aîné, reprit le chemin de Namur, où il repose.

A l'ombre d'une gloire très fraîche et très pure. Voici la citation que lui délivre, à titre posthume, le chef national du M. N. B., le 9 septembre 1945, un an après la Libération : « Résistant de la première heure. A l'âge de dix-neuf ans, dès 1942, prend une part active à l'organisation de maquis d'Ardenne. Qu'il s'agisse de presse clandestine, de transport d'armes, d'aide aux réfractaires, d'enlèvement de registres de population, est toujours sur la brèche, plein d'ardeur et de jeune courage. Le 10 juin 1944, à Hasselt, tombait glorieusement à l'ennemi la mitrailleuse au poing, en délivrant des prisonniers politiques. Digne fils d'une famille de héros, laisse à la jeunesse de son pays le plus pur exemple de patriotique bravoure. »

JULES HENNEKINNE



Dans le long martyrologe des patriotes belges sacrifiés au cours de cette guerre, il n'est pas sans doute de plus noble figure que celle de Jules Hennekinne, élève de Maredsous de 1883 à 1886, mort à Buchenwald en juillet 1944.

Jules Hennekinne, fils d'un industriel établi dans le Nord de la France, était né à Bousignies-sur-Roc, le 29 septembre 1872. Il fut placé à Maredsous par ses parents pour y commencer ses Humanités ; mais, après trois ans chez nous, c'est au collège Notre-Dame de la Paix à Namur qu'il les termina. Il y fit également sa Philosophie, avant son doctorat en Droit à l'Université de Liège. Il était avocat près la Cour d'appel de cette ville, quand son père mourut, en 1902, lui laissant la direction de ses carrières de marbre en France et en Belgique. Jules Hennekinne renonça alors au Barreau et se lança dans l'industrie. Il devait devenir, dans le monde de la verrerie nationale, une personnalité de premier plan.

C'était d'ailleurs un patron conscient de ses devoirs sociaux et chrétiens. A Vaux-sous-Chèvremont, le village que dominait comme un nid d'aigle son château de Henne, il soutenait de ses deniers comme de son dévouement personnel toutes les œuvres locales, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, le patronage. Il était évidemment président du Conseil de Fabrique. Ainsi doit rayon-

Jules Hennekinne, né à Bousignies (France) le 29 septembre 1872, décédé au camp de Buchenwald en juillet 1944.



ner le patron chrétien.

Comment, aux moments de crise, ne se fût-il pas révélé ardent patriote ? En 1914-1918, il distribue les clandestins, la *Libre Belgique* naissante notamment ; en sorte que ce n'est pas tout à fait gratuitement qu'il est considéré comme suspect, et qu'on l'enferme pendant six jours à titre d'otage au fort de Chaudfontaine.

Mais c'est au cours de la présente guerre qu'il donnera sa mesure. En

1943, un chef du mouvement de résistance O. P. B. R. vient lui demander d'abriter une imprimerie clandestine dans une des chambres de son château. Jules Hennekinne accepte sur-le-champ, et entre dans l'O. P. B. R. L'imprimerie est bientôt installée, et commence à diffuser de ces brûlants feuillets comme on s'en passait sous le manteau, pour entretenir l'espérance, en ces jours sombres.

Or, au début de 1944, l'imprimerie clandestine de Henne ayant sorti un tract particulièrement désobligeant pour l'ennemi, il se trouva un traître pour mettre la Gestapo sur le bon chemin. Le 18 février, Jules Hennekinne était arrêté avec trente membres de l'O. P. B. R. En fouillant le château, les Boches y découvrirent notamment le cliché d'un tract qui réclamait la mort de deux de nos ennemis pour chaque patriote belge abattu par la Gestapo.

Il fut donc incarcéré à la prison Saint-Léonard, puis à la citadelle de Liège. Les démarches de son fils et de son petit-fils restèrent toujours sans le moindre effet : on ignore ce qu'il était advenu de lui jusqu'à ce qu'un jour

de juin, une petite lettre arrivât, signée de sa main, annonçant qu'il avait été transféré fin mai à ce camp dont le nom seul ferait un jour frissonner les civilisés, Buchenwald. Il écrivait d'ailleurs que son moral était excellent, et demandait des colis de vivres et de vêtements. On en envoya tant qu'on put ; mais, deux mois après, ils revenaient tous, vidés toutefois aux trois quarts en cours de route.

Pendant ce temps, l'autorité occupante avait mis le séquestre sur le château de Henne, et aucun membre de la famille n'y pouvait pénétrer. Les Boches en profitèrent pour enlever nombre d'objets de valeur : des bijoux, de vieux étains, des bronzes, des cristaux, sans parler de butin plus vulgaire.

Après la Libération, comme on ne voyait pas revenir l'exilé, son fils Obert fit insérer des annonces dans les journaux afin d'obtenir, de la part de quelque rescapé de Buchenwald, des renseignements sur le compte de l'absent ; et voici ce qu'il apprit.

En dépit de son grand âge (72 ans), les geôliers avaient astreint Jules Hennekinne à un travail de 11 heures par jour dans une carrière. Le D^r Palem, de Barvaux-sur-Ourthe, un de ses compagnons de bagné, le voyant décliner de jour en jour, et constatant qu'il souffrait du cœur, lui conseilla de demander un travail moins pénible. « Mon cher ami, répondit le vieillard, vous ne voudriez tout de même pas que je m'abaisse à demander une faveur à ces gens-là. Je désire partager le même sort que celui infligé à tous mes camarades et amis. »

Il continua donc son travail de forçat. Mais, un matin, au début de juillet, il eut une faiblesse pendant l'appel et un de ses compagnons dut le transporter sur son dos à l'infirmerie du camp. Deux jours après, le docteur et un autre compagnon y étant allés prendre de ses nouvelles, apprirent qu'il s'était éteint doucement, et que son corps avait déjà passé au four crématoire.

« On a fait courir le bruit qu'il était mort à son arrivée à Buchenwald à la suite des morsures des chiens

des S.S. Il fut effectivement mordu, mais peu grièvement et le Dr Palem, qui le soigna, déclara à son fils Obert que ces morsures avaient été guéries en deux ou trois jours.

» Ses compagnons de captivité assurent qu'il conserva toujours un moral élevé. Il ne se plaignait jamais, lui qui, enfant unique, avait depuis toujours vécu dans le confort ; il encourageait ses compagnons, qui avaient pour lui une profonde vénération, même s'ils ne partageaient pas ses idées. Il récitait tous les jours son chapelet. Son ardent patriotisme ne défaillit jamais, et il aimait sa Patrie par-dessus tout. » Ainsi s'expriment les témoins de ses derniers jours.

On ne peut que s'incliner devant tant de grandeur.

XAVIER DE HEMRICOURT DE GRUNNE



Aucun de ceux qui ont connu le comte Xavier de Grunne ne se sera étonné qu'il soit mort pour une cause noble et désintéressée. Et qui ne l'a connu en Belgique ? A un moment particulièrement agité de la vie politique, lors de ce qu'on a appelé « la crise rexiste », son nom était, avec les grandes vedettes du nouveau parti, à la première page de tous les journaux comme sur toutes les lèvres. Il est inutile de dire que si on l'encensait dans la faction à laquelle il avait adhéré, on le plaisantait dans les autres. Mais rien davantage. Jamais personne n'eut à formuler contre lui une de ces accusations de malhonnêteté ou simplement de mauvaise foi que les politiciens se lancent volontiers à la tête l'un de l'autre, et qui parfois les écrasent ou les désarçonnent.

Si Xavier de Grunne avait cru devoir donner son nom au Rexisme, c'est qu'il avait été surpris, comme tant d'autres restés observateurs critiques voire bienveillants, par un idéal de pureté et de jeunesse revendiqué jusque dans la vie politique. Aux premiers jours de l'existence parlementaire du nouveau parti, le sénateur Pol de Mont, collègue de Xavier, pouvait s'écrier devant la Haute-Assemblée, reprenant le mot de Goethe mourant : « Mehr Licht ! » Xavier de Grunne était un paladin.

Comte Xavier de Hemricourt de Grunne, major aux Chasseurs ardennais, né à Rixensart le 11 juin 1894, décédé au camp de Gross-Strehlitz le 4 août 1944.



Il avait de qui tenir d'ailleurs; fils de ce comte François de Grunne qui, veuf à soixante-dix ans, avait quitté la vie dorée du vieil homme de cour pour s'ensevelir à Maredsous sous le froc antique des moines d'Occident; petit-fils de ce Montalembert dont l'activité, disait finement son gendre, s'était courageusement dépensée à « défendre des causes perdues »; mais lointain descendant encore de la touchante et persécutée sainte Elisa-

beth de Hongrie. On pouvait, avec de tels ascendants, être un excellent chrétien, un parfait gentilhomme, mais cela pas tout à fait comme tout le monde...

Il était redevable d'une notable partie de son éducation à Maredsous. Il y fit les quatre dernières années de ses Humanités, qu'il termina le 6 août 1911. Sa formation se poursuivit d'une manière assez éclectique: il suivit notamment des cours en Sorbonne, mais surtout il s'inscrivit à l'Ecole militaire, d'où il devait sortir second de sa promotion, cause de légitime fierté pour son père, le général. Ce fut donc comme sous-lieutenant d'infanterie qu'il commença la guerre de 1914. Mais, blessé et fait prisonnier après trois semaines de combat, il l'acheva par quatre années de captivité en Allemagne et ceci brisa les ailes à ses rêves militaires.

Il rentra plein du désir de se dépenser et de créer. Il rêva, avec son frère Eugène, d'une grande action pédagogique en faveur des étudiants de Louvain. Pour eux, ils achetèrent ensemble sur le domaine du duc d'Arenberg, une propriété qu'ils voulaient aménager en home où l'on

vivrait une vie conforme à des expériences observées en pays anglo-saxons. L'autorité universitaire n'ayant pas été favorable à cette entreprise par des laïcs, le domaine fut offert à l'Université, et l'action personnelle des deux frères se réduisit à l'établissement de cercles culturels, littéraires et musicaux. (Xavier était excellent violoncelliste.) Ce furent eux encore qui fondèrent et donnèrent à l'Université la Maison des Etudiants de la rue des Joyeuses-Entrées.

Xavier de Grunne eut d'autres passions, et des plus nobles: celle de la découverte, qui fut celle d'Alexandre, et celle de l'alpinisme, que partageait le roi Albert. Il se signala par une retentissante exploration du Ruwenzori, en Afrique équatoriale (1933), et ce fut lui qui, la nuit du 17 février 1934, avec le baron Jacques de Dixmude, retrouva au pied du rocher de Marche-les-Dames le corps du Roi-Chevalier. Cet illustre accident ne fit toutefois qu'activer l'élan donné à l'alpinisme national, dont Xavier de Grunne, secrétaire du Club alpin belge, était un des premiers et des principaux initiateurs. A sa suite, la jeunesse la plus audacieuse du pays et la plus conquérante se lança à l'assaut des beaux rochers de la Meuse. Quelle école de sang-froid et d'énergie!

Xavier, on l'a déjà dit, éprouvait le besoin de se donner et de se dépenser, de servir. De là son adhésion au Rexisme, dont nous avons parlé. Ajoutons, à peine le faut-il, que le caractère « estudiantin » du mouvement n'était pas pour lui déplaire. Il figura parfois dans des incidents cocasses d'une des plus hilarantes campagnes électorales qu'ait savourées la capitale. A vrai dire, l'accord n'était pas longtemps possible entre lui, qui était la droiture même et possédait des principes profonds de politique étayés par l'Histoire, et les opportunistes de Rex, qui décurent rapidement une vaste clientèle, avant que ne survînt la trahison finale, au début de la nouvelle guerre. Elu le 24 mai 1936, et devenu au Sénat le chef d'un groupe de douze membres, il abandonnait dès le 9 décembre 1937 cette responsabilité pour devenir « séné-

teur indépendant » et ne pas solliciter le renouvellement de son mandat à la fin de la législature. Il est inutile de dire que si sa rupture avec le traditionnel parti catholique d'abord, qui était celui de toutes ses relations, puis celle avec « Rex », qui l'avait mis en vedette comme un drapeau, lui occasionnèrent parfois des rencontres désagréables, des incidents pénibles, ses adversaires se plurent toujours à reconnaître l'entière bonne foi et la parfaite loyauté de Xavier de Grunne.

Et nous voici insensiblement arrivés en 1940, à l'aurore de grands événements. Xavier mènera la campagne des Dix-Huit Jours comme major aux Chasseurs ardennais. Commandant de réserve aux Grenadiers, il avait désiré cette promotion dans un de nos régiments d'élite. Il l'accueillit avec joie quand elle lui échut au moment de la mobilisation. Sa nouvelle unité n'allait pas démentir, aux mauvais jours, la confiance du pays. Le major de Grunne lui-même témoigna sans faiblesse, au cours de la brève campagne, d'admirables qualités de chef : esprit d'initiative, bonne grâce envers les inférieurs, altier mépris du danger, désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation.

Il fut blessé au bras, l'un des derniers jours de la retraite sur la Lys, circonstance qui lui épargna la captivité. On le transporta à l'hôpital Brugmann d'où, guéri, il fut rendu à la liberté. Il regagna donc le château familial d'Ophem, qu'il trouva tout endeuillé par la mort de son frère Eugène, tombé glorieusement devant Bruges.

Mais Xavier n'était pas homme à s'attarder en vains gémissements sur tant de ruines et de meurtrissures. La Belgique continuait. Il fallait d'urgence, croyaient des esprits bien intentionnés, l'adapter aux conditions nouvelles créées par la foudroyante victoire allemande, que beaucoup considéraient comme définitive. On sait les hésitations de l'opinion devant les problèmes imprévus posés par les faits de 1940, y compris la dissension, sans précédent dans l'histoire du régime constitutionnel, entre le roi des Belges et son Gouvernement. Xavier de Grunne,

quant à lui, estima inutile et anachronique toute initiative d'ordre militaire, comme en suggéraient certains de ses camarades officiers, laissa filtrer jusque dans des écrits des tendances européennes et neutralistes, prit surtout à cœur de regrouper les cadres de l'armée autour de la personne du roi. Ceci n'était, sans doute, que le mouvement spontané d'une âme chevaleresque.

Ce n'était pas cela, semble-t-il, qui inquiétait les Allemands. Mais des camarades de Xavier, engagés insensiblement dans les voies de l'action directe, furent découverts. L'un d'eux, arrêté en juillet 1943, se laissa extorquer des noms et, bien à tort, fournit celui du major de Grunne. Celui-ci, immédiatement appréhendé, sans même qu'on lui laissât le temps de rassembler un minimum de bagage, était écroué à Saint-Gilles.

Et le calvaire commença pour lui comme pour tant d'autres. Après un mois passé à Saint-Gilles, il était emmené en Allemagne. Là, à vrai dire, un procès fut instruit. Xavier pouvait y exposer ses idées et évoquer ses écrits de 1940. Le fit-il ? En fait il fut acquitté. Seulement, cela ne changea rien à la situation : on le garda prisonnier comme les autres. Après Saint-Gilles, les stations de son chemin de croix furent donc la prison de Bochum, dans la Ruhr ; puis celle d'Essen, où il subit un effroyable bombardement de la part de la R. A. F., puis le « Lager » d'Esterwegen où commença la pneumonie qui devait l'emporter, enfin la célèbre géhenne de Gross-Strehlitz où il succomba le 4 août 1944, âgé de cinquante ans.

Les compagnons de sa captivité ont retenu plus d'un trait de son comportement, surtout l'insolence dédaigneuse avec laquelle il provoquait la fureur des gardeschourme. Il lui suffisait pour cela, paraît-il, de fredonner aux jours des grandes fêtes chrétiennes, les hymnes liturgiques apprises à Maredsous. On a noté, ceci plus innocent, son attachement à la lecture de quelques livres familiers que les brutes, et pour cause, ne songèrent pas à lui enlever. Il avait un *Mein Kampf* d'Hitler et quelques œuvres du cher Goethe, le vieux sage, que les sauvages

croyaient peut-être leur aussi. Xavier avait toujours été grand lecteur, annotant ses volumes de remarques personnelles. Ainsi exerçait-il un goût sans doute héréditaire de l'histoire. Son père l'avait professée à l'Ecole militaire, et son grand-père maternel était Montalembert. Lui-même préparait une vaste histoire de l'Europe. Elle ne verra jamais le jour, mais ces pensées ont occupé et adouci les terribles loisirs du prisonnier.

S'il faut aujourd'hui porter un jugement d'ensemble sur la vie publique de Xavier de Grunne, nous dirons qu'elle ne fut ni ordinaire ni médiocre. Quant à sa mort, la situer à Gross-Strehlitz, c'est la faire grandiose.

PIERRE DAMBOIS



Pierre Dambois ne passa qu'une année à Maredsous. Il y fit sa Quatrième en 1929-1930. Il continua ses Humanités au collège Saint-Michel, à Bruxelles, puis au collège Saint-Servais de Liège, où résidaient ses

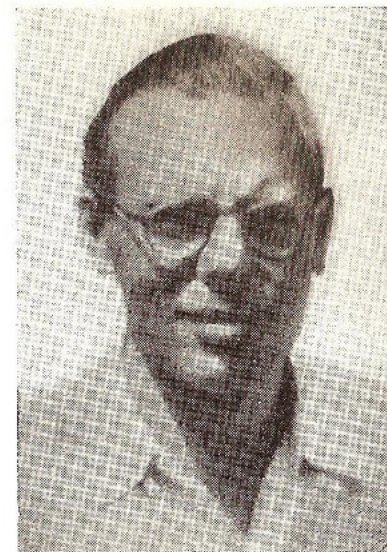
parents. Il commença même à l'Université les études de Droit que vint interrompre son service militaire au 1^{er} Lanciers à Spa. Pierre en sortit adjudant de réserve, mais c'est à peine s'il quitta l'armée, car on était en avril 1939, et dès août suivant il été rappelé sous les drapeaux.

Dans l'entre-temps, il est vrai, le jeune adjudant, qui ne pouvait prévoir un avenir aussi sombre, s'était marié.

Le voilà donc mobilisé et entraîné dans la guerre. Après la capitulation, il lui faut prendre le chemin de l'« Oflag », où il ne séjournera qu'un an : des démarches obstinées où, sans doute, la circonstance qu'il était né en Limbourg hollandais, à Fauquemont, n'aura pas été sans influence, lui valent une libération prématurée.

Mais, dès son retour au pays, il se met à la disposition du célèbre colonel Bastin, un des organisateurs de la Légion belge. Engagé dans l'Escadron mobile, pendant

Pierre Dambois, adjudant au 1^{er} régiment de Lanciers, lieutenant de l'Armée secrète, né à Fauquemont le 6 février 1915, décédé à Somme-Leuze le 4 septembre 1944.



trois ans, il travaille lui-même à la constitution de la Zone V, aux sabotages, transports d'armes et parachutages de service.

Il est admirablement soutenu et secondé par sa jeune épouse qui, comme s'exprime une citation à l'Ordre du jour de l'Armée secrète, « dirige avec compétence et application l'atelier de codage de l'état-major d'une zone de l'Armée secrète dès sa création. Hébergea avec son mari différents parachutistes. Prit le maquis au début de juin 1944 avec l'état-major de la zone pour y continuer son service de codage. Par son calme et son courage, mena à bien ce service ardu et important, en dépit de nombreuses investigations de l'ennemi. »

Tout le ménage est donc engagé dans la conspiration...

Pierre aussi, évidemment, a pris le maquis aux approches de l'heure H, en mai 1944. Il le tiendra, accomplissant volontiers les missions les plus périlleuses, jusqu'à l'instant de la Libération. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres : le 4 septembre, au cours d'une mission dangereuse, il est surpris par l'ennemi, trop lent à disparaître, et exécuté. C'était à Somme-Leuze.

« Glorieusement tombé pour le Roi et la Patrie » proclame l'Ordre du jour de l'Armée secrète. Pour le petit garçon de deux ans et demi que laissait le jeune officier, c'est un bel héritage.

CONZAGUE HENRY DE FRAHAN



Gonzague ne passa guère qu'une année à Maredsous. D'assez précaires conditions de santé rendirent ses études laborieuses. Si donc nous l'inscrivons ici au palmarès de nos morts glorieux, c'est moins pour revendiquer le mérite d'une éducation civique qui devait le conduire au sacrifice suprême pour la patrie, que pour ne pas refuser à un vaillant petit soldat, qui fut des nôtres, l'hommage d'admiration et de reconnaissance auquel tous ses pareils ont droit.

Il avait vingt-deux ans, ce petit soldat, à l'heure du départ, le 23 août 1944, mais il avait paru déjà assez mûr à ses chefs pour l'exercice d'un commandement. C'est comme chef de groupe qu'il rejoignit l'Armée secrète mobilisée.

« Le 3 septembre 1944, vers 22 heures, ainsi s'exprime le rapport de l'A. S. le concernant, soit trois heures après le passage des premières troupes anglaises dans le village, on signalait au lieutenant Seret la présence d'un groupe d'Allemands avec charroi, dans une prairie de la ferme Van der Cammen à Rhode-Saint-Genèse.

Gonzague Henry de Frahan, lieutenant de l'Armée secrète, né à Woluwé le 9 mai 1922, décédé à Rhode-Sainte-Genèse le 4 septembre 1944.



» Le lieutenant Seret désigna le chef de groupe Gonzague Henry de Frahan et deux hommes, avec mission de reconnaître la position exacte de l'ennemi, de se rendre éventuellement compte de sa force et, si possible, de s'emparer d'armes et de prisonniers.

» Au cours de la mission... le chef de groupe susnommé reçut dans l'abdomen une balle qui pénétra du côté droit à hauteur de la hanche, et il s'affaissa immédiatement.

» Ceci se passait à environ 500 mètres avant d'arriver aux bâtiments de la ferme Van der Cammen, autour desquels se trouvaient les Allemands signalés sur la route reliant le nouveau bois de Rhode à la cabine électrique de transformation. Il était environ 23 heures.

» Ses deux compagnons le transportèrent alors jusqu'à la maison de Julien De Munter (membre de notre organisation), où les premiers soins lui furent donnés.

» Vers 1 heure du matin, le blessé fut hissé dans une voiture automobile qui le transporta à la clinique Sainte-Elisabeth à Uccle, où il arriva vers 1 h. 45. Le D^r Seret accompagnait le blessé pendant son transport. Ce dernier mit immédiatement son collègue, le D^r Kaisin, au courant de la gravité de la blessure, et l'opération commença immédiatement. Elle dura près de deux heures, et le D^r Kaisin, malgré tous ses efforts, ne put éviter que la mort n'accomplît son œuvre.

» Je n'ai eu qu'à me féliciter du courage et de l'abnégation dont fit toujours preuve mon regretté chef de groupe Gonzague Henry de Frahan. C'est sa témérité proverbiale et l'insistance qu'il témoignait en toute circonstance de se voir confier des missions périlleuses qui décidèrent le lieutenant Seret à le charger de l'entreprise dont malheureusement il ne devait pas revenir. »

Telle est la relation du chef de district, capitaine Abrasart, à la date du 23 septembre 1944.

M^{me} Henry de Frahan, sa mère, et qui n'avait que ce fils, a encore noté ceci, car ce sont de telles choses qui consolent les mères chrétiennes frappées soudain d'un pareil coup : Gonzague avait communiqué le matin de son

départ, 23 août, et, avant de mourir, il se confessa et reçut les derniers sacrements « avec une ferveur mystique ».

La guerre serait-elle absurde et monstrueuse si elle ne moissonnait les plus ardentes jeunesses ? Mais pour que ne tarisse pas dans les cœurs adolescents la source du plus noble sacrifice, il faut que celui-ci soit parfois accepté.

PHILIPPE EVERARD DE HARZIR



Philippe a plus de titre que beaucoup à être appelé un enfant de Maredsous, lui qui, arrivé bambin pour la Septième, ne quitta l'Ecole, après sept années d'un travail probe et soutenu, qu'avec le diplôme final, le 10 juillet 1938. Vigoureux, bien bâti, c'est de la carrière des armes qu'il rêvait alors. Les conseils de son aîné, Alain, y étaient peut-être pour quelque chose. Ce fut donc vers l'Ecole militaire qu'en quittant Maredsous, Philippe se dirigea.

Mais il était bien tard pour commencer cet apprentissage, en septembre 1938 ! Cette date rappelle à tout le monde le célèbre P. P. R., répétition générale de la vraie mobilisation pour la terrible guerre. « Philo » ne sera donc pas bien avancé dans sa carrière d'élève-officier au moment de l'invasion. Le voilà, comme tant d'autres de son âge, sur les routes de France, attendant avec des énervements et des crispations d'impatience, la reconstitution de notre armée, bousculée par les Panzerdivisionen. On sait l'histoire... Bref, Philippe reviendra de France comme tout le monde. Seulement, il sera cueilli dès son retour, et envoyé en Allemagne d'où il ne sera libéré qu'en janvier 1941.

On a bien besoin de lui à la maison, désorganisée, en plus des événements, par deux deuils particulièrement sensibles. Son père est décédé subitement le 10 mai 1940,

Philippe Everard de Harzir, lieutenant de l'Armée secrète, né à Olne le 18 août 1921, décédé à Alleur le 4 septembre 1944. Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme; Croix de guerre 1940 avec palme; une citation.

et son grand frère Alain est tombé au cours de la brève campagne. C'est donc lui à présent, puisque son autre aîné, Jacques, est marié, qui doit avec sa mère maintenir le foyer et exploiter le vieux domaine de Waroux. Il reste encore un cadet à élever.

Philippe s'acquittera avec bon sens et simplicité de ses tâches familiales. Pourtant il est trop réaliste, et aussi trop énergique et volontaire, pour abandonner la préparation de son avenir personnel. Ce n'est évidemment pas le moment de poursuivre l'apprentissage des armes : il s'inscrit donc à la Faculté de Droit de l'Université de Liège, si voisine du foyer.

Il gardait du moins, affirme un de ses amis d'alors, la nostalgie de la vie rude, de la discipline, du bel idéal qui avaient marqué ses débuts à l'Ecole militaire. C'est dire qu'il était mûr pour les tentations sans nombre qu'offrait la « Résistance », et pour tous les services sociaux que requéraient ces temps malheureux. Il y a des réfractaires à entretenir, des Juifs à cacher, des aviateurs à recueillir et à nourrir. Philippe sera l'homme de ces nobles besognes, et d'autres encore. En août 1943, il consacre trois semaines de ses vacances au camp des enfants de prisonniers à Orval. En mai 1944, dès le premier bombardement de Liège, il accourt de Waroux se mettre à la disposition de la Croix-Rouge pour les déblaiements et les sauvetages. Enfin il n'a pu répondre qu'avec enthousiasme à l'appel de l'A. S. D'emblée il se met à organiser les refuges et les cantonnements de la



région d'Alleur, son pays, qu'il connaît bien. On sait les dangers du métier, il ne faudrait qu'une dénonciation, et c'est là une chose qui se rencontre, hélas !

Au jour J, Philippe est désigné pour le commandement d'un groupe de combat. Le malheur est que ce groupe manque absolument d'armes : ce n'est pas le seul qui attend encore le dernier parachutage promis pour le moment de l'action. Philippe se ronge les poings, et confie à son aumônier son désespoir de ne pouvoir être utile.

Cependant — nous sommes le 9 septembre — on se bat dans le secteur tout voisin, à Alleur. Philippe sort pour se rendre compte exactement de ce qui se passe. Et voilà que, chemin faisant, il trouve un paysan gisant grièvement blessé sur son champ. Sans hésiter, et dédaigneux du danger que comporte la présence, dans les environs immédiats, d'éléments ennemis harcelés l'instant d'avant, il charge le pauvre diable sur une brouette, et se met en devoir de le ramener au village. C'est dans le cours de cette opération qu'un officier allemand l'ayant rejoint, décharge trois fois son revolver, à bout portant, sur cet homme sans armes, tout entier à l'accomplissement d'une tâche de pure humanité. Assassinat, ni plus ni moins. Son frère Alain était mort, on s'en souvient, il y a quatre ans, dans des circonstances assez semblables.

Citons, pour conclure, le camarade de Philippe auquel nous devons les éléments de ce récit : « Comme son frère, c'est dans l'exercice d'un ultime acte de charité, tout simple, tout humble, qui fût certainement demeuré inconnu sans ce dénouement tragique, que Philo donna sa vie pour son roi et sa patrie. Fervent catholique, ardent royaliste (je le vois encore à la sortie d'un cours, devant l'Unif, défendant avec fougue le roi contre de basses accusations), charmant compagnon toujours prêt à rendre service, type de choc ne s'embarrassant guère de discussions oiseuses, fier de ses convictions, Philo restera pour nous, ses contemporains, un exemple. Et c'est la plus belle destinée qui soit. »

FRANCIS COGELS



Francis Cogels, l'aîné de quatre frères qui fréquentèrent notre Ecole, n'y vint quant à lui que pour y achever ses Humanités. Il y termina sa Poésie et y fit heureusement sa Rhétorique en 1933 et 1934. En si peu de temps, mais à l'âge, faut-il dire, où la personnalité est déjà quelque peu marquée, il n'y sema que de bons souvenirs.

Après un an seulement de Philosophie et Lettres, puis son service militaire, Francis se marie et se lance dans la vie. Il s'engage dans la voie des affaires que lui ouvre l'expérience paternelle. Il a vingt-six ans au moment de l'invasion. Inutile de dire qu'il a rejoint, et qu'il fera brillamment les Dix-Huit Jours. Il était sous-officier aux canons antichars T13 de la 2^e D.I., en ligne dans la région de Boortmeerbeek, puis à la tête de pont de Quatrecht. Ses chefs parlent de « son calme courage, de son intrépidité et de sa vaillance », des « belles qualités militaires » déployées au cours de la brève et malheureuse campagne. Il fut à la Lys, d'où il put revenir, comme plus d'un, sans être inquiété, échappant à l'internement en Allemagne.

Il ne se croira pas pour autant, quoique d'ailleurs père déjà de trois enfants, dégagé du devoir du service envers la patrie. Inscrit dans l'A. S. à Anvers dès ses origines, il est par elle transféré, en juillet 1944, comme « chef de peloton avec le grade de lieutenant », à la « Légion campinoise ». (K. L.) Il y assumera même, quoique

Francis Cogels, maréchal-des-logis d'artillerie, lieutenant de l'Armée secrète, né à Dorking (Grande-Bretagne) le 22 avril 1914, décédé à Herenthout le 12 septembre 1944.



temporairement, les fonctions de commandant de compagnie. On lui confiait en fait tout un secteur à réorganiser, par suite de l'arrestation d'un ancien chef, les autorités supérieures ne possédant aucune liste nominative des effectifs à regrouper. A peine remis d'une grave affection pulmonaire, Francis, avec l'aide d'un seul chef de section, mène la tâche à bien. Au bout de quatre semaines, il dispose de cent cinquante hommes

sur qui compter. Le 4 septembre, il est chargé du commandement de ce qui restera de la compagnie au sud du canal Albert, au cas où le commandant en titre, qui prend le nord du canal, en serait coupé, ce qui arrivera en effet.

C'est ainsi qu'il délivrera sa commune. « Le 5 septembre, de sa propre initiative, dit le rapport de l'A. S., Cogels prend le commandement du secteur d'Hérenthout. Nonobstant le passage continuuel de l'arrière-garde ennemie, il donne l'ordre d'arborer nos couleurs nationales. Le même ordre est donné dans les autres communes. Cogels cherche immédiatement à établir les liaisons avec les autres unités de la Résistance et avec l'état-major A. S. Anvers pour recevoir les instructions nécessaires. Un système de défense est conçu par lui, en vue d'empêcher les destructions que pourraient opérer les patrouilles ennemies qui repassent le canal, depuis le pont de Gheel jusqu'à 2 kilomètres au delà de Bouwel-Lindekent. Nuit et jour, Cogels reste sur pied, donnant aux quelque trois cents hommes sous ses ordres un sublime exemple d'abnégation. »

Ce rapport n'a pas noté toutes les particularités de la délivrance d'Hérenthout. Francis a eu notamment à liquider 60 V. N. V. de la fameuse « Zwarte Brigade » et à rétablir les autorités civiles. En tout cas, ce n'est pas au cours d'une opération périlleuse comme il les aime qu'il trouvera la mort, mais plutôt dans un accident qu'on trouverait plaisant s'il n'eût été tragique.

La nuit du 11 au 12 septembre, à 2 h. 30, Francis entreprend de conduire lui-même dans sa voiture, au Quartier général anglais établi à Tongerlo, deux personnalités hollandaises qui, chargées d'une mission de la part du prince Bernhard, doivent prendre contact avec la Résistance hollandaise, au nord du canal. Or, à sa sortie d'Hérenthout, un poste de garde de l'A. S. établi par le lieutenant Cogels, a pour consigne d'arrêter toutes les voitures. Hélas ! le chef, distrait, ou préoccupé, ou quoi ? oublie la consigne, ne perçoit pas les signaux et brûle le poste. Soudain une détonation retentit ; la sentinelle a fait son devoir, et Francis s'affaisse au volant.

Ses funérailles elles-mêmes furent marquées d'un caractère de tragédie guerrière. Quelques instants avant la levée du corps, qu'il faudra retarder en conséquence, une patrouille allemande, alertée par des « Noirs » obstinés dans la trahison, pénètre dans la localité par surprise et tue trois hommes. C'est dans cette atmosphère de poudre et sur cet arrière-plan de bataille que Francis Cogels sera porté dans la terre de repos.

« Notre salut d'honneur et notre hommage ému, écrit le commandant de l'A. S. de la province d'Anvers, J. Van Nyen, à cet honorable et brillant officier ; avec citation spéciale à l'Ordre du jour pour ses témoignages de bravoure et de dévouement, pour son travail ardu et infatigable avant la Libération, et pour ses exploits téméraires à la tête de ses hommes, pour lesquels il était un exemple. »

Tel que ses chefs et ses compagnons nous le font connaître, Francis aurait sûrement préféré mourir en plein combat. Pourtant le sacrifice que, pour la patrie, il avait offert de sa vie, qu'importait donc comment il serait consommé ?

DOM DANIEL DUESBERG



Des cinq religieux que la guerre a ravis à Maredsous, la figure la moins originale et la moins attachante n'est certes pas celle de dom Daniel Duesberg. Peut-être est-ce jusqu'à la légende médiévale qu'il faut remonter pour lui trouver un pareil, jusqu'à cet archevêque Turpin, compagnon de Roland, grand homme de Dieu, grand pourfendeur d'hérétiques ! Comme lui, dom Daniel étreignait dans une robuste poitrine une âme de prêtre et une âme de soldat. C'est ce que sentit un jour très bien le potache de génie qui lui décocha ce surnom qui fit fortune. Mais pourquoi le cher professeur de langues germaniques s'échauffait-il toujours à s'entendre appeler ainsi ? Car c'est un fait...

A l'Ecole, pourtant, il était chez lui. Bien avant sa nomination, en 1931, à la chaire ingrate de langue néerlandaise, il y avait vécu deux ans en collégien, y couronnant les Humanités, que son père, incroyant, lui avait fait entreprendre à l'Athénée de Verviers. Nous touchons ici à un des secteurs douloureux de sa vie. Très tôt un grave problème de conscience dut se poser à lui, placé entre une mère parfaite chrétienne et un père plus qu'indifférent, hostile. Elle conduisait ses trois fils à la messe : il les envoya, lui, pour leurs études à l'école athée. Il en

André Duesberg, lieutenant au 4^e Lanciers, détaché à l'état-major de la 2^e D.C., chef et organisateur de la Légion belge pour la province de Hainaut, né à Aubel, le 5 août 1902, décédé à Gross-Rosen le 15 novembre 1944.

résulta notamment, pour notre André, une foi plus indépendante et plus fière que celle du commun, plus forte d'avoir eu à se défendre si tôt, même à coups de poing, plus cocardière parfois. Mais aussi, tous ceux pour qui, d'expérience personnelle, la question religieuse signifie quelque chose, comprennent que ses intimes aient pu, à travers sa jovialité coutumière, discerner quelques rides hâtives sur cette âme précocement tourmentée.

C'était une âme trop sensible et trop religieuse pour qu'il en fût autrement. Il entendrait donc l'appel de Dieu. De fait, un cousin, moine de Maredsous, veillait sur lui, dom Hilaire. Il obtint du père d'André que celui-ci terminât ses Humanités à l'Ecole abbatiale. Pour lui, qui venait d'un tout autre milieu avec une personnalité déjà forte, on assouplit quelque peu le programme et la discipline. Il eut, en somme, un régime d'élève libre. S'il en profita, ce fut surtout pour s'imbiber de l'atmosphère de Maredsous, car, deux ans après sa Rhétorique, dont l'un se passa en études textiles à Verviers, l'autre à l'Ecole d'officiers de cavalerie à Brasschaet, il revenait à l'Abbaye demander le scapulaire bénédictin. Il était, à la lettre, de ceux qui abandonnent pour le nom du Christ leur maison et leur père : il ne devait plus revoir son père en ce monde, du moins sous le même toit. En est-il beaucoup, dans la vie religieuse, dont la rupture avec le monde et le don de soi aient eu un sens plus complet et plus absolu ? André Duesberg était un cœur généreux.



Nous ne le suivrons pas par toutes les étapes de sa préparation à la vie monastique et à l'apostolat sacerdotal. Au sortir de ces huit années de prière, d'études, d'épreuves et d'essais, il rentrera à l'Ecole abbatiale comme professeur de langues modernes. Mais oui ! N'a-t-il pas des attaches familiales avec l'Allemagne ? Né à Aubel, près de la frontière de l'Est, il a appris à Verviers l'allemand qui est la seconde langue officielle. Au cours de son enfance, il a fait un séjour en Italie. Comme élève-officier, il a dû manier quelque peu le flamand. On l'envoie d'ailleurs se frotter, à Louvain, d'un peu de philologie germanique, que des cours de vacances à Munich approfondiront bientôt. L'anglais, il l'apprit, simplement. Esprit très ouvert et très pratique, il fait le plus ingénieux et le plus vivant usage de ces divers éléments. « Excellent polyglotte », pourra-t-on écrire de lui un jour.

A vrai dire, il étouffe un peu dans l'horaire inflexible des cours et les nécessaires contraintes du professorat. Aussi, la chapelle de Salet, que le P. Hugues et la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul viennent de bâtir, sera-t-elle pour lui une bénédiction. Il accepte de la desservir. Là il pourra dépenser tout ce que l'Ecole ne lui demande pas de forces, son dynamisme religieux et sacerdotal, mais encore son adresse manuelle, son bon goût artistique et même sa force musculaire, qu'il mettra en œuvre pour l'achèvement et la décoration de la bâtisse. Tantôt il travaille le fer, tantôt il manie la truelle, tantôt il trace des plans, soigneusement, au millimètre près. Il abandonne le cric avec lequel il vient d'ébranler un bloc de maçonnerie condamné pour le stylet avec lequel il sculptera un Christ dans le chêne, ou le nœud d'ivoire d'un calice.

Mais ceux qui l'entendront prêcher, avec tant de simplicité familière et de bonhomie, avec aussi un tel accent de conviction et de force, comprendront combien, par-dessus tout, l'intéresse le bien spirituel de ce hameau solitaire auquel il s'est donné comme pasteur.

Ainsi passèrent six années. En 1937, dom Daniel est envoyé par son Abbé à Glenstal, la jeune fondation de

Maredsous en Irlande. Il faut là-bas des personnalités comme la sienne, trempées en pionniers. D'ailleurs les horizons y sont plus larges et le cadre moins rigide. Le jeune moine fera là des merveilles d'installation mécanique et d'invention artistique. Mais il y aura à peine pris pied que la mobilisation de 1939 sera décrétée. Le lieutenant de réserve reviendra prendre son service au pays menacé. Ici commencent ses aventures guerrières.

Puisque le lieutenant Duesberg est dans les Ordres sacrés, il ne peut être employé qu'à des services auxiliaires. Il est d'ailleurs polyglotte : c'est un appoint sérieux. Il a rejoint le 4^e Lanciers ; mais ses chefs le mettent bientôt à la tête du 2^e bureau de la Division, la 2^e D. C. « Pendant l'hiver 1939-1940, raconte un de ses plus intimes frères d'armes, le commandant Boussemaere, l'état-major de la 2^e D. C. était installé à la caserne des Carabiniers, place Dailly à Bruxelles. Un jour que le colonel B.E.M. Serlez était de passage, et que le colonel Lambert, chef d'état-major, se plaignait du manque de personnel, le colonel Serlez lui dit : « Vous voulez un officier ? Je vous en enverrai un, et un bon. » Et quelques jours après, André Duesberg venait se présenter au général Beernaert, commandant la 2^e D. C. »

Le même camarade, continuant ses souvenirs, le prend sur le vif au cours de la période d'attente : « André était très curieux de nature et savait s'intéresser à des tas de choses qui, pour d'autres, passaient inaperçues. Un jour, un avion bimoteur Vickers-Wellington avait dû faire un atterrissage forcé à Sauvenière. J'allai avec André voir cet avion. Il examinait absolument tous les détails : réservoirs, tubulures, éclairage... Je pense que s'il avait eu un tournevis avec lui, il aurait ramené la moitié de l'appareil. »

Le voici encore fixé par l'ami cité plus haut. C'est aux tout premiers jours. « Nous tenions la position de la Gette. Une fois que je me rendais chez lui, il interrogeait un des premiers prisonniers de guerre. Ce dernier avait une attitude assez nonchalante. André le redressa éner-

giquement et continua l'interrogatoire habilement, mais avec beaucoup de tact. » Cet homme, qui avait souffert, connaissait bien les hommes.

Le lieutenant Duesberg réussira brillamment plusieurs missions périlleuses. Enfin, « le jour de la capitulation, continue le commandant Boussemaere, le commandement allemand fixe un rendez-vous entre les lignes avec un officier supérieur de la 2^e D. C. André accompagne le colonel B.E.M. Libbrecht à la rencontre de l'ennemi. Le général allemand ne ménagea pas son admiration devant la résistance de la 2^e D. C. Seulement, au moment même de l'entretien, un avion anglais passe en rase-motte et mitraille la route. Et je me souviens de la malice avec laquelle André me racontait l'incident : le colonel Libbrecht et lui restant debout, tandis que la délégation allemande disparaissait dans le fossé de la route. »

Les négociations terminées, dom Daniel s'esquive adroitement et, passant par Scheut, où il enfile une soutane, regagne Maredsous comme si de rien n'était. Il y reste peu de jours, à peine quinze, car il sera des Résistants de la première heure. Qui est venu lui proposer cette nouvelle forme de service ? Toujours est-il que le voici bientôt engagé dans le réseau de renseignements « Portemine », sous les ordres du major Lescornez, et en résidence à Mons, où est établi son unique frère. L'Abbé de Maredsous, en autorisant cette activité compromettante, lui a toutefois demandé de ne pas entraîner tout le monastère dans des risques inutiles. Jamais, en fait, celui-ci ne sera inquiété à cause de lui.

Il faut renoncer à le suivre dans le dédale de ses activités souterraines, d'où il n'émerge à nos yeux qu'une fois ou l'autre et furtivement. Notons-en le principal. Dès les origines de la « Légion belge », il est pressenti et, sans hésiter, accepte d'organiser le Hainaut. Il est nommé chef de la province, et prend ses directives à l'E.-M. de Bruxelles. « Infatigable, écrit *Le Rappel*, à bicyclette, à pied, en tram, en train, il rayonne de Mons dans toutes les directions pour organiser les dépôts, les entraîne-

ments, le repérage des champs de parachutage, la reconnaissance des principaux points d'appui de la Wehrmacht et de la Luftwaffe. » Il travaille encore pour la ligne « Marc », jusqu'au jour où il se fait pincer.

Il fut arrêté en plein travail à Ghlin, le 22 juin 1942. Alors commença une détention mouvementée, avec un essai infructueux d'évasion par une fenêtre, avec les interrogatoires agrémentés de coups et de tortures, avec deux séjours de cinq et de deux mois à Breendonck en 1943, avec la menace constante d'être fusillé comme « terroriste ».

Sa conduite et son moral au milieu des « incommodités de ma condition présente », comme il dit, ont été révélés par ses compagnons de bague. « Ceux de Breendonck » écrivent : « Nous avons là-bas pu apprécier les merveilleuses qualités du P. Daniel, lequel a toujours été pour nous un exemple. Il s'est toujours efforcé de nous consoler et de nous encourager quoique, en raison même de son caractère religieux, il fût souvent l'objet des grossièretés et des sévices de tout genre de la part de nos gardiens. »

Le capitaine René Bauduin écrit à M. Joseph Gillet, un autre brave qui fut, lui aussi, chef de province de l'A. S. : « Je m'en voudrais de ne pas vous entretenir à nouveau de mon très cher camarade André Duesberg. J'ai vécu plusieurs mois à ses côtés à Breendonck, dans les conditions les plus difficiles. Dans toutes les circonstances, dom Daniel s'est toujours montré un vaillant apôtre du Christ. Je l'ai vu battre furieusement à plusieurs reprises pour avoir voulu aider des camarades en difficulté ; leur benne chargée de 1.500 kilos de sable ayant déraillé, André s'est porté spontanément à leur secours pour remettre le véhicule sur les rails. Il fut frappé avec une telle sauvagerie qu'il garda les yeux tuméfiés pendant plus de quinze jours.

» Chaque fois que nous en avons l'occasion, nous nous rapprochions au travail pour échanger furtivement quelques mots d'encouragement. Il m'avoua à plusieurs

reprises avoir pêché « de très gros poissons », et cela, grâce à l'ascendant qu'il exerçait sur ses compagnons de chambrée. »

Le commandant Boussemaere qui l'avait rejoint là-bas — Dieu, que le monde est petit ! — le vit confectionner des chapelets avec des bouts de coton arrachés à des couvertures.

Voilà à quoi, dans sa cage, il employait son ingéniosité. Manuelle et intellectuelle, nous voulons dire tout le charme de sa personnalité. On peut bien, pour expliquer ses succès apostoliques, la dire séduisante. C'était une âme simple et toute bonne, avec de vraies tendresses, avec aussi, quand il était libre, des caprices, des besoins d'indépendance, des astuces même, cousues de fil blanc...

Entre les barreaux, rongant son frein, ou plutôt supportant patiemment tant de contraintes, il acheva, en pensant beaucoup à Dieu, ce long travail de l'ascèse monastique qui sait purifier les âmes et faire des saints. Il profita des longues heures de silence et de solitude que lui imposait ce cloître impitoyable de la prison. Son frère Jean-Marie, arrêté avec lui, et qui l'entrevit parfois à Saint-Gilles, en reçut quelques courts billets. De quoi donc traitaient-ils, ces papiers séditieux et clandestins ? L'un recommandait la méditation de tel chapitre de saint Jean, l'autre contenait une brève initiation à l'oraison mentale, dans des termes appropriés et exquis. Citons : « Il y a pour chaque homme une façon de prier, et c'est le Saint-Esprit qui est le grand maître de vie spirituelle. Si le « désir sincère » de faire oraison est là, il sera exaucé ; et on sera pris au début tout doucement par la main, et conduit sûrement dans le chemin de la prière mentale... » Ces petits papiers, qui éclairaient d'un jour si pur la vie intérieure du prisonnier de Saint-Gilles, ont été pieusement conservés. Dante, découvrant une âme pareille dans Roméo, le noble mendiant, s'écriait :

*E se il mondo sapesse il cor qu'egli ebbe...
Assai lo loda e più lo loderebbe*¹.

Un autre de ces billets affirmait l'opportunité de « se sanctifier en vitesse ». De fait, le dénouement approchait à grands pas. Le 21 août 1943, il partait pour l'Allemagne. A Hameln, près de Hanovre, un courageux prêtre allemand a, malgré les consignes, visité le N.N., « Nebel und Nacht », qu'il était devenu, et l'a assisté. Jusqu'au 31 octobre 1944, il séjournera au camp de Gross-Strehlitz, près de Gleiwitz. Plus tard, au cours de l'avance russe, il sera évacué au camp de Gross-Rosen, près de Breslau. Le professeur Léon-Ernest Halkin, qui était du convoi, après avoir narré les derniers mois à Gross-Strehlitz, où les prisonniers, dilatés d'espérance, suivaient presque au jour le jour l'avance de la victoire, s'écrie en abordant le camp de Gross-Rosen : « Ce fut « une autre histoire », celle de l'agonie et de la mort de quatre-vingts pour cent des nôtres ! » André Duesberg, qui avait tout le temps de méditer les réminiscences de son Bréviaire, se rappela peut-être certains textes liturgiques où la rose prend la couleur du sang et devient symbole du martyre...

Voici la dernière image que nous avons pu obtenir de dom Daniel au pays des Grandes-Roses. Dans la cour où l'on se promène, sous la fumée épaisse du four crématoire qui ne chôme pas, tournant en rond pour quelques minutes, à quatre mètres du compagnon le plus proche, il trace un signe de croix de sa main consacrée sur un chapelet que lui tend son ami le docteur, l'ayant habilement fabriqué dans son cachot.

Peu de jours après, la maladie les sépara. Dom Daniel, bâti en hercule, avait été lentement miné par le régime. En dépit du document officiel allemand qui indique comme cause du décès : « scarlatine, faiblesse cardiaque », nous croyons, d'après un témoignage compétent, que c'est de pneumonie, c'est-à-dire de froid et de faim, qu'il succomba sur le grabat humide d'une cellule sans

¹ *Paradiso*, VI, 140.

feu, le 15 novembre 1944, dans sa quarante-deuxième année. Le dernier objet qu'il avait sculpté là avec son couteau de poche portait incisés ces trois beaux mots d'un Psaume : « Paratum cor meum. »

On peut bien dire de lui ce qu'on avait coutume de dire au temps des premiers martyrs, qu'« il a rendu un bon témoignage ». Aujourd'hui que bien des jours ont passé sur tout cela, sur ces affres et ces douleurs, sur ces nobles émotions, sur cette résistance d'acier, plus de deux ans sur cette mort humainement désolée, un halo de respect s'est condensé autour de sa mémoire. Une note éclatante, c'est l'hommage solennel de la Patrie elle-même, exprimé par la voix auguste de son chef et représentant qualifié. Après une promotion posthume, il plaisait à S. A. R. le Prince-Régent de conférer, par décret du 21 juillet 1946, au « capitaine A. R. A. André Duesberg, la croix d'officier de l'Ordre de la Couronne avec palme avec attribution de la Croix de guerre, avec palme ».

Que de palmes pour ce moine qui n'eût prétendu, au total, qu'à celle que Dieu réserve aux bons combattants de l'ascèse chrétienne !

YVAN DE HEMPTINNE



On ne peut évoquer le souvenir d'Yvan de Hemptinne sans sympathie ni douceur. Si la vie lui avait refusé, avant l'heure du Maquis, les occasions de montrer ce dont il était capable et d'atteindre à la grandeur, ceux qui l'ont connu avaient du moins perçu en lui une sensibilité, une bonté de cœur exquises. A Maredsous, où il fit de 1921 à 1927 ses six années d'Humanités, on a gardé de lui le souvenir d'un garçon plein de charmes, assez discipliné toutefois et assez indépendant, mais droit, spontané et qui, par surcroît, chantait à ravir dans la schola du P. Ermin... C'est d'ailleurs sans trop de succès que ses maîtres combattirent chez lui une certaine mollesse que, peut-être, telles circonstances expliquaient un peu. Imagine-t-on, en effet, un garçon noyé dans la société de huit sœurs, et, de surplus, un peu écrasé par la sévérité paternelle ?

Il manque un peu d'élan et de ressort pour la vie, le cher Yvan. Ce n'est pas lui qui s'éternisera dans les auditoires d'université... Jusqu'en 1940, il mènera en somme une vie assez terne de gentilhomme campagnard et désœuvré, sauf peut-être de vagues occupations d'affaires. Premier appelé de famille nombreuse, ce fils d'officier n'aura même pas fait son service militaire quand, le 10 mai, le pays réclamera tous ses soldats.

Yvan de Hemptinne, né à Namur le 16 septembre 1909, décédé à la prison d'Olsdorf en novembre 1944.



Yvan prend donc la route de l'exil, qui est nettement celle du devoir puisque c'est à Toulouse qu'est convoquée la réserve de recrutement. Combien de ceux qui étaient dans son cas ne se souviennent-ils pas des innombrables et inlassables stations devant le Quartier-général du commissaire belge, général de Selliers de Moranville, installé au Grand-Hôtel de la rue de Metz ? Et on sait comment cela se termina. Avant toute con-

vocation sous les drapeaux, l'armistice franco-allemand était signé.

Yvan s'établit donc dans le Midi avec sa mère et ses sœurs. C'est là qu'ils apprendront la terrible nouvelle : le commandant Etienne de Hemptinne, père d'Yvan, est tombé au front belge, au rang des plus braves. On a beau en concevoir de la fierté, c'est une immense douleur. Et l'horizon, derrière, est si sombre, si sombre... Du moins, le chemin du retour est-il ouvert aux exilés ; et tout vaut mieux sans doute que cet exil surchauffé, inconfortable dans sa promiscuité, et si démoralisant. La famille endeuillée regagne, par des chemins trop longs, l'intimité du manoir de Bouillon, près d'Havelange, en Condroz. Yvan n'a rien pu faire pour son pays.

Il est vrai que tout n'est pas dit. Dès l'hiver 1940, puisque le débarquement en Angleterre qui aurait pu tout terminer n'a pas eu lieu, on peut prévoir un renversement de la situation. C'est alors déjà qu'on parle, qu'on chuchote d'« Armée blanche ». A quel moment Yvan sera-t-il tenté par cette forme nouvelle de guerre ? On

l'ignore ; ce sont de ces choses qui ne se crient pas sur les toits. Se cachait-il ce jour de décembre 1942, où l'auteur de ces lignes le rencontra au monastère de Chevetogne ? Il est vrai qu'il y était souvent ; se complaisant dans cette atmosphère religieuse, y trouvant un nécessaire soutien moral, mais aussi goûtant la compagnie de ses anciens professeurs de Maredsous, dom Olivier Rousseau, qui était là Sous-Prieur, et dom Feuillen Mercenier.

Quoi qu'il en soit, Yvan sera de l'A. S. au moment du débarquement. Et lui qui n'a pas été soldat, il y sera chef. Il a trente-cinq ans. Il sait évidemment manier les armes à feu, et il n'a peur de rien. Il connaît le pays à fond, et sait comment prendre les gens. Célibataire, il est, plus que d'autres, maître de ses mouvements et libre de soucis. Chef donc, il le sera splendidement ; et avec cela adoré de ses hommes.

Alerté le 6 juin 1944 et destiné d'abord au commandement d'un petit groupe de combat, il est bientôt promu à la direction du service des parachutages pour la région. Ses chefs ont apprécié son courage, son calme, sa présence d'esprit et son initiative. C'est tout cet ensemble qu'il faut pour gouverner ce secteur car, dans ce pays d'Ardenne, tomberont du ciel des choses étonnantes, jusqu'à des « jeeps » tout équipées et prêtes à démarrer.

Yvan a sûrement fait du bon « boulot » quand, à l'aube du 3 août, dénoncé sans doute aux traqueurs boches, il est arrêté dans la ferme qui l'abrite depuis quelques jours. Malgré l'absence du moindre document compromettant, il est emmené à la prison de Namur. Les Allemands, qui ne lâchent jamais facilement leur proie, ne cachent pas, dans ce cas-ci, leur certitude d'avoir mis la main sur un des chefs de la résistance locale.

Un colonel de l'armée belge, arrêté par une évidente méprise, sera pendant quelques jours son compagnon de cellule. Relâché, il dira ceci au sujet d'Yvan : « Jamais je n'ai rencontré autant de courage. Sans se laisser abattre par les terribles interrogatoires de la Gestapo, et gardant fidèlement les secrets qu'on voulait lui arracher de force,

il puisait dans son idéal religieux et patriotique la force qui le soutenait. » Quand le colonel le quitta, il lui dit : « Dites à ma mère que j'accepte chrétiennement mes lourdes épreuves, et que je trouve dans ma Foi et dans la prière tout mon courage et ma consolation. »

Lui aussi fut, le 31 août, emmené vers l'exil funeste. On le conduisit à Neuengamme, d'où il fut envoyé au « Kommando » d'Olsdorf pour y travailler. Yvan sabota tant qu'il put, encourageant ses compagnons à faire de même. Son moral à toute épreuve soutenait les autres. Mais, hélas ! la résistance physique d'un homme a des limites plus étroites que celle de son âme. A son tour, le dur maquisard des Ardennes sera emporté, et prestement, par la meurtrière dysenterie. Il meurt sur la fin de novembre. Avait-il su notre Libération à laquelle il avait si vaillamment travaillé ?

Il est des hommes à qui il faut des circonstances exceptionnelles pour se réaliser. Ceux qui frayèrent avec Yvan de Hemptinne, au cours de ses activités clandestines, ont trouvé tous, pour le caractériser, les mêmes expressions : « C'était un bon camarade ; et avec cela, il savait commander. C'était un vrai chef. » On avait dit à peu près la même chose de son glorieux père, le commandant des Chasseurs ardennais, tombé en 1940. Bon sang ne peut mentir.

JACQUES DE FAVEREAU DE JENERET



Il est des morts auxquelles on s'habitue moins qu'aux autres... Telle fut pour Virgile celle de Marcellus, cas le plus illustre et le plus classique de la comparaison entre les espérances auxquelles a donné essor une jeune âme d'élite et la brutale réalité qui a brisé la tige avant le temps des fruits. On a beau être chrétien, se résigner à la mort, lui demander avec saint Paul où est sa victoire et la bénir, on ne peut, parce qu'on est un homme, ne pas se sentir ému et meurtri de la rudesse, pour ne pas dire de l'injustice du destin, qui refuse à la tige son éclosion et à l'arbre son fruit quand le printemps a porté tant de promesses... Voilà tout ce qu'il y a d'humain dans les larmes immortelles de Virgile sur la jeunesse fauchée de l'héritier d'Auguste : cette émotion même qui nous a étreints tous trop souvent au cours des années sanglantes, mais qui n'a jamais serré le cœur de celui qui écrit ces lignes comme quand il apprit la mort en captivité de Jacques de Favereau de Jeneret. Il se sent tenté, à l'instant qu'il évoque l'image de l'adolescent en fleur, de lui murmurer le mot de Faust : « Arrête-toi, tu es si beau ! », parce qu'il a passé...

Jacques était né à Bruxelles, le 2 avril 1924, d'une race qui, à chaque génération, il faut à peine le rappeler, avec éclat ou obscurément, avait su servir. D'ailleurs comme peu d'autres il doit être appelé enfant de Maredsous, lui

Baron Jacques de Favereau de Jeneret, né à Etterbeek le 2 avril 1924, décédé à Meppen le 12 décembre 1944.



qui, brillamment, parcourut ici ses six années gréco-latines et qui, au témoignage des siens, y laissa tant de son cœur. Même telles confidences à son professeur de rhétorique, telle autre à son « Carnet de Route », laissent croire que jusqu'à la fin, soit dans son avant-dernière année de Droit, il songeait à fixer là sa vie. Quoi qu'il en soit, la Providence a disposé autrement le cours des choses.

Jacques pouvait réussir et faire honneur à son nom en beaucoup de carrières. C'est proprement sur un infini d'espérances que s'ouvraient ces grands yeux purs et clairs. Ce qu'ils ne faisaient qu'assez imparfaitement ces grands yeux, c'est révéler toutes les richesses d'une âme profonde, d'une grande finesse. Jacques paraissait timide, ce qui trahissait du moins une sensibilité exquise : c'était une pudeur, celle des trésors et des sources, qui se cachent. « Le cœur des Favereau, nous dit-on à Jeneret, ce triste jour de septembre 1945, où nous célébrâmes ses funérailles *absente corpore*, le cœur des Favereau, l'intelligence des Lynden. » Sa mère était comtesse d'Aspremont Lynden. Ainsi caractérisait-on l'une des plus fines et des plus perspicaces intelligences qu'ait vues se révéler un professeur qui l'eut deux ans entre les mains, en 4^e et en Poésie. Il se souvient qu'à ces deux époques le petit Jacques excella. Il écrivait le français d'une façon très personnelle, c'est-à-dire au moins très sensée et très gentille. On se rappelle en particulier les gracieuses traductions qu'il faisait,

en Poésie, d'Homère et de Virgile. Aux Facultés de Namur, il sera président du cercle littéraire.

Il n'avait pas l'orgueil intellectuel, plutôt le désir de servir, et cela n'est pas sans conséquence, cela peut mener loin... Il sera de Saint-Vincent-de-Paul. Il sera scout, comme les jeunes chevaliers d'aujourd'hui. Il sera du groupe d'Orval, que constituent au cours de la guerre des esprits aussi droits et aussi réalistes que dom Jean-B. de Meester, moine de Saint-André, et le vicomte Gatien du Parc, pour lancer la jeune noblesse, elle aussi, dans l'esprit et les formes modernes du service social. C'est ainsi qu'on reverra Jacques à Maredsous, au nouvel an 1944, au rassemblement de ce groupe. Enfin il sera de l'A. S.

Quand lui vint exactement l'invitation du Maquis, c'est ce qu'il n'a pas noté dans son journal intime, et pour cause. Nous savons que, bien avant, profitant de ses va-et-vient entre Jeneret et Louvain, il a servi de courrier. Nous savons aussi que son cousin Harold d'Aspremont Lynden était un des chefs de la région : alors, l'A. S. ne pouvait le manquer. Après son examen, 2^e doctorat en Droit, à Louvain, dans l'ardeur et l'espoir que vient de raviver le débarquement, Jacques rejoint, le 31 juillet 1944, au camp de Transinne (Ardennes).

Il ne connaîtra pas longtemps, hélas ! cette vie exaltante des *out-law* à la conscience pure et à la noble cause... Le 13 août suivant, le camp est tout à coup cerné, au point du jour. Le chef, Bodlet, en sera fusillé. Jacques et ses compagnons, après quinze jours à la prison d'Arlon, prendront le chemin de l'Allemagne. En passant par Marche, dans le camion qui l'emmène vers la geôle, il a pu laisser tomber un billet destiné à sa famille, qui le montre plein d'optimisme. Tous ceux qui l'aimaient espéreront longtemps avec lui : on se fiait aux ressources de la jeunesse, même si Jacques paraissait un peu frêle, et on ne savait encore rien de la systématique horreur des bagnes nazis.

Le 3 ou le 4 septembre, Jacques et ses compagnons, au terme d'un voyage par Bruxelles et la Hollande, débar-

quèrent à Neuengamme. Ils y restèrent quatre jours aux fins de dépouillements, épilations et désinfections minutieuses que l'on sait aujourd'hui, puis furent envoyés en Kommando à Misbourg, près de Hanovre. Ils y séjourneront jusqu'au 1^{er} novembre, affectés à des travaux de terrassement et de réparation des canalisations dans une fabrique d'essence synthétique. Puis ce seront 10 jours — de vacances ? — à Neuengamme et de là, le 12, l'envoi à Meppen, à 25 kilomètres de la frontière hollandaise. « Dans ce petit kommando de 3.000 hommes, porte une note rédigée par les siens sur témoignages de compagnons survivants, la vie est effroyablement dure : travaux de terrassement (tranchées), pluies continuelles, un seul repas par jour, le soir en rentrant. La mortalité en devient telle qu'en trois semaines 700 hommes sont morts et 1.200 hors d'état de travailler. » Les Boches n'auraient pu rêver mieux, l'instinct racial de destruction — relisez *Les Brigands* de Schiller, — l'emportant sur le besoin crucial de main-d'œuvre pour l'industrie de guerre.

On croit le voir d'ici, le petit Jacques que nous avons connu, toujours un peu frêle de poitrine, un peu délicat de tout le système respiratoire, sous les affres d'une pareille saison... Pourtant c'est debout qu'il devait mourir et sa mort ne serait point vulgaire. La voici telle qu'un mineur du Pays noir, son camarade de baigne, est venu la raconter à ses parents, des mois après.

Ils rentraient un soir du travail côte à côte, Jacques et lui. Ils passent devant deux S.S. de leurs gardiens.

— Celui-ci, dit l'un à son compagnon en montrant Jacques, c'est un baron.

— Ah ! c'est un baron ! Eh bien ! Il va voir comment je les traite moi, ces gens-là !

Et la brute épaula à bout portant.

L'enfant — Jacques avait vingt ans et demi — mourut à l'infirmerie le lendemain matin, 12 décembre 1945.

Ceux qui l'ont connu savent quel précieux sacrifice il avait offert pour la Patrie.

ROBERT DE THEUX DE MONTJARDIN



Encore un enfant de grandes espérances, ce petit Robert de Theux à qui l'Ecole abbatiale ouvrait les portes de la vie, en juillet 1925, ses Humanités terminées, quand il n'avait que seize ans. Cette précocité révélait des qualités d'intelligence et de caractère avec lesquelles on réussit toujours...

De fait, l'année d'après, il sera des dix premiers sur quelque 160 candidats à la sortie de sa scientifique, à Saint-Servais de Liège, et, dans la suite, il conquerra sans accroc son diplôme d'ingénieur des mines à Louvain. Le voici bientôt en place à la fonderie Cassart à Gembloux, mais la crise économique que l'on sait le met en disponibilité. Alors, et c'est à des traits pareils qu'un caractère se révèle, Robert de Theux s'engage comme ouvrier au moulinage à l'usine d'Obourg. C'est le 15 octobre 1937. Evidemment ses qualités, ses connaissances et ses aptitudes techniques ne sauraient passer inaperçues à ses chefs, qui vont tout de suite lui confier de vraies tâches d'ingénieur.

Mais la guerre est bien proche ! Mobilisé au 12^e d'Artillerie, comme maréchal-des-logis observateur, il fera la campagne des Dix-Huit Jours jusqu'à la Lys. Il ne fut pas le seul à échapper à la captivité : le revoici donc à l'usine

Chevalier Robert de Theux de Meylandt et Montjardin, maréchal-des-logis au 12^e régiment d'Artillerie, capitaine A.R.A., né à Aywaille le 8 août 1909, décédé à Ellrich en mars 1945. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme; Croix de guerre 1940 avec palme.



d'Obourg, d'où ses chefs vont bientôt le transférer à celle de Tubize, qu'il faut remettre en marche et où on lui offre un poste de confiance.

Il faut encore bien autre chose à un chevalier de Theux et du Saint-Empire ! Après la cuisante capitulation, on a pu croire que la guerre était finie : on voit bientôt qu'il n'en est rien et que le pays est occupé, la patrie enchaînée. Alors, tout de suite, des projets d'évasions germent, vers

le dernier bastion de la liberté, où se reconstitue une force armée nationale. Robert a passé la trentaine et le voyage est bien aventureux : c'est ce que lui rappelle son directeur à qui il a confié son projet, mais nous sommes déjà en juin 1942 et Robert n'y tient plus : en compagnie d'un autre ingénieur de Fabelta, M. Romelaer, il quitte la Belgique, le 22.

Ce sera la périlleuse et palpitante aventure du voyage clandestin à travers la frontière, la ligne de démarcation, toute la France occupée. Ils arrivent assez rapidement à Lyon. Seulement là, une rafle vient de désorganiser le service et les papiers ne sont pas prêts. Finalement, on ne reçoit qu'un faux passeport : M. Romelaer part le premier, il attendra son compagnon à Lisbonne.

Entre temps, Robert de Theux, qui se démène un peu, tombe sur une organisation secrète belge qui l'apprécie tout de suite à sa valeur et lui demande son concours : il renonce alors à gagner l'île de la liberté pour devenir le courrier secret entre elle et son pays. Dès lors, il voyagera sans arrêt dans les conditions clandestines et précaires

que l'on sait : à ce jeu-là, il faut qu'on perde fatalement un jour...

Robert qui est devenu le « chef de poste central de courrier, secteur Sud » se trouve, le 10 mai 1943, dans un café de Lyon, attendant un de ses agents. Malheureusement ce dernier, qui vient d'être arrêté, « cuisiné » par des gens de métier, a « mangé le morceau » et « donné » de Theux à la Gestapo. Le voici arrêté et passé à tabac. Lui, supporte tout sans livrer le secret de son domicile, où il serait trop aisé d'établir une « souricière ». Un adroit subterfuge apprend son arrestation aux camarades de son service.

Suivent huit mois de cellule à la prison de Fresnes, agrémentés d'interrogatoires au local de la Gestapo de l'avenue Foch. Mais il semble bien qu'il soit parvenu à en imposer aux Boches : « C'était, diront certains d'entre eux, un agent de première valeur. Il a des nerfs d'acier. » A un de ses frères qui tente en vain de le voir, l'instructeur de son procès dira : « La seule chose que je puisse vous laisser entendre, c'est que votre frère a beaucoup travaillé contre les Allemands. »

En janvier 1944, c'est l'évacuation sur Buchenwald. Robert n'y fait qu'un séjour de deux mois, durs mais supportables, avant son transfert au non moins sinistre camp de Dora. Affecté là à un Kommando de réparation de routes, il a la chance de s'écraser un doigt dans un accident de travail : cela lui vaut trois semaines d'infirmerie. Mais il y fait la connaissance d'un codétenu belge, un ingénieur nommé de Froy, qui remplit au camp des fonctions de secrétaire et y jouit par là d'une certaine influence : il obtient Robert comme adjoint. De là, deux mois de soulagement pour notre bagnard.

Hélas ! au début d'août, il est, on ne sait trop comment, porté sur une liste de prisonniers destinés au Kommando d'Ellrich, de triste renommée, et de Froy, absent à ce moment, ne pourra plus rien empêcher. On sait par des rescapés les affreuses conditions de vie qui attendaient là Robert de Theux : « Vie faite de misère, de faim, de crasse,

de froid. Dévorés par la vermine, ils étaient couverts de plaies.» C'est là que peut-être il apprendra la délivrance de la Patrie bien-aimée et de là qu'il suivra les progrès de la victoire... Mais la sienne, de délivrance, la verra-t-il jamais ? Comme tous ces malheureux durent avoir le temps long !

Robert aurait tenu le coup sans doute, jusqu'à la délivrance, sans une vengeance de « capo » qui lui valut d'être envoyé, en février 1945, sur les chantiers de Wolfleben, où l'on travaillait 10 heures par jour en camisole de toile sous les intempéries de l'hiver, soutenu par le bol de rutabagas du matin et le quignon de mauvais pain du soir. Robert reconnut dès l'arrivée qu'il n'y tiendrait pas quinze jours. En effet, tout au début de mars, au cours du travail, il s'affaissa avec un gémissement. Il mourut quelques heures après. Il avait trente-six ans.

Voilà comment aujourd'hui l'on « fait chevalerie ». Un an après, un arrêté de S. A. R. le Prince-Régent de Belgique attribuait au « capitaine A. R. A. de Theux de Meylandt et Montjardin, Robert, Gabriel, Arthur » la Croix de chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme et attribution de la Croix de guerre 1940 avec palme, à titre posthume, disant qu'il « soutint très brillamment au sein d'un service de renseignements et d'action, une lutte constante contre l'envahisseur, ... contribua très activement au rapatriement d'aviateurs alliés tombés en territoire occupé, ... et succomba victime de son devoir et de son amour pour la Patrie ».

Drapeaux, inclinez-vous.

BAUDOUIN DE LIEDEKERKE



A la dernière heure de l'occupation, les héros de la plus spectaculaire conquête de l'Occident européen, se voyant tout à coup dépossédés du fruit d'un prodigieux effort guerrier, laissèrent leur rage impuissante s'exercer au petit bonheur sur de véritables adversaires, d'autant plus redoutables que cachés, sur de simples suspects et sur de parfaits innocents parmi la population civile. Baudouin de Liedekerke, victime d'une de ces rafles aveugles d'après le débarquement, fut ramassé à la suite de son frère Guillaume, comme le chauffeur de celui-ci, comme tous les hommes qui tombèrent ce jour-là, le 27 juin, à Arville, sous le regard des policiers allemands, qu'ils eussent ou non quelque rapport avec la Résistance. Il est vrai que tout ce pays, et non sans cause, inquiétait fort la Sûreté militaire... Ce n'était pas une raison pour arrêter sans discrimination ni pour condamner sans procès à la mort lente tous les mâles que la chance aurait fait rencontrer.

Baudouin de Liedekerke, lui, ne faisait rien d'autre à Arville que de diriger un home de l'Aide aux enfants de



Comte Baudouin de Liedekerke, né à Bruxelles le 19 février 1901, décédé vers le 5 avril 1945, près de Belsen.

prisonniers, à l'ombre du manoir paternel où, resté célibataire, il demeurerait toujours. Après avoir achevé ses études de Droit, au sortir de Maredsous, il ne s'était guère préoccupé que de sports, excellant au tennis, à la natation, voire à la pédale.

Depuis le début de la guerre, ce vieux garçon subissait une autre obsession : la faim, et ceci rendra son cas tantôt plus tragique et plus touchant. Constamment il se prémunissait contre les éventuelles inanitions du lendemain. Ce souci égoïste ne l'empêchait pas de se dépenser largement au service des enfants qu'il avait adoptés. Il fut donc amené lui aussi à la prison de Namur : il allait retrouver là, outre le célèbre Père Leloir, cueilli peu de jours avant sur le pont de Dinant, les victimes de la razzia du 13 juin à Maredsous : le Prieur dom Jules, le Préfet dom Chrysostome, un de leurs jeunes confrères de Saint-André, dom Samuel Stehman, et le baron René de Potesta. Le frère de Baudouin, Guillaume, partagerait les différentes étapes de sa captivité.

Après six semaines à Namur, à moins d'un mois de l'arrivée des Américains, ils furent tous embarqués vers Buchenwald, où ils séjournèrent du 10 au 13 août. Ce furent alors les travaux forcés dans une horreur que ce terme odieux était loin d'évoquer jusqu'ici. Au Kommando de Blankenburg, dans le Harz, il fallait travailler à la construction des usines souterraines, d'où bientôt sans doute, pour peu que la tempête durât, l'industrie guerrière de l'invincible Gross-Reich, plus infernale que jamais, défierait les bombardiers anglo-saxons... A creuser le sol pour les y placer, à transporter les matériaux pour les y bâtir, pierres, ciment, des équipes d'esclaves, hâves de faim et de fatigue, s'épuisaient sous la schlague... Baudouin de Liedekerke, et son frère d'ailleurs, qui étaient comtes, jouissaient à ce titre d'un renchérissement de cruauté de la part des *capos*, ces prisonniers de droit commun, dont le lourd machiavélisme des dirigeants nazis avait gagné l'utilisation en en faisant des chefs de chantiers.

Baudouin tint le coup, résigné, jusqu'à la veille vraiment de la Libération... Peut-être un moral plus inébranlable, comme l'était celui de son frère, plus « élevé » comme on dit, l'eût-il tout à fait sauvé. Il craignait la faim et le froid, trop soucieux du lendemain, quand les souffrances du jour suffisaient à terrasser les plus vaillants...

Quoi qu'il en soit, il était déjà livré à la dysenterie au moment de l'évacuation de Blankenburg devant l'avance des chars étoilés, si bien que, avec son frère Guillaume d'ailleurs, dont à partir d'ici se perd la trace, il fut mis à part pour un transport vers l'hôpital de Dora. Celui-ci se trouva lui-même évacué quand ils y arrivèrent : on les dirigea donc vers Belsen. Or c'est au cours de l'étape que Baudouin mourut d'épuisement, sans doute le 5 avril, à un mois de l'armistice.

Après les affres indicibles d'une pareille captivité, il pouvait bien accéder aux douceurs d'une autre paix...



GÉRARD D'URSEL



Au nombre des premiers engagés de la *Légion belge*, il faut signaler le comte Gérard d'Ursel. Fils de ce Wolfgang d'Ursel, notre ancien lui aussi, mort au champ d'honneur de la

guerre précédente, c'était un soldat de race. L'invasion l'avait trouvé loin des occupations virgiliennes à quoi, préparé par ses études d'ingénieur-agronome, il s'appliquait autour de son château de Grez-Doiceau : il était lieutenant au régiment de son père, le 2^e Guides. Il se conduisit brillamment au cours de la campagne malheureuse des Dix-Huit Jours, affirmant ces qualités primordiales de l'officier : une bravoure sereine et une familiarité bienveillante pour le soldat.

La capitulation qui le surprit à Zeebrugge lui ouvrit le chemin de l'exil au camp de Soest. Il n'y devait rester que trois mois, grâce à la machiavélique distinction que les Allemands introduisirent entre Flamands et Wallons. Son nom parut thiois et comme, en bon Belge, il savait

Comte Gérard d'Ursel, lieutenant au 2^e régiment de Guides, lieutenant à la Légion belge, né à Bruxelles le 5 juin 1907, décédé à Verl le 6 avril 1945.

trois phrases de notre seconde langue, on le relâcha avec quelque 600 officiers et soldats.

Mais bientôt le poids des chaînes imposées à la Patrie lui pesait et il entendit l'appel secret à la servir de nouveau en soldat... C'était le temps où germait ce qui serait un jour l'A. S., où ses cadres se constituaient. A Namur, près de lui, car, « sinistré » en 1940, il s'était installé chez ses beaux-parents au château de Villers-lez-Heest, des conciliabules se tenaient et celui qui serait un jour le chef suprême, le général Pire, se laissait recruter.

Bientôt, sollicité à son tour, Gérard répondit : présent ! Nous ne dirons pas que ce fut sans hésiter. Les sots ne le font jamais, assure La Rochefoucauld, et nous, quand nous contemplons le sacrifice de ceux qui sont restés dans la grande aventure, nous aimons d'être sûrs que ce sacrifice fut pleinement conscient, parce qu'il serait sans grand prix. Gérard d'Ursel était père de cinq enfants, dont quatre fils, auxquels il sentait bien que l'autorité paternelle pourrait un jour terriblement manquer. Il débattit la chose avec sa vaillante épouse et sollicita son consentement. Et quand elle eut acquiescé, il donna son nom.

Hélas ! on l'inscrivit. C'était une imprudence que lui-même avait recommandé de ne pas commettre. Or un jour, les limiers de la police ennemie, déjà nantis d'importants indices, descendus perquisitionner chez un Dominicain de la Sarthe qui servait de courrier et qui, prévenu, avait pris du champ, tombèrent sur un pli cacheté que le frère portier, sans défiance, avait glissé sous la porte de la cellule : ce pli contenait une liste de quelques hardis initiateurs de l'A. S., parmi lesquels Gérard d'Ursel. Il fut arrêté sans retard, le 28 octobre 1942, en même temps que le célèbre colonel van den Eynde, que l'on ne devait non plus revoir jamais...

Il connaîtra alors les ennuis et les inquiétudes d'une longue détention à la prison de Charleroi. Son moral cependant ne fléchira pas. Ses compagnons admireront

son indéfectible optimisme et apprendront à connaître avec son opiniâtre *résistance*, sa grandeur d'âme et sa ferveur de chrétien. Il « remontera » infatigablement le moral de ses camarades.

Enfin le procès est instruit et s'ouvre à Mons. Le Jeudi-Saint, 22 avril 1943, le comte Gérard d'Ursel regagne sa cellule après ces épuisantes assises avec le sourire aux lèvres et, à ses compagnons, l'abbé Marchal, curé de Wanfercée-Baulet et le lieutenant Hance, il dit simplement ce mot de soldat : foutu ! Il vient d'être condamné à mort avec trois des quatre autres accusés.

En fait, deux seulement seront fusillés. Pour lui, il bénéficiera d'un recours en grâce introduit par sa femme auprès du général von Falkenhausen, qui eut pour les Belges, on le sait, une certaine longanimité, comme un noble ennemi en pouvait éprouver. La comtesse d'Ursel avait d'ailleurs remué ciel et terre pour fléchir la rigueur des juges : l'un d'eux, von Walter, commandant de Mons, touché par M^{re} de Croÿ, n'avait pas signé l'arrêt de mort.

La cause fut donc revisée après deux mois : le lieutenant d'Ursel s'en tira avec quatre ans de travaux forcés. Au mois d'août 1943, il partit les purger en Allemagne : il n'en devait plus revenir.

On a dit les horreurs de cette captivité dans les camps allemands. Sans doute en aucun temps et sous aucune latitude, la dignité humaine ne fut plus humiliée. Après des mois d'un régime atroce au Kommando de travail de Windelsbleiche, près de Bielefeld, Gérard sera retrouvé, malade et abandonné, par un ami prêtre, qui obtiendra son envoi dans un hôpital en mars 1945. Mais il est déjà bien tard : une pneumonie se déclare, dont l'organisme épuisé par le régime du travail forcé et l'insuffisante nourriture ne pourra triompher. Le cœur, les reins fonctionnent mal. Les soins de religieuses franciscaines et d'un Père blanc allemand adoucissent ses derniers mo-

ments : il s'éteint le 6 avril 1945, à Verl, près de Gütersloh, en Westphalie.

Du moins il avait connu les heures exaltantes de la libération de la Patrie. Il avait vu les Américains s'emparer du coin d'exil où il agonisait, conscient de n'avoir pas souffert en vain. Il avait trente-huit ans.

MAURICE PIRMEZ



Ce mot si souvent entendu, et que nous avons nous-même plus d'une fois répété en guise de condoléances, devenu banal après nos hécatombes : « Ce sont les meilleurs qui s'en vont », il s'accroche à notre esprit quand nous évoquons le souvenir de Maurice Pirmez.

C'était une admirable figure de jeune homme, ce grand garçon à l'aspect si viril avec pourtant un regard si doux ! A Maredsous où nous l'avions eu peu de temps comme élève, tout petit, nous le revoyions souvent dans l'immédiat avant-guerre, car il travaillait dans le pays. On peut dire travailler : par tous les temps, par tous les chemins, inlassable, il courait à motocyclette, de l'une à l'autre des carrières que son père possédait dans la région. Il y en avait une sur le chemin de Salet, une encore entre Sosoye et Falaën par le dessus : tous nos anciens ont traversé vingt fois ces sites. D'autres encore. Maurice, qu'assista bientôt Edouard son cadet, relayait son père dans leur administration.

C'était une surveillance de tous les jours, précise et régulière. Douce aux ouvriers aussi. Ils racontaient que le jeune patron ne se gênait pas, à l'occasion, pour mettre avec eux « la main à la pâte ». Il était incapable de morgue, il avait un cœur excellent. Il n'aurait pu demander un effort sans en prendre sa part. Il était la simplicité même. « Vous ne direz pas grand-chose de lui, n'est-ce

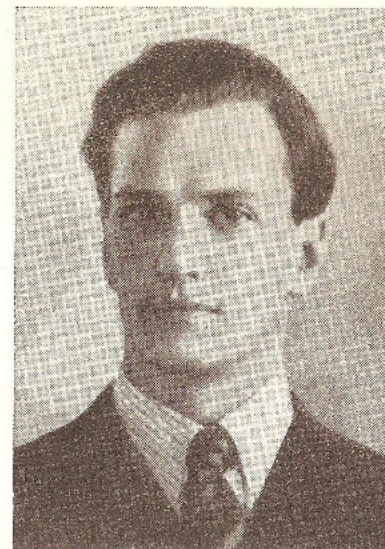
Baron Maurice Pirmez, maréchal-des-logis d'artillerie, né à Bruxelles le 1^{er} novembre 1919, décédé à Coswig le 18 avril 1945.

pas, nous demandait hier sa maman toujours endolorie. Cela lui déplairait : il était si modeste ! »

C'est tellement vrai ! A cause de tout cela que nous venons de dire, en d'autres termes parce qu'il eût fait demain un excellent patron quand, plus que jamais en notre monde social troublé, on ressent le besoin de tels chefs, le deuil de Maurice Pirmez nous apparaît cruel et nous nous redisons que, cette fois du moins, c'est bien un des meilleurs qui est parti. Le monde a besoin d'hommes comme lui.

Celui qui écrit ces lignes l'a beaucoup aimé. Cela datait d'un intérimat de quinze jours qu'il fit en Septième, n'étant encore qu'un étudiant en vacances. C'était peu avant Pâques 1932. Or il y avait sur un de ces bancs-là un petit bonhomme aux grands yeux bleus qui portait un nom vénéré dans le monde politique de la veille : le baron Pirmez, Maurice avant son petit-fils ici présent, avait couronné par la vice-présidence de la Chambre une longue et pure carrière parlementaire. Sa conduite pendant la guerre 1914-1918 avait achevé d'en faire une grande figure nationale : volontaire à cinquante ans passés, il était revenu avec les étoiles de capitaine.

Voilà ce que le petit Maurice rappelait à son professeur occasionnel. Mais ses succès scolaires étaient modestes et il arriva au débutant pédagogue de gourmander son jeune Eliacin en brandissant ces grands exemples. « Vous pensez qu'il serait très fier, Maurice, le grand-papa ? » Maurice baissait la tête. Il eut pour reconnaître ses fai-



blesses des mots désarmants d'humilité et de sincérité, des mots dont le sens, du moins, ne s'oublie pas, qui laissent voir une âme si pure, si droite, si bonne... Il y a quinze ans de cela, mais c'est comme d'hier. D'ailleurs on sait bien que, dès cet âge-là, la physionomie d'une âme est fixée.

En vérité, ses résultats furent assidûment pitoyables à Maredsous. Ses parents eurent la sagesse, comme le petit s'exaspérait en Cinquième, de l'en retirer pour l'aiguiller vers des études d'ordre plus pratique qui convenaient mieux à sa structure mentale. Tous les esprits s'accommoderaient-ils de la même discipline ? Maurice, chez les Frères d'Erquelinnes, fera d'excellentes études techniques qui le prépareront directement au service que ses conditions familiales réclament de lui. Il commencera, aussitôt après, l'activité que nous avons dite plus haut.

La mobilisation de 1939 vint bientôt mettre fin à ce bon labeur. Maurice, avec Edouard, regagna son régiment d'artillerie, dans les rangs duquel il ferait la campagne des Dix-Huit Jours avec la flamme de notre meilleure jeunesse. Mais, comme ils n'avaient point encore reçu cette étoile de sous-lieutenant qui leur eût donné charge d'âmes, ils profitèrent tous deux, au moment de la capitulation, de leur chance et de leur adresse pour brûler la politesse aux vainqueurs et se dérober à la captivité.

Ils revinrent donc au paisible manoir familial, à Acoz, le domaine où le vieil oncle Octave, le poète et le penseur, avait cultivé, entre deux séjours au bord du Rhin, des sentiments favorables à l'Allemagne de M^{me} de Stael, comme ils avaient régné chez nous avant 1870... Il est vrai qu'un jour de juin 1876, de Koenigswinter, tout près de Godesberg, il avait écrit ceci à José : « J'en étais là de mes réflexions quand le bruit cadencé d'un galop de chevaux monta jusqu'au préau. C'était un escadron de husards prussiens qui traversaient les rues de la ville, le sabre au clair. *La barbarie n'est pas morte ; elle sommeille attendant l'heure du réveil.* »

Bientôt toute la famille — retour de France ! — serait réunie à la maison et la vie d'avant recommencerait, dans les difficultés nouvelles, il est vrai, et dans la lourde atmosphère que l'on sait. Dans des conditions plus dures, Maurice reprit le travail de naguère. Il recommença avec des moyens de fortune, les quotidiennes randonnées aux carrières remises en exploitation, mais réduite et précaire. Aîné d'une famille nombreuse — cinq fils et trois filles — il entretenait vaillamment pour tous le bien patrimonial. Edouard lui prêtait main-forte et c'est à deux souvent, montés sur même moto, qu'ils sillonnèrent le pays. Jusqu'au jour où on ne les vit plus... On apprit alors que des choses affreuses s'étaient déroulées à Acoz.

Car, outre le bon travail de paix qu'ils menaient là, comment ces jeunes gens sains et forts, ces cœurs généreux, ne se fussent-ils pas laissés séduire par les attraits de la guerre secrète libératrice ? On était petit-fils du premier Maurice Pirmez, fils du président des Croix de feu de Châtelet et on avait l'ennemi souverain chez soi ! Non, non ! des armes !

— Mais, répond à Maurice un de ses ouvriers, — la plus affectueuse confiance régnait entre eux — il y en a dans le pays...

— Où cela ?

— Partout ! Tencz, André Tondelli, à Salet, a une mitraillette. Seulement, il manque une pièce...

— Apporte-la tout de même, je l'arrangerai.

Si ce souvenir nous est revenu d'un tiers, c'est peut-être que Maurice ignorait encore, à cette heure, la prudence de serpent qu'il fallait pour lutter contre la Gestapo... « Il était trop franc », nous dit-on. Il bravait l'ennemi, transportant les armes ainsi racolées dans son side-car. Seulement il s'était procuré un casque de motocycliste qui lui donnait un faux air de policier de la route. Ainsi équipé, dès le début de 1941, il se livrait sans crainte à ce dangereux trafic.

Or un jour la sollicitation vint aux châtelains d'Acoz d'un important service à rendre aux forces secrètes du

pays. Celles-ci, le F.I. notamment, auquel Maurice adhéra bientôt avec son père, avaient d'impérieux besoins de poudre. Les Pirmez en percevaient régulièrement une certaine quantité pour telle de leurs carrières qui fonctionnait, elle, irrégulièrement, laissant ainsi inemployée une portion appréciable d'explosif ; celle-ci ne serait pas perdue. Dès la fin de 1942 ou le début de 1943, ils se mirent à en distribuer à droite et à gauche, à toutes destinations inavouables, les précieux reliefs. C'est ainsi qu'un beau jour à la prison de Charleroi, une explosion superbe qui retentit joyeusement dans tout le pays, ouvrit une brèche dans le mur d'enceinte. Au moment même, non loin de là, en compagnie de sa femme, Hermann Pirmez, fiévreux et tortillant sa montre, attendait l'effet que produirait sa poudre ! Malheureusement l'opération assez hâtivement préparée ne provoqua point les évasions espérées.

C'était en tout cas matière bien dangereuse à transporter... Tant va la cruche à l'eau... Inutile de dire que le risque était consciemment couru et pleinement accepté. Le père de Maurice prévoyait l'arrestation. Il ne craignait que de parler, de dire des noms sous les tortures... et il aurait préféré mourir.

Un jour, de téméraires compagnons du F.I. s'emparèrent, aux usines Solvay, de 400 kilos de poudre. D'autres furent arrêtés. L'un même, questionné comme il faut, livra le nom d'Hermann Pirmez, bien innocent, en fait, de ce coup-ci, qu'il avait même blâmé comme une nette imprudence.

Il n'en fallait pas plus, cependant, pour amener la catastrophe sur Acoz. Le dimanche 5 mars 1944, à l'issue de la messe matinale, où un rexiste du village s'était préalablement assuré de la présence du baron et de son fils aîné — les autres frères étaient en voyage — une cinquantaine de Boches, militaires et civils, investissaient le château en un clin d'œil, non sans les cris gutturaux en usage chez cette espèce de traqueurs. Hermann et Mau-

rice Pirmez étaient immédiatement arrêtés et emmenés à la prison de Charleroi.

Fameuse prison de Charleroi ! Il en court des histoires sur son compte ! On ne peut pas dire qu'elle eût des murs de verre, mais tout de même les communications avec l'extérieur y étaient relativement faciles et multiples. Un carreau adroitement cassé, par exemple, amenait un vitrier porteur d'un billet. Des geôliers y étaient d'une vénalité sûre. Tout autour de la forteresse — oh ! du XX^e — il y avait toujours des flâneurs et des flâneuses, épouses, mères, qui, apparemment sans souci, guettaient au contraire — avec quel intérêt ou quelle angoisse ! — quelque signe à une lucarne minuscule, esquissaient vers des détenus quelque geste de tendresse ou d'encouragement.

Ainsi on prenait patience et le temps passait, qui « travaillait pour nous ». La baronne Pirmez obtint encore, à gros frais, par deux fois, que le jugement contre son mari ne fût pas rendu : on aurait dû le fusiller sur place ! Il est vrai que le bénéfice devait s'avérer minime.

Pour Maurice, au moment de l'arrestation, il relevait à peine d'une pleurésie. Des certificats médicaux véridiques affirmaient qu'il était resté quatre mois au lit. Un grief mineur le fit condamner à trois ans de prison. On avait su prouver, en effet, qu'il avait donné de l'argent à la Résistance.

A Charleroi, ils vivaient côte à côte, le père et le fils, sans pouvoir se parler ni se voir... On ne les autorisa que la veille du départ à se faire leurs adieux, car, devant l'avance alliée, il fallait évacuer la prison de Charleroi et chacun avait une destination différente. Le 4 septembre, quelques heures avant l'arrivée des premiers chars américains et tandis qu'Edouard, le second fils, rejoignait son élément du M. N. B. à Maredret, la porte de la prison s'ouvrit devant Hermann et Maurice Pirmez. Seulement dans les rangs de leurs camarades et sous bonne escorte, ils devaient passer le pont de la Sambre et gagner la gare

pour s'embarquer dans les wagons qui les emporteraient au pays de la mort lente et dure...

Hermann Pirmez échouerait finalement à Dachau, pour y mourir, le 13 février 1945, âgé de cinquante-deux ans. Maurice, notre Maurice, tint bon deux mois de plus : il avait, lui, vingt-cinq ans... Tout de même le 18 avril, à trois semaines de la victoire, horriblement réduit par l'in-humain traitement de la forteresse de Coswig, au point de ne peser plus que 37 kilos, il succombait.

Un cher souvenir le tenaillait toujours. « Dis à maman, implora-t-il le compagnon qui l'assistait, que j'ai tenu jusqu'au bout... »

Croyez-le, Madame, car votre fils était un brave. Vraiment c'est qu'il n'en pouvait plus : laissez-le reposer à présent...

CHARLES MARTENS



Quand la mort de Charles Martens vint nous surprendre, fin avril 1945, nous avions déjà un peu perdu l'habitude de voir ainsi tomber notre jeunesse. L'invasion était déjà loin et même la libération, qui nous avait coûté si cher aussi... Il avait fallu le temps de reformer des unités belges avant de les aligner à l'ennemi. Le coup ne nous en fut que plus douloureux.

Charles, d'ailleurs, il nous semblait que nous venions seulement de le revoir, devenu un grand jeune homme, droit et souple, au regard souriant, lumineux, avec une extrême douceur restée sur ses traits. Ce devait être au lendemain du débarquement qu'il était passé par Maredsous au cours de Dieu sait quelle expédition. Il nous parla très simplement de ses labeurs d'alors, surtout des pauvres qu'il visitait, des Juifs qu'il cachait, du Secours d'hiver auquel il collaborait, mais il n'attira point l'attention de ses anciens maîtres sur d'autres activités moins avouables...

Aujourd'hui, à travers cette figure séduisante d'un jeune homme plein de vie et de cœur généreux, comme le Seigneur les aimait, nous revoyons le petit garçon doux et docile mais rêveur et solitaire, un peu impénétrable,

Charles Martens, membre de l'A. S., engagé volontaire à la 1^{re} brigade belge, 2^e bataillon d'Infanterie, Scout section, né à Louvain le 10 février 1923, tué à Meeuwen (Hollande) le 20 avril 1945. Chevalier de l'Ordre de Léopold; décoré de la Croix de guerre 1940 avec palme.



qui fut notre élève en 4^e et en 3^e jusqu'au 10 mai 1940. Après cette rupture et un dernier essai chez les Joséphites à Louvain, plus près de la maison, il ne parut pas à ses parents qu'il dût continuer les Humanités. Le latin et le grec lui étaient restés opaques dans leur mystère périmé... Seulement il écrivait, en rêvant, des pages d'un français exquis, remplies de fleurs, de papillons et d'oiseaux : on en parlait dans toute l'Ecole. Ainsi

s'exprimait une âme d'une sensibilité délicieuse, une petite âme de poète, que rebutaient seulement les contraintes de l'apprentissage des Lettres... En fait, il faudra bientôt lui faire un programme d'études exprès pour lui, composé de sciences naturelles et d'art, qui donnera à cette personnalité d'un grain unique son éducation propre. Et ainsi Charles fera un jour, sans doute, de grandes choses qui étonneront, mais délicieusement, si toutefois...

Il faut le citer. Aussi bien avons-nous sous la main une liasse de poèmes classiques de forme et exquis de sentiment qui le révèlent comme nous ne le pourrions. Nous imposant la violence qu'il faut pour choisir, nous en reproduisons un, intitulé *Choix* justement.

Il y a trop de sources vives
Et trop de cris d'oiseaux dans l'air.
Il y a par delà les mers
Trop d'espace où mes songes vivent.

Il y a trop d'appels à suivre
Trop de bonheurs à respirer.

Quand cesserai-je d'espérer ?
Qui me délivrera de vivre ?

Trop de rêves, trop de souhaits,
Trop d'heures ternes ou joyeuses,
Trop d'existences lumineuses,
Que je ne connaîtrai jamais.

Je n'ai qu'un corps et qu'une vie
Et cent vies s'offrent à moi ;
Je n'ai qu'une âme et cent émois,
Tous nobles, tous purs me convient.

Mon cœur trop rempli de visions
Ne pourra choisir entre toutes
Qu'une espérance et qu'une route,
Mon cœur tendu vers l'évasion.

Qu'est-ce que l'aube me destine ?
Est-il écrit que je serai
Toute ma vie consacré
Aux mêmes besognes mesquines ?

Vers quels horizons m'en irai-je ?
Par quels chemins montants ? O poids
Angoissant et lourd de ce choix,
Qui me tourmente, qui m'assiège.

Qui a mieux dit la nostalgie et l'angoisse de la jeunesse au bord de l'infini de la vie ? Quelqu'un qui a très bien connu et compris Charles, et pour cause, en apprenant que nous voulions publier ses vers, écrivit : « Pauvre Charles ! Il serait bien intimidé et aussi, je crois, un peu fier. Il avait très peur de montrer ses poèmes car il y mettait beaucoup de lui-même. » Ainsi sentent en effet les poètes...

Tel quel, doux petit Charles, Virgile vous aurait bien compris. Mais c'est le Virgile de Marcellus, de *si modo fata sinant* et de *date manibus*... que vous évoquez maintenant, car votre *choix* fut celui de l'aventure guerrière et votre destin, de tomber en pleine jeunesse aux avant-

postes du Champ d'honneur. Si vous l'avez entrevu parmi les mille et un rêves qui vous assaillaient, sans doute lui avez-vous souri !

Donc Charles a déjà bien servi quand arrive le débarquement. Depuis décembre 1943 déjà, bras droit du Père Bruno Reynders, moine du Mont César, il n'a cessé d'abriter et de transborder les petits Juifs pourchassés. Chez lui, on l'appelle « le commis-voyageur en Juifs ». Mais en juin 1944, il entend l'appel de l'A. S. Comme il se sait ou qu'il se sent d'une race de braves — son père, M. le professeur Martens, n'est-il pas mutilé de l'autre guerre ? Son oncle n'y a-t-il pas laissé la vie ? Tous deux héros sans peur et sans reproche... — Charles s'engage. Il dut même attendre l'heure avec bien de l'impatience, quoique, en faveur de ses protégés juifs, on lui laissât, et ceci jusqu'au 25 août, une particulière liberté de mouvements.

A cette date, il rejoint, à Celles en Hainaut, pour les premiers combats libérateurs. Le dimanche 3 septembre, la section Henneton, à laquelle il appartient, arrête un convoi allemand de blindés et d'artillerie au pont de Warcoing, sur le canal de l'Espierre, action glorieuse mais meurtrière. On sait que l'ennemi se cramponnera longtemps encore au sol des Flandres : Charles dans l'A. S. le talonnera. A Mariakerke, près de Gand, notamment, il mènera quelque temps la vie des tranchées.

Hélas ! l'A. S. se voit bientôt démobiliser. Il a paru impossible de l'incorporer telle quelle dans l'armée nouvelle... Et pourtant la guerre continue. Une porte s'ouvre tout de suite aux jeunes avides d'héroïsme, celle de la glorieuse brigade Piron. Charles s'y engage dès décembre, avec son frère, au 2^e bataillon d'Infanterie « naturellement dans le groupe normalement le plus exposé (patrouilleurs : *scout section*) ». Après le minimum de temps nécessaire à une élémentaire instruction, il est envoyé au front de Hollande, ce meurtrier front de Hollande, où l'avance victorieuse stagna si longtemps sur le sol boueux...

Un jour, le 22 avril, à deux semaines de l'armistice,

« Charles et onze de ses camarades ont reçu l'ordre de faire une patrouille de reconnaissance de l'autre côté de la Meuse, encore occupée par les Allemands. La patrouille a passé la Meuse à 9 heures du soir. Les Allemands étaient encore en force. Charles a été tué le premier, après une demi-heure. Il a été frappé d'une balle dans la poitrine et est mort à peu près sur le coup. Ses camarades survivants ont assuré qu'il avait conservé jusqu'au dernier moment le plus grand calme. — L'expédition a été désastreuse : six hommes ont été tués, deux grièvement blessés, un troisième est devenu fou. Au bout de cinq heures de combat, les survivants ont été obligés de repasser la Meuse sous un feu nourri. Charles a été cité à l'Ordre du jour de la Brigade en ces termes : « Jeune engagé volontaire » plein d'idéal patriotique, faisant partie d'une section » désignée pour une mission dans les lignes ennemies, a » été mortellement frappé en se portant crânement au » devant de l'ennemi. » Il a été proposé pour la Croix de guerre à titre posthume. »

Avant d'embarquer, Charles avait eu soin d'obtenir que son frère ne fût pas du même bateau : sans quoi aucun des deux ne serait peut-être revenu.

C'est la nuit du 22 avril, à Meeuwen (Hollande) que Charles Martens, âgé de vingt-deux ans, rencontra la mort des plus braves. On a depuis épinglé sur sa tombe la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold et la Croix de guerre 1940, avec des palmes.

YVES DELOGNE



Cher Yves ! Quel contraste entre son destin et le sourire insouciant et placide, peut-être un rien narquois et malicieux, car le garçon était intelligent, sous lequel nous l'avons connu à Maredsous ! Il scandalisait un peu, il faut l'avouer, ce rire éternel, et surtout l'indolence qu'il couvrait, son professeur de Quatrième, qui lui prédisait des malheurs, sans songer bien entendu à tous ceux qui arriveraient...

Le premier fut seulement son échec à la sortie de Troisième, cette classe critique, dont Yves dut savourer une seconde fois l'amertume, non plus à Maredsous, où il était depuis sa Sixième mais à Saint-Michel que les autorités familiales jugèrent moins confortable, donc plus éducatif, pour un jeune bon-vivant. Le transfert ne devait pas changer profondément le caractère optimiste et mesuré de notre jeune ami. Du moins y réussirait-il encore sa Poésie, avant d'être exilé en province, au collège de Bastogne, en septembre 1940 : l'invasion était survenue, suivie de la famine et il était sage alors de ne pas trop s'écarter de ses bases naturelles d'approvisionnement. Pour Yves c'était Bertrix.

Sorti honnêtement de Rhétorique, il aborda la Philosophie et Lettres à Notre-Dame de la Paix : il la réussit à la ... satisfaction générale et sans doute, esprit trop juste, il aurait réussi de même son premier doctorat en

Yves Delogne, membre de l'A. S., né à Bertrix le 18 mai 1823, décédé au camp d'Oranienburg le 12 juillet 1945.

Droit si, entre temps, ne s'était ouvert le grand drame. Voici.

Vers le nouvel an 1944, Yves, qui sentait autour de lui l'agitation clandestine de toute une jeunesse se préparant à l'action guerrière, dont le signal serait donné un jour qu'on espérait proche, s'ouvrit à sa mère de ses scrupules et de ses désirs. « J'ai honte, lui dit-il, de continuer tout bourgeoisement ma vie d'étudiant, alors que mes amis, fils d'ouvriers, sont traqués, pourchassés. Je voudrais me joindre à eux... » M^{me} Delogne était veuve, Yves était son fils aîné, qui devait reprendre bientôt l'étude paternelle... Mais elle était aussi, cette fille d'un ancien président de la Chambre de Belgique, patriote comme, admirablement, tant de mères de chez nous l'ont été. Or elle avait déjà reçu, précédemment, la visite d'un officier de l'A. S., M. Demanet, qui lui avait demandé ses fils et elle n'avait que différé : le temps de s'enquérir un peu. Il ne fallait pas gaspiller le temps des études... Cette fois, elle acquiesça. Yves en fut fou de joie ; il expliqua en plaisantant à sa jeune sœur qu'il partait simple soldat mais reviendrait capitaine. « Je veux m'offrir pour les missions dangereuses », disait-il, non sans son éternel sourire... et sa pipe à l'autre coin de sa bouche.

On lui avait pourtant donné à réfléchir, en le recrutant. « Vous savez, les Boches ne font pas de prisonniers... » Et le Doyen de Bertrix, qui n'était qu'à moitié rassuré sur le caractère du mouvement, en le bénissant avant son départ, lui avait bien dit : « Sais-tu que si tu tombes dans



leurs mains, c'est la mort ? » — « Je le sais », avait-il répondu. On aime qu'il ait eu cette conscience.

C'est muni de ces encouragements qu'ils s'engagea envers l'A. S. et il allait partir quand son jeune frère, Xavier, fit comprendre que lui aussi, après tout, était bien en âge de servir : il avait dix-neuf ans, Yves, vingt et un. Ils partirent donc ensemble, le 22 mai, pour le plus beau et plus héroïque Maquis, ce Maquis des Ardennes, où, au cœur des bois, il y avait de vraies casernes en planches, où on s'exerçait, sous le couvert des arbres, au maniement des armes nouvelles tombées du ciel, où, de temps en temps, un courrier arrivé de Londres rappelait l'approche foudroyante de la Libération. Ce qu'ils en savaient était assez exaltant pour soutenir les jeunes conscrits dans leur marche vers le P. C. du commandant Benoît, alias Daniel Ryelandt, plus tard Grégoire, qui, à la tête du Secteur 5 de la Zone 5, résidait dans un fourré entre Vresse et Petit-fays, sur la Semois enchantée...

On fit connaissance avec le chef et les nouveaux camarades et on se mit au travail avec eux : il y avait notamment en chantier un dortoir pour 60 « types ». Mais le moment était incertain. Les Boches rôdaient dans le pays. La troisième nuit que Xavier et Yves dormirent là, fut troublée par le passage de camions et de chars ennemis. Il y avait lieu de se garder.

Le 25 mai, dans l'après-midi, les deux jeunes gens et un troisième furent postés à l'orée du bois en sentinelles. Et tout à coup les Boches qu'ils attendaient par devant, furent derrière eux, dans le bois... Ils eurent le temps de jeter leurs armes et de battre en retraite. Seulement, connaissant mal le bois et « plaqués » par leurs compagnons, ils se firent cueillir par les Boches embusqués au débouché du sentier : leur compte était réglé.

Heureusement ils n'avaient sur eux rien de compromettant. Au contraire leurs papiers étaient complètement en règle, jusqu'aux congés délivrés par la *Werbestelle*... Ils expliquèrent donc, en jouant les innocents, qu'ils étaient des excursionnistes surpris là par hasard. Même

ils allaient voir des cousines à Oisy, à qui on pouvait bien demander s'ils disaient vrai. L'officier prit leurs cartes d'identité et s'en fut pour un moment. Quand il revint : « Ah oui, les cousines... ! », dit-il en souriant. Il n'était pas allé les voir, mais avait montré les photos à un troisième prisonnier du groupe, qui avait reconnu les deux frères... Malheur !

On les chargea sur un camion avec dix autres prisonniers, des maquisards et des bourgmestres, une femme même. De ces douze partants deux seulement reverraient jamais les méandres ensoleillés de la Semois charmée : la meunière de Sugny et Xavier Delogne. Mais combien d'autres avaient échappé ! Le camp fut pris et mis en flammes : il fallut le refaire à côté. Au début de septembre, à l'heure du honteux repli, la radio militaire allemande invitera les fuyards à contourner la dangereuse Ardenne.

Entre temps nos jeunes amis, en passant par Charleville, étaient acheminés vers la prison de Namur. Leur mère alarmée entreprenait aussitôt toutes les démarches qu'un cœur de mère peut inspirer et que son énergie — elle est incroyable, quand il s'agit de ses enfants — peut soutenir. Dom Hugues, leur oncle, essaye aussi beaucoup de choses pour eux en même temps que pour les moines de Maredsous qui sont arrivés à Namur peu de jours après eux. Efforts stériles, tant pour les innocenter et les délivrer que seulement pour les ravitailler un peu. On trouva bien un Boche vénal qui accepta de passer des colis, mais, pour 50 francs chaque fois, il dévorait dans l'ombre les galettes maternelles... Un puissant traître de la Gestapo de Dinant, que la justice de son pays devait rattraper un jour, aurait peut-être, payé gros, fait quelque chose pour eux si, le 17 juin déjà, ils n'eussent été transportés en Allemagne : l'ennemi voulait défendre sa proie jusqu'à la dernière limite du possible.

Ce furent d'abord trois semaines d'euphorie à Buchenwald ; on vous faisait bien à peu près tous les jours une mystérieuse piquette, mais, après cela, on vous laissait tran-

quille... Aussi cela ne devait-il pas durer. Les prisonniers furent alors expédiés vers Dora, de sinistre mémoire, et affectés, de là, au Kommando de Harzungen, un « petit camp » de 4.000 hommes. Ils durent travailler, à Wolfleben, au creusement de tunnels parallèles où devaient prendre place un jour des fabriques souterraines. Un jour, après des souffrances d'hommes inouïes... Les forçats devaient travailler huit heures par jour, sans compter les quatre heures de marche, par toutes les températures, sous les coups, sans arrêt, dans des positions et des postures que le sadisme des gardiens, des *capos*, s'ingéniait à rendre plus insupportables. La sous-alimentation surtout ! Un régal était une fine tranche de pomme de terre que l'on parvenait à cuire sur une des lampes électriques qui éclairaient les mineurs... Yves trompa parfois la faim en mangeant... du tabac ! Mais elle le réveillait la nuit... Les historiens diront un jour que nulle part ni jamais il n'exista de pires conditions d'esclavage qu'en Allemagne au cours de cette guerre. *Deutschland über alles !*

Une certaine consolation était sensible à Yves : le sabotage. Un boulon dévissé, par exemple, faisait capoter le wagonnet du Decauville. Une petite pierre dans l'engrenage arrêta le tapis roulant. On profitait un peu de ces découvertes, mais le travail était terrible tout de même... La grande consolation eût dû être la nouvelle de la victoire alliée en France et en Belgique : ils l'ignorèrent jusqu'à leur propre libération. Ils surent seulement un jour qu'on se battait à Bastogne : c'était déjà la contre-offensive de von Rundstedt. Mais ils ne pouvaient comprendre. Il est vrai qu'ils avaient encore le réconfort d'être ensemble, les deux frères...

Un jour, le 20 février 1945, ils se quittèrent pour ne plus se revoir en ce monde de souffrances : le cadet fut admis à l'infirmerie. Son cas n'était pas grave, mais le médecin français, sachant son métier, s'ingénia à le compliquer et à l'étirer... Dix jours après, comme il durait toujours, Yves était envoyé à l'enfer d'Ellrich, pour continuer, dans les mêmes conditions inhumaines, l'odieux

travail des tunnels. A lui aussi bientôt une blessure valut l'hôpital : elle n'était que superficielle et légère, mais le pauvre garçon était déjà très changé, très amaigri. Le transfert d'Ellrich à Sachsenhausen-Oranienburg, déterminé, le 5 avril, par la progression foudroyante des alliés, devait l'achever. On sait dans quelles conditions inhumaines les malheureux étaient transportés. Du bétail, on lui donne encore à manger... Yves et ses compagnons connurent un jeûne de douze jours sur les trois semaines que dura leur voyage de 200 kilomètres. Dans une terrible et continuelle promiscuité, ils durent se disputer et se battre, qui sait, pour un morceau de pain... Bref, Yves arriva à Oranienburg couvert de plaies. Il avait d'ailleurs un phlegmon au pied comme il avait eu des furoncles. En plus de l'entérite et de la dysenterie. Bref il dut être aussitôt confié à un médecin : il tomba sur un Italien qui devait être un imbécile. Entre temps, c'est-à-dire trois ou quatre jours après son arrivée, il était « libéré » par les Russes...

L'Italien, constatant qu'Yves faisait de la température sans raison suffisante, le dirigea vers la section des tuberculeux. C'est là qu'il tomba entre les mains d'un admirable compatriote, le Dr Goffart. Cet homme dévoué, oublieux de soi, prolongea de plusieurs mois son exil pour subvenir aux misères qui l'entouraient. Il s'ingénia à aider le jeune homme épuisé qu'on lui remit, trouva un lit à sa taille notamment. Entre temps, le célèbre Paul Lévy, qu'on avait alerté, parvenait à le découvrir — nous sommes en zone russe ! — et à prévenir les siens. La Croix-Rouge était saisie : un avion allait rapatrier Yves et ses compagnons. Le Dr Goffart assurait qu'il vivrait. En quelque état que ce fût, il retournerait en Belgique par les airs. Et on l'attendit...

Mais Yves ne devait pas revenir. On le laissa seul Belge dans son infirmerie d'Oranienburg : le médecin qui devait l'enlever, le voyant dans le coma, absolument à bout, comprenant que c'était inutile, partit sans lui. Yves

mourut, en effet, le lendemain dans la nuit, 12 juillet 1945.

Il avait gardé, aussi longtemps que sa conscience, son espoir et son sourire. Les autorités russes lui avaient refusé un prêtre.

Son jeune frère, dont il ne cessait de se préoccuper, comme en témoigne le dernier billet qu'il dicta pour sa mère, était, sur les entrefaites, rapatrié mourant. Il fallut une foi naïve de mère — comme Jésus en admira, un jour, dans l'Évangile — pour l'arracher à la mort.

Yves avait dit une fois qu'il ne fallait pas pleurer quelqu'un qui meurt jeune et bien. « Tu comprends, c'est bien plus difficile de vivre longtemps sans flancher... » Il eut donc ce qu'il avait demandé. Pourtant son souvenir aujourd'hui nous émeut.

III

L'Armée libératrice

par dom Augustin de Brouwer

Nos anciens en Grande-Bretagne

Le sol national une fois envahi, l'île britannique attira nos anciens, avides de consacrer leurs ressources à la libération du pays. En 1940 ils n'y étaient qu'une poignée. Petit à petit, par des prodiges d'audace et d'endurance, de nouveaux arrivés remplacent les disparus et grossissent les rangs. Dès 1941 s'organise en Angleterre une petite armée de volontaires belges. Fort heureusement pour eux, et plus particulièrement pour nos anciens, ils allaient trouver bientôt leur point d'appui moral en l'aumônier de la place de Londres, dom Athanase DE CONINCK. L'Ecole abbatiale avait gardé de lui le souvenir d'un surveillant éminemment sympathique, allègre et droit, d'une patience et d'une bonté à lasser l'acharnement des mioches les plus énervés ; quel animateur fut doué d'un oubli de soi-même plus absolu ! Ces qualités, tous nos soldats en éprouveront le rayonnement à partir de 1942. C'est toute une histoire.

Au début de la guerre, dom Athanase était trop utile au Prieuré bénédictin de Glenstal, en Irlande, pour qu'on lui permît de s'engager. Mais en 1942 le voici rappelé comme aumônier de la R. A. F. Ce poste ne lui offrait qu'un apostolat médiocre : les 2.000 hommes des forces belges disposaient déjà de six aumôniers et de quinze brancardiers prêtres. Très vite dom Athanase aperçoit une lacune : il manque un aumônier de la place de Londres. Il sollicite la création de ce poste et l'obtient, non sans s'être heurté à quelques mesquineries. Aussitôt nommé, à l'œuvre ! Il s'agit d'abord de créer un centre pour accueillir les soldats répartis dans les bureaux de Londres, ceux qui doivent s'y rendre et les nouveaux arrivants. L'idée fait son chemin parmi les autorités militaires et administra-

tives. On découvre, Chester Square 14, un immeuble qu'une généreuse famille londonienne est disposée à céder gratuitement, à condition que la Belgique prenne à sa charge les lourds impôts qui le frappent. Grâce au souci de M. Hubert PIERLOT, Premier ministre et ministre de la Guerre, d'assurer le bien-être moral de nos hommes, le Gouvernement accepte, alloue un premier crédit d'installation. Petit à petit tout prend corps, on obtient les autorisations anglaises, on forme un comité de gestion, les autorités se montrent de plus en plus favorables et finalement le « Belgian Army Hostel » ouvre ses portes. Il offre aux soldats belges une réconfortante impression de chez soi, et l'hospitalité la plus économique. Trente-cinq chambres ne désemplissent pas, on y sert jusque trois cents dîners par jour, des dîners qui dégagent le fumet du terroir. Entouré de bien des dévouements, dom Athanase, « the right man in the right place », est l'âme de cet organisme. Il accueille tout le monde, réconforte, rassure, fait prendre patience, écrit, sans préjudice de ses visites aux hôpitaux. Grâce à sa présence, nos anciens plus particulièrement sont mis en confiance par un accueil fraternel. Ils s'évadent de Belgique et affluent de plus en plus nombreux. Une cinquantaine au total aura gagné l'Angleterre. Si l'on se rappelle combien peu de Belges ont réussi ce tour de force, on trouvera que c'est une proportion extraordinaire pour une école qui ne lance dans la vie qu'une douzaine de rhétoriciens par an ; on y verra l'indice d'un « cran » qui dépasse la commune mesure.

Pris dans son ensemble, ce groupe d'anciens élèves tranchait sur beaucoup d'autres (beaucoup hélas !) tant par leur conduite que par leur vie religieuse, au point de frapper les observateurs impartiaux. Ils se montraient fort généreux et très droits, sans crainte de leurs convictions chrétiennes ; très humains aussi, capables de se lier avec tous les hommes et de se soucier des autres. A peine pourrait-on en citer un qui ne nous ait point fait honneur ; encore n'avait-il fait à l'Ecole qu'un bref passage...

Ils aimaient se retrouver et fraterniser, même s'ils ne s'étaient pas connus auparavant. C'est au point qu'on put organiser en janvier 1944 une réunion d'une quinzaine d'anciens autour de trois Pères bénédictins. Signalons encore que dom Athanase bénit les mariages de deux d'entre eux, Jean VAN DEN BOSCH et Robert DE LESSEPS.

Lors de sa deuxième visite à Londres (juin 1945), Sa Majesté la reine Elisabeth tint à visiter longuement l'Hôtel et à féliciter très chaleureusement tous les animateurs du home.

Beaucoup des nôtres aimaient aussi se réconforter à Pembroke Square, où la comtesse de Bousies avait eu l'art de faire de sa maison un centre vraiment accueillant. Ils s'y retrouvaient en un milieu moins populaire, qui leur rappelait davantage l'ambiance familiale, et l'on ne sait guère de meilleur soutien moral pour un exilé !

Sept de ces braves ont eu l'honneur de consommer le sacrifice que presque tous avaient consenti.

RODOLPHE DE HEMRICOURT DE GRUNNE



La jeune génération de la famille DE HEMRICOURT DE GRUNNE ne devait pas abandonner aux vétérans de l'autre guerre le privilège de sceller d'une mort héroïque le culte joyeux du devoir. Rodolphe nous a laissé de son passage à l'Ecole le souvenir d'un joyeux garnement, vif et primesautier, dont la fantaisie heurtait un peu souvent les barreaux de la discipline. Il ne pouvait s'épanouir qu'au grand air, rien d'étonnant que l'aviation l'ait attiré, passionné même, lorsqu'il y sentit sa maîtrise.

A vingt ans il décroche, en sept heures de vol, son brevet de pilote civil à Gosselies. Mais, grosse déception, l'armée, trop exigeante en matière d'acuité visuelle, ne l'autorise pas à servir dans son arme de prédilection. Il se dédommage pendant la guerre d'Espagne ; totaliser, en trois ans, 900 heures de vol en service commandé, quelle ivresse ! Mais aussi quel enrichissement ! Rentré au pays, il apporte à l'aviation belge l'appoint précieux de son expérience des appareils et des méthodes de pilotage allemands ; au camp de Wevelghem, près d'Ypres, il se familiarise rapidement avec les avions de modèle britannique en usage chez nous.

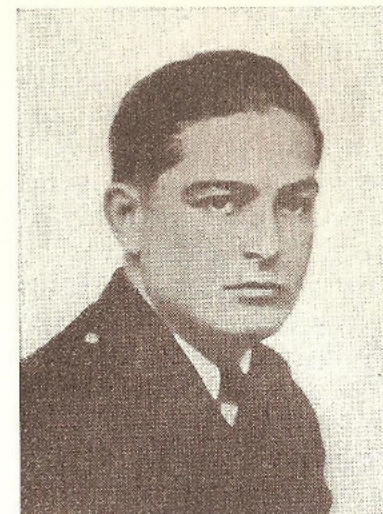
Hélas ! le matin du 10 mai, sans avertissement, les

Comte Rodolphe de Hemricourt de Grunne, sous-lieutenant aviateur, Flying officer R.A.F., né à Bruxelles le 18 novembre 1911, disparu le 21 mai 1941. Croix de guerre belge avec 4 palmes, Medalla militar individual, Medalla de la campana, dos Crocces del merito militar con distintivo rojo, una Cruz de guerra.

superbes « Hurricane » furent écrasés au sol, à l'aérodrome de Schaffen, par les bombardiers allemands, et Rodolphe ne put qu'assister impuissant à la débâcle. A force de courage et d'audace, il parvint cependant, ainsi que seize hommes de son groupe, dont la plupart furent tués, à gagner l'Angleterre. Pas question de s'y mettre à l'abri, mais volonté farouche de lutter. La R. A. F. en donna bientôt l'occasion : dès août

1940, au cours des raids massifs des bombardiers nazis, il eut le bonheur d'abattre consécutivement, trois jours de suite, trois avions ennemis. Mais, le 18, son chasseur est frappé par un Dornier ; deux obus ont percé le réservoir d'essence qui prend feu. Rodolphe s'acharne cependant à sauver son appareil : à cette heure critique où se décide le sort de la guerre ils sont rares et précieux. Il ne se résigne à renverser le sien, pour se précipiter de cette fournaise dans le vide, que lorsque les flammes lui lèchent le corps. Il racontait plus tard avec humour que la sensation de fraîcheur lui parut si exquise qu'il en oubliait d'ouvrir son parachute ! Ramassé atrocement brûlé à la figure, aux mains et aux jambes, entouré des meilleurs soins dans un grand hôpital de Londres, les yeux fermés par les brûlures, une seule angoisse le tourmentait : pourrait-il jamais reprendre les commandes, voler, se battre encore ? « Je puis vous assurer, écrira-t-il plus tard, que cela fait rudement mal, et que si l'enfer fait subir cela pendant toute l'éternité, mieux vaut ne pas y aller. »

A peine convalescent, il revendique le droit de repren-



dre du service actif. Mais les brûlures profondes sont longues à guérir. Les médecins ne purent le libérer qu'après quatre mois d'hôpital, suivis d'un congé de convalescence à Lisbonne (du 6 février au 23 avril 1941). Les amis qu'il retrouva là furent frappés par « ce je ne sais quoi d'achevé » que la souffrance et la vision de la mort avaient ajouté à son charme naturel. Resté frais comme un enfant par la ferveur de sa prière, par son entrain à jouer avec les petits, on le trouvait tout autre à la légation : un homme, consulté, écouté, calme, sûr de lui, n'ayant gardé de sa jeunesse que son grand rire contagieux, irrésistible et si profondément sympathique. Désormais plus que jamais il appliquait le conseil du Seigneur : « Soyez prêts. » Prêt à la vie et prêt à la quitter. Son sacrifice était fait, il en parlait sans tristesse, avec le pressentiment qu'il aurait à le consommer bientôt. Enfin complètement guéri, sauf d'une main, le 28 avril il peut rejoindre avec enthousiasme son escadrille, la 609^e, alors cantonnée à Biggin Hill. Il ne s'y dépensera plus longtemps. Elle avait alors mission d'« anges gardiens », protecteurs de bombardiers. C'est ainsi que le 21 mai 1941, trois groupes de quatre Spitfires décollèrent pour rejoindre au-dessus de la Manche les quatorze avions qui revenaient d'un bombardement de Gravelines. Les chasseurs volant à 4 ou 5.000 mètres les aperçoivent bientôt au-dessous d'eux. Quelques minutes après se présentent plusieurs petites formations de Messerschmidt 109, un violent et rapide combat s'engage, au cours duquel Rodolphe, voyant son chef menacé, se porte à son secours et détourne sur lui-même le feu de l'ennemi. Son appareil est atteint, une aile se détache. Les camarades assistent, navrés, à la longue descente du parachute qui ne fut bientôt plus qu'un point blanc au milieu de l'immensité liquide. L'aviation belge perdait en lui un de ses meilleurs entraîneurs. Personne n'était plus aimé, plus accueillant aux nouveaux venus.

Incurable optimiste, il abordait tout avec un entrain et un courage tranquille, qui lui faisaient traverser gaiement

les brouillards les plus opaques. Son physique athlétique, le reflet, dans toute sa conduite, d'une finesse de race et d'éducation jointe à une charmante simplicité et au dédain de la mort, lui donnaient un extraordinaire ascendant, auquel sa disparition n'a pas mis fin. « La photographie de Rodolphe, écrivait le chef de sa promotion, pour qui nous avons une si grande et si respectueuse admiration, et dont nous vénérions la mémoire, avec la volonté bien arrêtée de suivre un exemple si pur, sera comme une présence morale qui animera d'un souffle inlassable nos voies et nos actes au cours des mois à venir. Elle réconfortera les lassés, assagira les écervelés, et représentera au sein de notre promotion, l'idéal que chacun s'efforce d'atteindre. »

JACQUES D'URSEL



Ses traditions de religion, d'honneur, de devoir et de justice devaient amener la vieille famille ducale d'Ursel à payer pour la libération du pays un tribut particulièrement lourd de souffrances et de sang. Le comte Jacques d'Ursel précéda son frère Antoine sur les sommets. Personne n'y fut moins que lui poussé par le goût de l'aventure ou de l'action violente. C'était un être délicieux, tout en nuances et en délicatesse, très sensitif ; il aimait se tenir dans l'ombre, pousser les autres aux premières places, se réserver le dévouement obscur, sans relief apparent, l'effort désintéressé. Il comprenait les autres, savait se mettre à leur point de vue pour les aider davantage. Cette humilité qui s'ignore, cette charité, son sens de la justice, sa finesse faisaient de lui un conseiller moral très écouté et l'arbitre des situations difficiles. Avec tant de jugement il ne pouvait être mondain ; il aimait rentrer tôt, causer longuement, dans un « cœur à cœur » exquis, avec sa mère qu'il enveloppait d'une tendresse touchante. « La maison : ces deux petits mots qui résument tout lorsqu'on n'y est plus, mais c'est toi, avec toute l'atmosphère de bonté, de dévouement, que tu as eu le don d'y répandre », lui écrivait-il d'Angleterre.

Il trouvait parfois dans son talent poétique un dérivatif, un moyen d'évasion des aspects gris ou vulgaires de

Comte Jacques d'Ursel, sous-lieutenant à la R. A. F., né le 25 septembre 1905 à Sempst, décédé le 6 août 1942 ; décoré de la Croix de guerre avec palme.

l'existence. Mais, trop défiant de lui-même, il sacrifiait ses œuvres sans pitié. Il aimait aussi fuir dans les recoins inconnus du vieux Bruxelles, dont les pierres lui confiaient leur humble histoire oubliée.

N'allez pas en faire cependant un timide, replié dans l'inaction. Il se prodiguait au Club d'aviation de Bruxelles, qu'il dirigea avec un désintéressement sans limites les années précédant la guerre ; il y fit preuve

maintes fois de droiture morale, de sens de l'honneur, de patience et de talent pacificateur. Il aimait ce sport et conquit bien des trophées, tantôt comme membre de l'escadrille, tantôt à bord de son avion personnel.

Ainsi la guerre le trouva prêt, moralement et techniquement. En 1939, il était attaché à l'aérodrome d'Evere. Il dut faire une dure « campagne des Dix-Huits Jours », sur laquelle nous manquons de détails, car la plupart de ses amis ont été tués. Il raconte lui-même à sa mère comment il résolut le cas de conscience militaire du mois de juin. « J'étais alors en garnison dans un petit village au nord de Toulouse. Un soir, l'ordre arriva de rendre ses armes... (ceci quatre ou cinq jours avant l'armistice français). Je me suis donné une heure de méditation pour trouver où était mon devoir : désertir pour continuer la lutte ou obtempérer à l'ordre rigoureux de mes chefs.

» Mes pas me conduisirent à l'humble église de ce village méridional. Là, seul devant Dieu et ma conscience, j'ai prié pour obtenir la grâce de trouver la voie à suivre. Très rapidement et sans hésitation possible, j'ai vu que



mon destin était de lutter jusqu'à la défaite du nazisme et la libération complète de mon pays. Je me souviens très nettement des arguments qui me vinrent à l'esprit. Du point de vue chrétien, la lutte contre le nazisme était une croisade contre la destruction de l'idée de Dieu parmi les peuples, le principe de l'Etat régnant sur le pays et les âmes étant incompatible avec notre morale religieuse. Du point de vue national, le seul espoir de libérer le pays du joug de l'envahisseur était et est de collaborer dans la mesure la plus large avec ceux qui continueraient à lui résister. De plus, voyant pour la seconde fois les hordes allemandes envahir ma patrie, je ne pouvais admettre le principe brutal de « La Force prime le Droit ». Du point de vue personnel enfin, célibataire, je n'avais pas l'excuse sentimentale de devoir soutenir ma famille ; faible argument, je l'avoue, mais qui a détourné trop de nos chefs de leur conscience de soldat. Je n'avais pas de commandement à assurer, pas d'hommes à devoir éventuellement ramener en Belgique ou... en Allemagne. Enfin l'exemple de ma famille durant la dernière guerre me montrait suffisamment l'obligation d'un de ses membres face à l'ennemi. »

Ainsi résolu, aidé par deux de ses parents, il parvint, Dieu sait comment, à Oran, où, dit-il, deux femmes charitables « spontanément me donnèrent à manger et me logèrent à une époque terrible où j'ai connu la faim ». Nous savons moins encore comment il passa de l'Afrique du Nord, où il avait surestimé le patriotisme français, en Angleterre. Jacques est toujours si modeste. « Je n'ai pas fait de journal. Tant de gens eurent une vie tellement plus mouvementée que la mienne, que je me sentirais honteux de raconter ma petite histoire sans gloire. » « En soldat j'ai obéi aux ordres qu'on m'a donnés, et bien souvent la rage au cœur. J'étais venu avec l'espoir de me battre tout de suite, mais hélas, trop âgé (Jacques avait trente-quatre ans) pour servir dans la R. A. F. en première ligne, on me confia un rôle d'instructeur. Après avoir été breveté comme tel dans une école d'instructeurs

anglais, je fis de mon mieux pour apprendre le métier aux jeunes Belges, aux Français libres et aux Anglais. Cette place à l'arrière me rongea le cœur, je me sens encore si jeune, et puis ce n'est pas dans les traditions de notre famille. Après avoir obéi pendant de longs mois, j'ai estimé avoir droit de servir mon pays en allant au combat. Cet honneur, je l'ai réclamé de toutes mes forces, de toute mon énergie et j'ai fini par convaincre mes chefs anglais. Je suis le seul de la famille ici, il faut donc que je travaille pour tous, et puis chaque Belge ici ne doit-il pas faire plus que son devoir ? »

Il obtient ainsi le commandement du plus gros bombardier de ce moment-là. Lorsque les vibrations puissantes des avant-coureurs de la libération faisaient gronder l'air nocturne et battre d'espoir les cœurs belges, Jacques parfois nous survolait. Il prit part notamment à des missions spéciales en pays occupés, sur lesquelles le secret fut bien gardé, et à six ou sept raids très importants sur l'Allemagne. Laissons-le raconter lui-même. « Le travail de la journée consiste presque uniquement à l'essai des avions pour leur mission de nuit. Vers la fin de l'après-midi il y a conférence... Tous les équipages participant à l'attaque se réunissent... tous les détails et renseignements disponibles leur sont donnés... Sur les grandes cartes de l'Europe accrochées au tableau noir, des rubans de couleur indiquent les voies à suivre pour l'attaque et pour le retour, les zones à éviter et tous les autres détails... A l'heure dite nous décollons, et me voici en route pour mon premier raid. Rien de spécial à dire pour le vol au-dessus de l'Angleterre et de la mer du Nord. Voici la côte hollandaise... nous la traversons sans incidents. Dix minutes s'écoulent, puis, subitement, de petits points lumineux apparaissent un peu partout au sol : le tir de barrage commence. Soudain le ciel s'illumine et des quantités de fusées à parachute descendent lentement dans le lointain. On dirait une grande artère brillamment illuminée. C'est Essen : les premiers avions sont arrivés et ont illuminé l'objectif. Aussitôt un

immense tir de barrage commence : les obus lumineux tracent dans l'air de petits traits saccadés rouges et verts. Mais de gigantesques lueurs partent du sol : les bombes commencent à tomber... des petits feux follets rouges marquent les incendies naissants. Nous restons vingt-cinq minutes au-dessus d'Essen. Mon impression : c'est grandiose, c'est dramatique, mais ma foi c'est beaucoup moins terrible que je ne l'imaginais. Toutefois le lendemain je pensais un peu différemment. Je m'attendais à voir le ciel sillonné de projecteurs, mais il y en avait fort peu et ils étaient fort loin. Quant aux canons de la défense terrestre, ils me semblaient tirer pour les autres... Comme nous étions fort nombreux, je voyais souvent des avions nous dépasser, et ceux de dessous se détachaient nettement sur les lueurs des incendies au sol. « *Bombs gone!* » « Bombes lâchées !... », dit soudain la voix du bombardier. Nous quittons Essen et regagnons la côte ; tout est calme, sauf quelques projecteurs qui essayent de nous atteindre. Arrivé à la mer, je regarde derrière nous, et je puis voir Essen qui brûle au loin. Enfin voici la côte anglaise..., l'aérodrome. »

Plus tard il décrit un envol vers Hambourg : « Mon Halifax doit être reconnaissable, avec son immense drapeau belge peint à l'avant, et que surmonte une petite série de bombes à croix gammées représentant chacune un raid. Il n'y en a pas encore beaucoup et je dois être bien modeste vis-à-vis de mes camarades qui arborent fièrement une longue série. Mais mon dernier mot n'est pas dit, et mon ambition est qu'elles fassent le tour de l'avion. Pourquoi pas ? »

Il ne se faisait pourtant aucune illusion sur les risques (les six dixièmes des effectifs belges engagés dans les bombardiers n'en revinrent pas) mais il les avait acceptés. « Dis-toi bien que, quelle que soit ma destinée, je l'ai acceptée d'avance, écrivait-il à sa sœur, sachant clairement ce que j'ai entrepris. Je ne laisse rien derrière moi, mon devoir est de donner le maximum et d'être toujours prêt à paraître devant Dieu. Ce sont les deux principes de

ma vie actuelle, et je ferai l'impossible pour y être fidèle. » Et à sa mère : « Je serai toujours digne, avec la grâce de Dieu, de mes titres de Chrétien et de Belge comme je te l'ai promis le jour de mon départ en guerre. Je sais que pour toi la plus grande consolation, si Dieu me rappelait à lui, serait d'être certaine que ton fils soit digne de paraître devant lui. Maman chérie, je suis et je serai prêt. »

C'est ainsi qu'une nuit, la nuit du 6 au 7 août 1942, Dieu accepta son sacrifice. L'avion ne revint pas d'un raid sur Duisbourg ; personne n'a raconté comment il avait disparu ; les flots muets ont rejeté, sur une plage de la Hollande du Nord, le corps d'un de ses mitrailleurs.

Jacques recueille maintenant le fruit de l'esprit profondément religieux dans lequel il dirigeait de si attachantes vertus, le fruit aussi de l'apostolat qu'il exerçait discrètement parmi ses amis. Il a, nous le savons, amené un ménage libre penseur à regarder la vérité, à l'aimer et à la comprendre, il les a orientés vers un prêtre éclairé, si bien qu'un jour, à la Nonciature, un double baptême, où il était parrain, leur donna la joie parfaite. Il a pu de même, par des avis prudents et fermes, toujours bien accueillis parce qu'on les savait enveloppés d'affection, restaurer un jeune ménage dont le bonheur s'en allait à la dérive. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre.

Aucune vertu morale n'est parfaitement belle si la vertu complémentaire ne lui fait équilibre. Jacques a mérité la couronne des forts parce qu'il a trouvé dans sa charité chrétienne le secret d'unir la douceur à la force.

JEAN DE SELYS LONGCHAMPS



Lui non plus n'est pas rentré nous raconter l'odyssée de sa vie montante, et c'est doublement déplorable, car ses amis étaient frappés de son art de raconter les anecdotes et de donner de l'intérêt à tout ce qu'il disait.

Il allait avoir vingt-huit ans quand la guerre éclata. Il nous en voudrait de ne pas l'avouer avec l'humble sincérité qu'il savait y mettre, il n'avait pas trouvé le moyen de remplir sa jeunesse d'une manière aussi belle et utile que l'auraient demandé sa foi, son éducation et ses traditions ancestrales ; elles ne donneront tout leur fruit que dans la tourmente où il se ressaisira.

Comme plusieurs des nôtres il avait fait son service militaire au 1^{er} régiment de Guides où il était sous-lieutenant. C'est à ce titre qu'au mois de mai 1940, les bicyclettes ayant remplacé les chevaux, il était détaché au groupe cycliste de la 17^e division d'Infanterie.

Pendant la campagne des Dix-Huit Jours il prend une part active à de rudes combats : d'abord la défense de la Meuse et du canal Albert aux environs de Lanaeken, puis, après un premier repli, divers combats sur la nouvelle position de la Gette ; le 27 mai enfin, au cours de la réaction suprême de l'armée belge, il défend avec ses

Baron Jean de Selys Longchamps, officier de réserve au 1^{er} régiment de Guides, Flying officer R.A.F., né à Bruxelles le 31 mai 1912, tué le 16 août 1943. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme ; décoré de la Croix de guerre avec palme et de la distinguished Flying Cross.

cyclistes les abords de la Lys.

La capitulation ouvre une phase particulièrement mouvementée de son existence. Il est un des rares combattants belges qui parviennent à s'embarquer immédiatement pour l'Angleterre. Comme il n'est pas homme à renoncer à la lutte, il repasse en France : on espérait à ce moment que sa résistance permettrait la constitution d'une nouvelle unité blindée belge. Frêle

espoir, vite anéanti par l'armistice de juin entre la France et l'Allemagne. Jean parvient alors à s'embarquer clandestinement à Marseille sur un cargo grec et débarque à Gibraltar. Seulement les Anglais ne savent que faire de lui. Ils cherchent pourtant un homme capable de passer en Afrique et d'y porter les plans de leur nouvel aérodrome. Les aviateurs français désireux de poursuivre la lutte pourraient ainsi rallier les forces britanniques. Enchanté d'être mis d'emblée à si périlleuse épreuve, Jean accepte la mission et s'embarque. Il arrive ainsi en rade d'Oran le jour de la bataille de Mers-el-Kébir, et, du pont de son bateau, assiste à toute la canonnade.

Sa mission remplie, Jean se disposait à rallier l'Angleterre, quand un devoir familial l'oblige à différer son projet : son frère François, gravement blessé, est en danger à l'hôpital militaire de Pau et l'appelle. Jean parvient à le rejoindre, le réconforte et assiste, tout heureux, au début de sa convalescence. A peine rassuré de ce côté, il se rembarque pour l'Algérie. Après de nombreuses péripéties (on devine combien tous ces déplacements exigent



d'audace, de sang-froid, de souplesse et d'endurance), il parvient à Tanger, d'où il gagne l'Angleterre. Nous sommes au début de 1941. Sa vie dès lors va se stabiliser, — pour autant que la vie d'un pilote de chasse puisse être stable. Car c'est l'aviation qui le tente le plus. Par malheur sa carte d'identité atteste qu'il atteint la limite d'âge. Nous ne reconnâtrions plus notre ancien élève si le respect d'un règlement venait à le paralyser ! Sans hésiter, il se rajeunit et arrive à ses fins : souple et nerveux comme il est, il conquiert rapidement ses grades. Il apprend désormais à vivre en présence de la grande éducatrice, la mort.

Un jour son âme se recueille, survole les événements quotidiens et les activités fébriles, prend de la hauteur et explore l'ensemble de sa vie : « Vendredi-Saint 1941, note-t-il en son journal de guerre. Pourquoi en ce Vendredi-Saint suis-je triste ? Ai-je le pressentiment que je ne reverrai jamais ici-bas les êtres qui me sont chers ? Peut-être aussi parce que davantage aujourd'hui j'envisage la mort sans inquiétude. Elle sera pour moi, non une fin, que je redoute, mais, si elle peut me surprendre en vol, mieux encore en combat, le point final tel que je le souhaite, d'une époque de mon existence où j'ai cru vivre comme je croyais devoir le faire.

» J'écris cette page ce soir afin que papa et maman sachent que j'ai eu la grâce d'achever cette vie, dont la jeunesse leur avait donné quelque inquiétude, comme je suis sûr qu'ils aimaient que je l'achève. J'ai vécu près de trente ans sans me soucier des devoirs que j'avais à remplir. Par atavisme et par éducation uniquement, il m'a été donné de ne point faire de tort autour de moi. Je ne me suis guère efforcé de faire le bien ; la guerre m'a obligé de penser aux autres, je l'ai faite du mieux que j'ai pu.

» Je remercie mes parents de m'avoir inculqué le sens de l'honneur, l'amour de mon Pays et de mon Roi, la foi en la doctrine catholique.

» Je remercie mes parents encore et mes éducateurs de m'avoir aidé à être le chrétien que je suis. C'est grâce à

eux que j'ai pu donner à la guerre que je mène le caractère que je veux qu'elle ait : de lutte pour la sauvegarde de l'Eglise catholique romaine dans mon pays.

» A tous ceux qui m'ont fait tel que je suis aujourd'hui, j'offre ma vie pour ce qu'ils m'ont donné, afin que ce que j'ai reçu d'eux ils puissent le donner à ceux qui me suivront.

» Je n'envisage pas la mort comme une fuite, comme une solution facile à une vie qu'il est parfois si difficile de mener droite et claire. Mais si la mort doit venir, je la désire utile à quelque chose de grand et de beau, afin qu'elle rachète un peu ce que ma jeunesse a eu de mesquin et de terne. »

On ne saurait trop admirer la droiture d'une âme capable de jeter un regard si sincère sur elle-même et de se peindre sans fard. De fait Jean n'avait pas la patience qu'exigent la routine et l'ennui des petites besognes quotidiennes, il n'avait pas le don d'en saisir la noblesse ou d'y mettre de la beauté, mais il avait les qualités fondamentales qui poussent à faire mieux que la moyenne dans les circonstances exceptionnelles. Grâce à Dieu elles lui seront abondamment offertes désormais, et nous pouvons être sûrs que l'ascension spirituelle dont il traçait l'esquisse en 1941 l'avait déjà mené à d'étonnantes hauteurs quand Dieu l'accueillit deux ans plus tard.

Il appartient à la fameuse 609^e escadrille, chaude encore du souvenir et de l'exemple de Rodolphe DE GRUNNE. Il prend ainsi part à toutes sortes d'opérations de la R.A.F., tant de jour que de nuit, sur les côtes françaises et belges, collabore à la défense des côtes anglaises, de la Manche, du Pas-de-Calais, de la mer du Nord ; il bombarde les voies de communication en Belgique et en France, abat plusieurs avions et coule de nombreux bateaux ennemis. Heures exaltantes ! Ses grandes passions sont les courses en Belgique et les émotions de l'aviateur de chasse. Un jour, dont les Bruxellois ont gardé le souvenir (c'était le 20 janvier 1943), il se laisse tenter par le désir de frapper un coup d'éclat : sa mission de bombardement sur les

chemins de fer belges terminée, il vole vers Bruxelles, y simule une chute retentissante, se redresse brusquement et mitraille l'immeuble de la Gestapo, aux fenêtres duquel les Allemands s'étaient précipités pour assister à la dégringolade.

De telles initiatives cependant sont moins appréciées des chefs que du public. Ils savent mieux le prix de la discipline, le danger des actions non concertées. Si Jean est peu après nommé capitaine et décoré, c'est indépendamment de son exploit, en raison d'une valeur personnelle extraordinaire faite de courage, de persévérance et de volonté de réussir.

Entre temps à Londres il fréquente des groupes très divers ; partout on aime le voir arriver, car il est charmant causeur et excellent ami, encore qu'il ne livre pas volontiers au premier venu le secret de sa séduction, l'enrichissement de sa vie intérieure dans le don total de soi.

Le 16 août 1943, rentrant d'une mission, son appareil, sans doute endommagé, s'écrase au sol. Jean est tué et scelle d'une garantie de n'en pas déchoir la plus belle époque de son existence. Fixé pour l'éternité au niveau de l'héroïsme chrétien, elle recevait du Seigneur le point final qu'il avait souhaité.

La gloire humaine ne lui fit pas défaut. Après que la presse eut narré maintes fois ses exploits, une cérémonie officielle eut lieu en son honneur le 20 janvier 1947, à Bruxelles. Une plaque de bronze fut posée sur l'immeuble de l'avenue Louise qu'il avait canonné, et son geste fut exalté par le bourgmestre de la ville et par le ministre de la Défense nationale.

PIERRE DE THEUX DE MONTJARDIN



Pierre de Theux s'engagea dans l'armée en 1936, et conquît la maîtrise de l'air au 3^e régiment d'Aéronautique, aux écoles d'Evere et de Wevelghem. A l'époque de la mobilisation de 1939 il est promu sous-lieutenant de réserve. Il n'a rien d'un retentissant prédicateur d'héroïsme. Il adore les autos (quand tout va bien) et les sports, mais passe pour un nonchalant. En fait cependant son tempérament lui assurera dans la bataille une maîtrise absolue de ses nerfs et un calme mépris du danger, par lesquels il surpassera les matamores les plus tapageurs. Son appareil échappa aux attaques traîtresses du 10 mai, et s'efforça de rendre à notre armée, si dépourvue de forces aériennes, tous les services possibles. Pauvres machines démodées, isolées dans un ciel où l'aviation alliée est désespérément absente, en face d'une supériorité allemande écrasante.

Le 15 mai il accomplit une mission de reconnaissance, survole l'Escaut et Lierre, puis le canal Albert, Herenthals. Le tir précis de l'ennemi l'encadre de plus en plus

Chevalier Pierre de Theux de Meylandt et Montjardin, lieutenant aviateur, Flying officer R.A.F., né à Ixelles le 25 janvier 1913, décédé au large des Iles de la Frise le 11 août 1944. Croix des évadés.



étroitement, de toutes parts les ailes sont criblées. Près de son ami le lieutenant Edouard Dierickx, Pierre pilote avec maîtrise. Tout à coup « les commandes de profondeur sont coupées », l'avion n'obéit plus, pique, moteur intact, vers le sol..., vers une ligne à haute tension. Un coup sec ! L'hélice a passé à travers les fils, que brisent les haubans ; l'appareil s'écrase, culbute, roues en l'air. Va-t-il prendre feu ? Non. Toute vie n'est pas détruite. Le lieutenant Dierickx se dégage le premier, le crâne fracturé. Pierre, les courroies d'attaches arrachées, gît évanoui sous le siège, mais sans blessure grave. Ils trouvent la force et le courage d'accomplir une marche douloureuse, sur-humaine, au bout de laquelle ils ont la joie de rejoindre les lignes belges et de voir leur bravoure reconnue par une citation à l'ordre du jour du 4^e Corps d'armée.

Puis ce fut la retraite, Tours, Toulouse, le retour dans la patrie occupée, la vie civile, les efforts bienfaisants du Secours d'hiver. Mais pas la résignation ! Un jour enfin, Pierre trouve l'occasion de tenter la grande aventure qui hante tant de nos plus braves. Comme eux, par l'Espagne, il réussit, non sans tribulations dont nous ignorons le détail, à gagner l'Angleterre et à s'engager dans la R.A.F.

Vers la Noël 1943, il est commissionné lieutenant de réserve de l'Aéronautique, puis attaché au service « Coastal command ». Ce nom suffit à évoquer le souvenir d'interminables patrouilles par tous les temps, à la recherche des sous-marins, des mouilleurs de mines, des avions ennemis qui fondent en attaques rapides sur les dragueurs et les garde-côtes.

C'est au cours de l'offensive libératrice, le 11 août 1944, qu'il donnera la vie qu'il expose depuis longtemps pour son Roi et sa Patrie. D'une mission aérienne au large des îles de la Frise il ne reviendra pas, laissant le souvenir d'un grand garçon plein de cœur, de droiture et de bravoure, d'un pilote de cran, dont le danger allumait l'enthousiasme.

MARC GENDEBIEN



Si rapidement que l'aviation dévore ses chevaliers, l'Ecole sut lui offrir à toutes les phases du combat des vies de héros sacrifiés. La victime de l'offensive libératrice devait être Marc Gendebien.

D'une vitalité débordante, il avait développé parallèlement la vie professionnelle et les qualités sportives. Enfant très affectueux, vif, parfois emporté, mais très loyal, sensible et compatissant, notre Ecole l'avait vu progresser surtout vers la fin des Humanités. Après d'excellentes études de droit, il prend une part active à la vie du jeune barreau de Bruxelles et collabore avec compétence et dévouement à des travaux juridiques considérables. Physiquement c'est un garçon vigoureux, souple, ardent au jeu, fameux nageur, enragé chasseur épris de gros gibier. Au régiment de Guides où il sert en 1933 il devient rapidement excellent cavalier.

Après son service militaire, il unit sa vie à celle de la plus jeune fille du comte Henri Carton de Wiart. Il devait trouver en elle une noblesse d'âme et un courage à la hauteur du sien, capable de le fortifier dans les moments durs.

Marc Gendebien, lieutenant au 1^{er} régiment de Guides, commandant au groupe cycliste 17^e D.I., membre du Service de Renseignement et d'Action, réseau Zéro, Flying officer R.A.F., né à Acoz le 10 octobre 1912, tombé dans le ciel d'Amersfoort en Hollande le 19 novembre 1944. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme; Croix de guerre avec palme; Croix des évadés.



Lors de la mobilisation son arme a été « motorisée » ; Marc est rappelé au groupe cycliste de la 17^e division d'Infanterie. Cantonné à Courtrai, il est chargé d'organiser les loisirs de ses hommes et gagne leur affection en se dépensant pour eux sans compter. Par son allant et son esprit d'idéal, par des compétitions sportives, en leur révélant quelque industrie locale, le pittoresque de la vieille ville, ou l'œuvre de Léopold II au Congo, il s'efforce

de les arracher à l'atmosphère déprimante de ce temps.

En congé le 10 mai, il parvient à rejoindre, le jour même, son unité près de Lanaeken, où son ami, Raymond de CRAWHEZ, vient d'être tué. Chargé de la liaison entre son groupe et l'état-major de la division, puis du corps d'armée, Marc jongle avec le danger, fonce en motocyclette à travers les villages bombardés. Six fois son groupe reçoit mission de combler les brèches de la ligne avancée ; au prix de lourdes pertes, il se bat magnifiquement. Son habileté de chasseur est précieuse à Marc : « Papa, dirait-il, je puis en marquer cinq ! J'en ai peut-être tué davantage en compétition avec d'autres, mais pour ma part et sans conteste possible, je puis en marquer cinq. »

Après la capitulation, les Allemands dirigent son unité en camion vers Bruxelles, puis vers la Hollande. Méfiant, Marc va trouver son major : « Que pensez-vous de la situation ? » — « Cela sent le camp d'internement. » — « Alors, quelle est la consigne ? » — « Je te souhaite bonne chance. » — « Compris. Merci mon major. » Là-dessus,

Marc rejoint ses hommes, en queue de la colonne. « Quand le soir tombera et que les camions ralentiront, leur glisse-t-il, vous descendrez les uns après les autres, vous vous disperserez dans les campagnes ; je descendrai le dernier ; demain nous nous retrouverons en civil chez mon beau-père. » Ainsi fut démobilisé tout le groupe.

Avec le retour à Bruxelles s'ouvre une phase de courage civil. Marc se dévoue d'abord au ravitaillement. Remplaçant le Commissaire d'arrondissement de Philippeville, il aborde avec politesse, mais franchise et autorité, le personnel de la Kommandantur : « C'est par vos ordres qu'une partie de l'arrondissement a dû quitter ses fermes et ses habitations. A leur retour les habitants n'ont rien retrouvé, ils meurent de faim ; il conviendrait que vous envoyiez des camions militaires en France, d'où ils ramèneraient du grain pour la population. » Impressionnés, les Allemands se chargent du ravitaillement.

Dès ce moment, confiant dans l'issue de la guerre, il parvient à organiser un réseau local de l'Intelligence Service ; par poste émetteur il guide l'atterrissage d'avions anglais qui amènent des agents de Londres et emportent des Belges. Il reste en relation avec ses camarades de l'escadron cycliste et s'entend avec le Père Daniel au moment où se forment les premiers noyaux d'armée secrète.

Après trois mois, Marc réinstalle le Commissaire d'arrondissement rentré d'exil et quitte les Allemands en termes corrects : le chef de la Kommandantur lui adresse « le salut de l'officier à l'officier ».

En 1941, l'occupant cherche à remplacer par un rexiste le Commissaire d'arrondissement de Namur, écarté de ses fonctions. M. Vossem leur résiste, réclame un homme d'expérience, et parvient à faire nommer Marc. Celui-ci a le courage d'accepter, sans craindre les inévitables critiques des partisans de l'abstention, ce qui lui permet d'abattre, six mois durant, d'excellente besogne.

Ses amis le font entrer dans le fameux service « Zéro » de l'espionnage anglais, parmi « les amis du vieux

Charles »¹. Son ardeur, ses fonctions et son autorisation de circuler en auto le rendent très précieux ; il moissonne des renseignements, transporte des armes, entre en contact avec des aviateurs abattus ou des agents parachutés, leur donne même au besoin l'autorisation de circuler en auto ou en moto. En matière administrative, retranché derrière la convention de La Haye, il discute pied à pied les exigences allemandes, refuse de faire charger en gare les barrières antichars de la position de Namur, s'abstient de dresser la liste des bourgmestres et échevins âgés qu'on voudrait remplacer par des « collaborateurs », met en veilleuse les ordres de livrer les cuivres, et pousse à la consommation d'essence.

C'était trop beau pour durer sous la direction de M. Romsée. Le 21 juillet, ce prétendu secrétaire général, de triste mémoire, interdit de chômer. Marc, indigné, pleinement conscient de ce qu'il risque, prescrit aux bourgmestres de célébrer calmement la fête nationale et envoie sa démission. Cette fois la coupe déborde ; Marc le sent bien, juge inutile d'attendre qu'on vienne l'arrêter et disparaît. Ce n'est pas un coup de tête. Il prend de plus en plus profondément conscience de la perversion diabolique du nazisme, de son devoir de le combattre à outrance, tel un croisé, dans l'acceptation du sacrifice total. Loin d'amollir son courage, sa femme et ses quatre enfants lui sont un stimulant : il veut faire l'impossible pour leur transmettre l'héritage de la civilisation chrétienne et leur léguer l'exemple sublime du devoir dépassé. C'est délibérément et de commun accord que le père et la mère s'engagent dans la voie de l'héroïsme, qu'il aperçoit dans l'aviation. Quittant sa famille passionnément aimée, le 4 août 1941, il part pour l'Angleterre...

Le voyage coûtera six mois d'efforts. Les Pyrénées sont franchies à pied, en compagnie de deux amis, après deux mois de tâtonnement dans le Midi de la France. Tantôt à pied, tantôt en chemin de fer, il cherche à gagner le Por-

tugal. A la frontière il est arrêté ! C'est alors l'ignoble régime des prisons espagnoles : passage à tabac, coucher sur le sol bétonné, fers aux pieds, pour aboutir au trop célèbre camp de Miranda, où le régime d'un quignon de pain moisi additionné de quelques balayures de choux l'amène à troquer un bracelet-montre contre un pain... Ils se font passer pour Canadiens français, jusqu'au jour où l'Ambassade d'Angleterre obtient leur départ pour Gibraltar ; ils y parviennent la veille de Noël, pour débarquer enfin à Greenock (Ecosse) la nuit du 2 au 3 janvier 1942.

A peine à Londres, impatient d'agir, il entre en contact avec nos hommes politiques, les éclaire sur l'administration de la Belgique occupée, leur infuse ce qu'il peut de son allant et de son patriotisme. La chasse de la R.A.F. lui paraît seule capable d'étancher sa soif d'action. Mais il approche de l'âge fatidique de trente ans ; par bonheur il est arrivé sans papiers d'identité ; la faim, l'occasion, l'herbe tendre... firent qu'il en déclara vingt-cinq.

Après quelques semaines consumées à contrôler l'identité des Belges fraîchement débarqués, il est admis à l'aviation et reçoit en Angleterre les premiers rudiments d'une instruction qu'il allait poursuivre au Canada, dix mois durant. Rude école, mettant à l'épreuve sa ténacité : il faut absorber tant de théories compliquées... et il n'a plus vingt-cinq ans ! Acharné, à la fin de 1943 il décroche son brevet de « pilot officer » puis sa nomination de sous-lieutenant auxiliaire de l'armée belge.

Rentré en Angleterre, il est tenu plusieurs mois dans l'inaction, il enrage, tremble qu'il ne soit trop tard. Rien d'autre ne peut lui faire perdre le sourire (on l'a surnommé « smile »). Finalement le voici affecté à une escadrille de chasse presque entièrement belge, la 349^e, équipée de « Spitfire », juste à point pour entrer en action à la date historique du débarquement de Normandie, le 6 juin 1944.

Maître de son appareil, souple acrobate, merveilleux pilote, il rôde à la recherche du gibier de ses rêves.

¹ Charles Woeste, avec qui travailla Claude de Villermont.

« Hélas ! dira-t-il plus tard, je n'ai réussi à voir un avion allemand qu'une seule fois. Il est passé au-dessus de moi dans le brouillard, volant en sens inverse. Le temps de me retourner... je ne l'aurais plus aperçu... » De splendides visions le consolent : « D'un seul coup d'œil, à 8.000 mètres de haut, j'aperçois devant moi tous les méandres de la Seine, depuis le Havre jusque Paris. Je voyais la Normandie comme une carte déployée sous mes yeux. »

Un peu plus tard il fut un des quatre aviateurs chargés de protéger le débarquement de Walcheren. « Pendant une heure et demie nous avons tournoyé au-dessus de l'île. Nous voyions les bateaux qui atteignaient les rives, ceux que les Allemands coulaient, les secours aux naufragés. Mais... aucun avion allemand. »

Dès lors, la 349^e escadrille fut chargée d'un travail plus efficace, mais combien plus dangereux, de mitraillades au sol, et même de bombardement. A cette fin chaque avion, armé déjà de deux canons et de quatre mitrailleuses dans les ailes, fut pourvu de deux bombes de 250 kg. On était en pleine campagne de Hollande. Les risques étaient gros, on rentrait rarement sans avoir été atteint par la D.C.A. ; deux ou trois fois Marc parvint à ramener des avions si durement touchés qu'on le traitait de « chançard » ou de « verni ». Il fallait ordinairement détruire des objectifs au sol. La 349^e démolit ainsi les canons imprudemment sortis du fort de Breskens, elle bombarde en piqué des navires dans le port de Flessingue, où l'accueille le feu nourri d'une centaine de canons et de mitrailleuses ; elle attaque un gros tank à un carrefour, incendie 25 camions rencontrés en patrouille ; l'œil perçant de Marc découvre même une rampe de lancement de V1.

C'est pendant cette période de vie intense qu'un congé d'une semaine lui permet de se replonger dans le bonheur familial et de retrouver les quatre enfants qu'il n'avait plus revus depuis trois ans. Trop généreux pour jouir en égoïste, il sacrifie en démarches pour tous ceux qu'il peut aider bien des heures exquises. Nous-mêmes

l'avons revu alors à Maredsous, mûri par le contact quotidien avec la mort, par le courage de volonté surmontant la peur physique qu'il ressentait à chaque envol en mission, par la maîtrise de soi qu'exige le pilotage d'un avion de chasse. Nous ne nous rappelons pas sans émotion la causerie claire, cordiale, modeste qu'il voulut bien faire à la communauté. Il est pour tous les siens d'une gentillesse touchante qui les émeut, au point qu'on se demande avec anxiété quel envol présagent tant de délicatesse et de désintéressement. Nous ne savions qu'admirer davantage, du grand cœur avec lequel Marc maintenait le sacrifice de si belles joies humaines, ou de l'aisance chrétienne avec laquelle les siens s'élevaient au niveau de son héroïsme et acceptaient de remettre tout ce bonheur en question pour pousser la vaillance à ses dernières limites, par delà le devoir.

Les jours sont désormais comptés. Le 13 novembre, Marc rejoint à Maldeghem son escadrille à laquelle son exemple a fait tant de bien. Le 19, elle reçoit l'ordre de bombarder le pont-rail de Lindert, près d'Amersfoort.

Les douze appareils se placent en file, et piquent l'un après l'autre sur l'objectif, Marc le dernier. On le voit passer beaucoup plus bas... On capte un message par lequel il se déclare touché. A cette heure même se célèbre la grand-messe à l'église catholique de St.-Godfidius ; le sermon du vicaire est martelé par le tir de la D.C.A., on distingue le chant des avions qui piquent et remon- tent, sauf le dernier... puis le choc sourd d'un appareil qui s'écrase. Le prédicateur s'interrompt, toute l'assistance a compris, et l'aviateur qui vient de donner sa vie pour la libération de la Hollande se présente devant Dieu, enveloppé des prières de l'Eglise et du Christ qui renouvelle le sacrifice de la Croix...

Le corps, relevé presque intact à 50 mètres de l'avion désemparé, repose dans le plus beau cimetière militaire de Hollande, seul témoin de la vaillance belge, au milieu de 215 tombes d'aviateurs alliés de toutes nations ; l'âme recueille la récompense de la générosité enthousiaste

qu'elle mettait à se donner. Telle nous paraît en définitive la qualité dominante de ce « joyeux guerrier ». Là était la source profonde de sa gentillesse pour tous, particulièrement cordiale pour les humbles, serviteurs, paysans et ouvriers qui l'adoraient ; là était le secret de son courage au travail, de son rayonnement, de tous ses dépassements. C'est la vertu qu'il eut le bonheur de pousser à l'extrême et qui fut l'inspiratrice de tout son héroïsme.

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

HENRY DE RADZITZKY D'OSTROWICK



C'est au cours de la dure campagne de libération de la Hollande que Henry de Radzitzky d'Ostrowick s'assura pour l'éternité la gloire des braves. Notre Ecole l'avait connu excellent enfant, simple et droit : mal servi par une pauvre santé, trop jeune pour comprendre la valeur des humanités classiques, il ne pouvait avoir beaucoup de goût pour ces études et les abandonna pour de plus modernes. Plus tard il devait rendre justice aux antiques et se montrer plein de jugement dans des circonstances difficiles.

En mai 1940, il a vingt ans. Son âme généreuse brûle du désir de servir le pays ; mais il n'avait encore aucune instruction militaire. Il roula donc, avec les flots de la population en exode, vers Lourdes, pour être bientôt envoyé, avec tant de notre belle jeunesse, croupir dans les camps de recrutement de l'armée belge, à Berrias en Ardèche. Il s'en tira et revint au pays vers le mois d'août. Dans le désarroi général, un mouvement paraissait riche de promesses de renouveau, de vigueur généreuse et de santé morale, celui des Volontaires du Travail. Henry s'y présente au printemps 1941, y sert comme intendant au camp de Naninne ; distingué par sa vaillance et son

Henry de Radzitzky d'Ostrowick, soldat à la First Motor Unity, Belgian Contingent, British Liberation Army, né à Ouffet le 3 décembre 1919, tué à Zandfort (Hollande) le 2 octobre 1944, décoré de la Croix de guerre avec palme, de la Croix de guerre française et de la Médaille des évadés.



bon esprit, il est envoyé à l'automne au camp école à Bruxelles, d'où il revient comme sous-chef à Naninne. Tout cela pourtant n'était à ses yeux qu'un pis-aller, des désirs d'action vive et directe le hantaient. Dès cette année il vint nous demander un moyen de gagner l'Angleterre... En 1942 les camps des Volontaires du Travail se déformant par suite des ingérences allemandes, Henry les quitte. Le « Service Zéro » lui four-

nit une occasion de prendre son vol ; hélas ! prévenu trop tard, il la manque de justesse. Il n'est pas homme à se décourager ni à rester inactif. Il prend une occupation dans le commerce des bois... Peu lui chaut le commerce des bois, sinon comme moyen d'obtenir un permis de rouler en moto, au service de l'Armée blanche. Il parvient ainsi à protéger efficacement quelques Juifs traqués, puis à organiser, en 1943, un petit groupe de résistance spécialisé dans le travail de sabotage. Au mois de juin, cela finit, comme trop souvent, par une dénonciation. Alerté, Henry disparaît dans les profondeurs du maquis. Il s'agit maintenant de risquer tout pour gagner l'Angleterre par l'Espagne. Rien ne l'arrête, pas même le frais amour de la jeune fille à laquelle il rêve d'unir sa vie. Le 10 juillet, il gagne Paris en auto, la semaine suivante Toulouse et Pau ; le 26, il aborde les zones dangereuses de la frontière. Elles lui réservent de dures journées, les émotions, les angoisses, les fatigues des marches de nuit dans la crainte des policiers et des traîtres. Enfin, le 1^{er} août, il atteint l'Espagne, mais pour s'y faire cueil-

lir à Salliente par les carabinieri, et traîner à la prison de Jaca. Quinze jours après, il est transféré à Saragosse et de là à Saint-Sébastien, où il est promptement libéré, sans doute à la suite de quelque heureuse intervention. Bientôt il atteint Madrid, où septembre et octobre s'écoulent dans l'attente. Le 1^{er} novembre s'organise, avec un groupe de Français, un départ pour Malaga, et l'embarquement frauduleux pour Casablanca. Sera-ce l'accueil enthousiaste de la liberté ? Non, nouvel internement, heureusement très bref, au camp Malakov. Henry en sort pour se métamorphoser en chauffeur d'un attaché militaire, avec lequel il circule dans tout le Maroc et le Sud de l'Algérie, en attendant que s'offre, à la fin du mois, l'occasion de passer à Gibraltar. Nouvelle halte, un mois de vie de caserne. Enfin le 31 décembre envol pour Bristol ! Arrivée à Londres ! Accueil enthousiaste !... Non, plutôt déflant, quinze jours à Patriotic School, qui sous des dehors plus aimables réveille quelques fâcheuses impressions de camp de concentration. C'est un peu décevant, mais fort prudent. Les enquêtes policières ne sont pas précautions superflues...

Dès lors tout va de mieux en mieux : c'est le cordial sourire du Père Athanase en son fameux Belgian Army Hostel de Chester Square, la joie d'endosser l'uniforme des forces de terre à Leanington, l'entraînement en compagnie d'Etienne Nève, dans une succession de cantonnements (Ramsgate, Yarmouth, Ablington près de Cambridge). Une persévérance acharnée lui vaut la récompense d'être prêt pour l'action décisive. Soldat à la First Motor Unity, Belgian Contingent, British Liberation Army, Henry est embarqué le 4 août, débarque le surlendemain en Normandie à Arromanches. Il reçoit le 10 à Angers le baptême du feu, puis, le 15, se lance en plein dans l'action offensive qui devait aboutir à la libération de Deauville, Trouville et Honfleur, pour s'arrêter devant Le Havre. Septembre, ivresse de retrouver la patrie délivrée, la douce atmosphère familiale. Mais tant que tout

leur devoir n'est pas accompli, nulle séduction n'en peut détourner les héros.

« Si je dois mourir, disait-il, je voudrais mourir face à l'ennemi, en plein combat, et non victime d'un lâche piège de guerre. » En acceptant le sacrifice d'un des meilleurs fils de notre Patrie, Dieu voulut exaucer ce suprême désir. Il tomba face à l'ennemi, d'une balle en plein front, dans une tranchée avancée, à Zandfort (Hollande), le 2 octobre 1944. Il était trop grand...

Son corps fut bientôt inhumé dans la terre ancestrale, au milieu des regrets, de la fierté et de la reconnaissance de tous ceux qui l'ont connu. Il avait l'âme simple, pure, généreuse, éprise de justice et de beauté. Dans tout l'éclat, toute la gloire de la jeunesse, il a montré que notre terre était encore une terre d'héroïsme, que notre race n'était pas déchue. Son sacrifice et celui de ses pairs fait la grandeur d'une Patrie, et les assises de la cité que nous relèverons demain et sans cesse.

CLAUDE DE VILLERMONT



Il n'était qu'un enfant quand la guerre éclata. Charmant enfant de la terre wallonne, rayonnant de bonhomie, tournant gaiement les choses sérieuses, cachant sous la plaisanterie la délicatesse de ses sentiments. A l'Ecole, Claude avait toujours l'air du brave garçon qui va jouer un bon tour ou conter une aventure drôle. Sans le moindre apprêt, mêlant au flegme britannique les accès de folle gaieté, il cachait un caractère généreux, tenace, fidèle et dévoué sans limite à ses amis. Simple et droit, il évoluait à l'aise parmi les petites gens fraternelles, les campagnards et les gardes-chasse, plus qu'au milieu des conventions de salons. Il maniait savoureusement avec eux les ressources du wallon : on devine s'il en était adoré!

Son éducation, ses qualités de race et ses convictions chrétiennes firent de cet enfant un homme de devoir, attaché d'instinct au sol ancestral, brûlant de se dévouer et de lutter ; ce qui, hélas, ne va pas sans heurts douloureux contre la rigidité des cadres sociaux et la veulerie des âmes basses.

L'occasion de donner sa mesure, qu'il ne trouvait pas dans les études, la guerre la lui offrit. Je le vois encore, le 10 mai 1940, dans la cour désertée de l'Ecole, tandis

Claude Hennequin, comte de Villermont, parachutiste au First Belgian Parachute Squadron Special Air Service Troops, British Liberation Army, né à Bruxelles le 29 octobre 1923, mort à Bure le 31 décembre 1944. Croix de guerre avec palme, chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme.



qu'un soldat de la garde territoriale, dont il avait fait la conquête, l'aidait à fixer ses paquets sur sa bicyclette.

Rentré de l'exode en France sous la protection de ses parents, il reprend ses études à Bruxelles, non sans regretter Maredsous. Il a seize ans, et le cœur passionné bien plutôt par la libération du pays. Il cherche à se rendre utile et y parvient, mais avec une si absolue discrétion et tant de modestie que nous avons eu

bien du mal à recueillir quelque précision sur son activité. Nous savons cependant que dès mai-juin 1941 il parcourt la région de Philippeville-Mariembourg, à la recherche d'armes abandonnées par les Français. De braves habitants du pays, courageux, de sang-froid et d'âge mûr, lui donnent de précieuses leçons de réflexion dans l'audace ; son cousin Serge d'URSEL, au cours d'un séjour d'été à Boussu, l'aide dans son travail : les dépôts d'armes se constituent, qu'enlèvera plus tard le « service » intéressé.

Vers septembre 1941, il entra dans un groupe dirigé par M. Charles Woeste, « les amis de Charles », et s'y donna tout entier. Écoutons avec quelle chaleur son chef s'exprime : « Il a tout donné à son service : ses jeunes forces, son enthousiasme, son intelligence extraordinairement aiguisée qui rendait son concours si précieux, sa passion de l'aventure. Oui, même cela, il l'a sacrifié à la cause qu'il servait. Au début, peut-être, il a surtout été séduit par l'apparence un peu mystérieuse du travail auquel il était convié — c'était pour lui comme un joyeux roman

de chevalerie... Mais bientôt il a compris que toutes ses démarches devaient être subordonnées à un but supérieur... Ce gosse rieur, batailleur, expansif, sans rien perdre de ses qualités originales, a ordonné toute sa vie en fonction de la contribution qu'il pourrait apporter à une tâche immense dont l'organisation lui échappait. Il s'est courbé devant une discipline très stricte, il a fait taire ses préférences, il a accepté, très simplement, d'être parfois mal jugé, parce qu'il possédait au plus haut degré deux vertus sans lesquelles rien de grand ne s'opère : la générosité et le détachement de soi.

» Condamné, pour achever une besogne ingrate, mais nécessaire, à passer plusieurs jours enfermé entre quatre murs, lui qui ne vivait qu'au grand air, il n'en pouvait plus, il en avait presque les larmes aux yeux. Comme il lui était proposé de choisir pour le lendemain entre la continuation de ce travail urgent et une mission au loin, qui s'annonçait pleine de péripéties passionnantes, il ajouta simplement : « Je continuerai. » Cela c'était tout Claude ! Ah ! le chic garçon ! je vous prie de croire qu'à ce moment nous avons compris ce qu'était l'héroïsme sans phrases. »

Toujours par monts et par vaux, il regardait le danger en face, et l'affrontait de sang-froid, opérait des liaisons difficiles, recherchait tous les renseignements militaires, spécialement sur les terrains d'aviation d'Entre-Sambre-et-Meuse. Mais il était d'une si impeccable discrétion, même après son passage en Angleterre, que nous ne savons pas grand-chose de précis, sinon que (vers mai 1942) il sauva un aviateur anglais blessé, tombé à Neuville, qu'il put faire soigner chez des cultivateurs patriotes et conduire lui-même au delà de la Meuse jusqu'à la ligne d'évacuation. Nous savons aussi qu'une nuit il quitta la maison paternelle sans donner l'éveil. Il s'agissait de détruire un poste de brouillage dans la région de Laon. Notre « Claude Vaillant » fait route en vélo, accompagné, à partir de Couvin, de deux types résolus ; à la frontière une auto les attend, les mène à destination si rapidement qu'il

parvient, le coup réussi, à réintégrer son domicile sans qu'on ait soupçonné son absence. Combien d'expéditions de cette valeur ignorerons-nous toujours ?

Tant va la cruche à l'eau... Claude est suspecté dans son pays, il évite de séjourner à Boussu, où les douves font du château une dangereuse souricière ; il se sent plus en sûreté à Bruxelles. Mais un jour (c'était le 9 octobre 1942), la Gestapo vient arrêter Charles Woeste ; Claude l'assistait comme secrétaire, il voit la maison cernée, les policiers revolvers au poing. Il saisit la consigne : documents à sauver et à faire parvenir à destination ! Avec un courage et une décision superbes il empoigne la valise compromettante, saute dans un tram qui passait en vitesse devant la maison, et s'échappe, à la barbe des agents qui barraient les deux bouts de la rue.

Après quelques jours de vie terrée à Bruxelles, puis chez des amis aux environs de Boussu, il se lance dans la grande aventure et quitte le pays (23 octobre). Ses parents le revoient à ce moment et comprennent avec émotion que leur fils est un homme. Robert Nieuwenhuys, également brûlé, l'accompagne, précieux ange gardien. Ils passent ensemble, vers le moment de la rupture de l'armistice français, la ligne de démarcation. Serrés de près par les chiens policiers, ils sèment du poivre qui les dépiste, mais ils doivent abandonner leurs bagages. Au passage des Pyrénées ils perdent la ligne, tâtent de quelques prisons de Franco (Baltaria, Bielsa, Barbastro) du 19 novembre au 16 décembre. L'intervention du nonce à Madrid en faveur d'un fils de notre ambassadeur auprès du Vatican assure leur libération. Par le Portugal et Gibraltar, au début de 1943, Claude débarque en Angleterre, enthousiaste, impatient d'action dure et efficace. On devine ce qu'il eut à souffrir... Etre accueilli par certains comme un imbécile, voir l'arme préférée (service de renseignements à parachuter) rester hors d'atteinte, croupir dans une inaction exaspérante, trouver au Corps d'infanterie un esprit lamentable propagé par l'ineptie de certains chefs...

Claude a dix-neuf ans, il n'a pu s'entraîner, ni en famille ni à l'Ecole, à respirer dans des milieux veules, il n'a pu apprendre à quels contre-coups fâcheux un être généreux s'expose à dire trop haut ce qu'il pense de chefs médiocres et rancuniers : tout ce qu'il avait en horreur... « Serai-je décoré du pas de gymnastique et de la médaille de la mesquinerie ! » Heureusement son ami le soutient, l'exhorte à la patience, le morigène. La manière de supporter la souffrance est le critère de l'héroïsme : le moral de Claude tient bon, le caractère se trempe, mûrit dans l'épreuve. Il cherche à réduire par des lectures nourissantes les lacunes de sa formation. « Je voudrais tant m'instruire... Je regrette bien aujourd'hui les seize années que j'ai passées ne pensant qu'à m'amuser, qu'à jouer, et que je risque de payer très cher si je ne m'y mets pas un peu. » « Mon ambition exige entre autres une formation morale parfaite, surtout en ce qui concerne l'honnêteté et la générosité ; ensuite de la pondération », écrit-il en janvier 1944 dans une lettre admirable de droiture et d'humilité.

Il passe aux blindés : arme plus séduisante, milieu moins fruste ; mais il y trouve encore « un vrai esprit de temps de paix, pour des neutres », souci de bel uniforme, d'avancement, de sécurité ou de plaisirs... Pour lui, il estime avoir plus d'influence sur les hommes comme simple soldat et refuse tout grade avec dégoût. « Je suis parti quatre jours en manœuvre, les quatre seuls jours lumineux de ma vie militaire... Tout cela a ancré en moi de plus en plus la volonté d'agir, de servir, ou de me préparer d'une façon active dans une unité de vrais combattants. » Il est chaque jour plus écœuré : « L'idéal est bien cruel, la mollesse et l'indifférence sont peut-être bien moins exigeantes. »

Après d'incroyables efforts, il parvient à passer au corps de parachutistes que forme alors le capitaine Blondeel. Il craignait de ne pouvoir terminer à temps le long entraînement d'un aviateur. Dans ce nouveau milieu, le guerrier respire : on va se battre, et l'on savoure en attendant,

au milieu d'un entraînement intensif, une profonde fraternité d'armes ; l'escadron devient sa seconde famille.

L'heure de l'action s'ouvre enfin et le trouve prêt, moralement et physiquement fort. Son détachement doit être parachuté dans les Ardennes françaises, la nuit du 15 au 16 août 1944 ; par suite d'une fausse manœuvre, Claude et son chef, le lieutenant Renkin, atterrirent en Belgique, et furent ainsi les deux premiers soldats de l'armée libératrice à prendre pied sur le sol national ; la Providence avait dû s'en mêler, car, en faisant le saut, Claude s'était empêtré dans ses cordes, et il piquait la tête la première sans parvenir à se redresser ; *in extremis* il peut empoigner la tête d'un sapin et opérer le rétablissement sauveur. Le groupe avait mission de préparer le terrain pour l'arrivée de forces aéroportées, pour le cas où les Allemands s'accrocheraient à la Meuse. Il devait en attendant passer inaperçu, en évitant à tout prix les accrochages. On devine ce qu'il dut en coûter à Claude ! plus encore que de paraître ne pas comprendre les gaudrioles wallonnes des maquisards campés tout à l'entour, avec lesquels il jouait le personnage d'un Canadien français, caporal Viller.

La discipline lui interdit de prendre part aux chaudes escarmouches livrées les 23 et 24 août dans les bois de la basse Semois, au cours desquelles se distingua son ami Philippe LE HARDY DE BEAULIEU, un de nos anciens ; il put donner sa mesure quand la consigne fut levée et que des renforts le retrouvèrent dans le pays de Gedinne. La plume de sa sœur vibre de son enthousiasme : « Il vécut alors des jours splendides : embuscades, travail dans le maquis, l'affût patient, les coups de main, les engagements dont on sort vainqueur, l'ivresse surtout du sol reconquis. Ses camarades nous ont dit son calme souverain, sa froide audace calculée, sa maîtrise de tout réflexe, sa lucidité parfaite et sans surprise au plus fort du danger. Il accomplit alors tous ses rêves de guerrier, selon la règle de vie que j'ai lue bien souvent au mur de sa chambre : « Qui veut vaincre ou mourir est vaincu rarement. » Veut-

on quelques précisions officielles d'une citation ? « Passé en Belgique avec le groupe du lieutenant Renkin, participa brillamment à de hardis coups de mains sur les convois ennemis. Au cours de ces engagements, dans la région de Gedinne, dans la nuit du 3 au 4 septembre 1944, la supériorité numérique et la combativité de l'adversaire rendant la situation très critique, DE VILLERMONT, au péril de sa vie, s'est jeté sur l'ennemi, et, d'une rafale circulaire de mitrailleuse, a fait dix morts et un nombre indéterminé de blessés. »

Ne trouvant pas sa famille à Boussu-en-Fagne, il s'échappe jusqu'à Bruxelles. « Un soir, poursuit sa sœur, huit jours après la libération, coup de sonnette strident. Nous voyons un béret rouge gravir en bolide l'escalier. C'était Claude encore tout fumant du combat, boueux et enchanté, revenant du Luxembourg où il s'était mesuré à un gibier autrement redoutable que celui de son enfance. Nous avons délicieusement joui de sa présence... »

Deux jours après, il repartait avec son détachement pour l'Angleterre, et aurait été parachuté à nouveau à Arnhem si l'opération n'avait échoué. Il revint travailler à l'installation du régiment parachutiste à Tervueren (où l'un des bâtiments porte maintenant son nom). Vers ce temps-là son unité fut équipée de « jeeps » armées de puissantes mitrailleuses, en vue de missions de reconnaissance.

« Au moment de l'attaque des Ardennes (décembre 1944), rappelé à l'improviste par téléphone, il rentra au salon transfiguré d'un tel bonheur que l'on comprit : il retournait à l'action. Et ce fut la plus belle. »

Il patrouilla le long de la Meuse, de Liège à Givet, inspectant la surveillance des ponts et renseignant le maréchal Montgomery sur les manœuvres des troupes américaines. Il trouva le moyen de passer en hâte à Maredsous, avec d'autres vaillants anciens, peu avant Noël, et revit ses parents pour la dernière fois le 28 décembre. Il n'aspirait qu'à une récompense de sa bravoure, une mort fière et nette, en plein combat. Elle lui fut accordée le dernier jour de l'année, au cours de l'âpre bataille de

Bure. Nous ne pouvons songer à en retracer ici les péripéties : le village était une forte position stratégique défendue par des troupes allemandes d'élite, trempées à Stalingrad. Aussi fut-il longtemps éprouvé, bombardé, incendié, délivré, reperdu... Laissons encore parler une citation : « Conducteur mitrailleur dans l'équipe du lieutenant Renkin, s'est brillamment comporté à la bataille de Bure, au cours de patrouilles offensives en véhicules blindés. Le 31 décembre 1944, ayant attaqué avec son groupe une position antichars allemande, il contribua à la réduire au silence en poussant son véhicule au plus près de l'ennemi, et en s'engageant par un tir violent et précis. Pris à partie par une autre batterie antichars, il fut atteint par un obus de plein fouet et tué sur-le-champ... » Dans la troupe où il était adoré, la joie du réveillon se mua en consternation. Point défiguré, la face calme, le corps du héros, dont l'âme n'avait dû faire qu'un bond jusqu'au ciel, fut enseveli, avec celui de ses deux braves compagnons, sous un épais linceul de neige. Plusieurs semaines après, un Père assomptionniste, aidé de quelques paysans, allèrent, au mépris du danger des mines, les en retirer pour leur offrir une sépulture chrétienne provisoire. Il repose maintenant près de ses ancêtres, tandis que, scellé dans le mur de l'église toute proche de Boussu, un monument « érigé en souvenir de sa vaillance par ses collaborateurs de la Résistance dont il fut l'animateur dans ce pays » perpétue sa mémoire et rappelle son impérissable exemple aux générations à venir.

Table des matières

PRÉFACE	7
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

La campagne des Dix-Huit Jours

<i>Douloureux prélude</i> : Henri de Villers de Waroux	15
Godefroy de Woelmont de Brumagne	19
Raymond de Crawhez	21
Pierre van Maldeghe	26
Georges Gendebien	28
Etienne de Hemptinne	31
Vincent de Haas-Teichen	34
Eugène de Hemricourt de Grunne	37
Alain Everard de Harzir	43
Antoine van der Straten Ponthoz	47
Dom Aubert Boutry	49
Dom Josaphat Ostrowski	52
<i>Nos prisonniers</i>	54
Emmanuel de Halleux	56
Nestor Huwart	58
Jean Rops	60

DEUXIÈME PARTIE

A. S. et Résistance

<i>A. S. et Résistance</i>	65
Raphaël de Liedekerke	71
Antoine d'Ursel	76
Chanoine Jean Pierlot	80
Jean Mélot	86
Jules Hennekinne	93

Xavier de Hemricourt de Grunne	97
Pierre Dambois	103
Gonzague Henry de Frahan	105
Philippe Everard de Harzir	108
Francis Cogels	111
Dom Daniel Duesberg	114
Yvan de Hemptinne	123
Jacques de Favereau de Jeneret	127
Robert de Theux de Montjardin	131
Baudouin de Liedekerke	135
Gérard d'Ursel	137
Maurice Pirmez	142
Charles Martens	149
Yves Delogne	154

TROISIÈME PARTIE

L'Armée libératrice

<i>Nos anciens en Grande-Bretagne</i>	163
Rodolphe de Hemricourt de Grunne	166
Jacques d'Ursel	170
Jean de Selys Longchamps	176
Pierre de Theux de Montjardin	181
Marc Gendebien	183
Henri de Radzitzky d'Ostrowick	191
Claude de Villermont	195

Nihil obstat :
D. L. WANKENNE,
D. I. RYELANDT.

Imprimi polest :
CŒLESTINUS, abbas,
Maretioli, 11^a apr. 1947.

Imprimatur :
P. BLAIMONT, vic. gen.,
Namurci, 14^a apr. 1947.